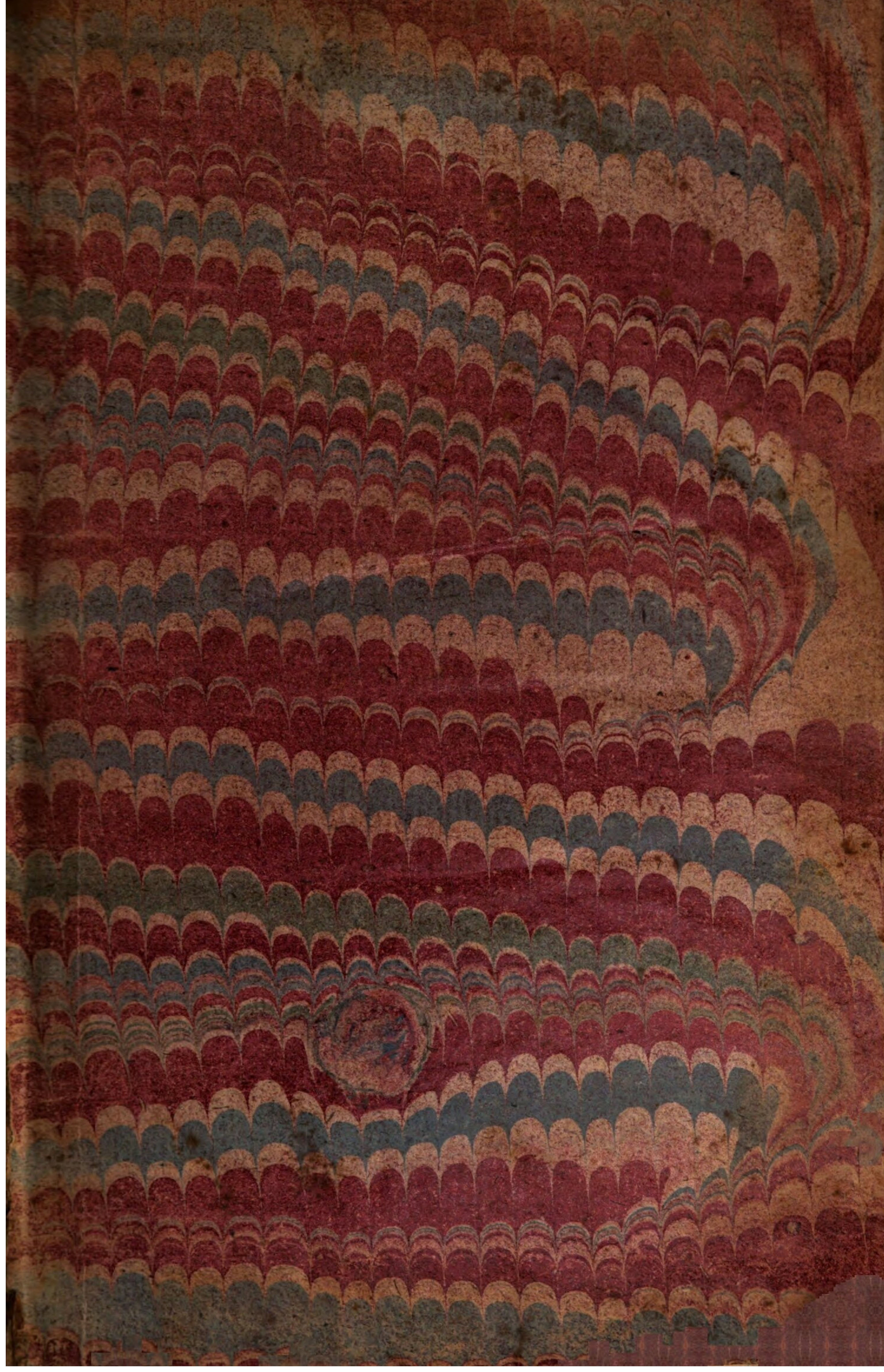








93 185 185
p. o. anyl.

B. E. angl. 46.

On. ~~4330~~

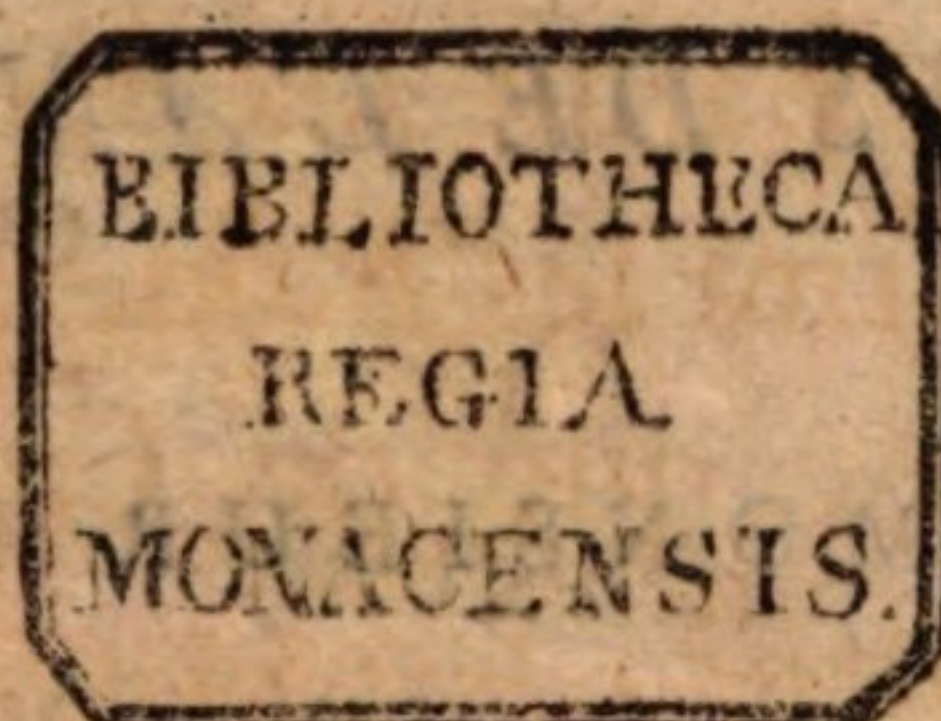
4530

DIALOGUES
DES
MORTS,

TRADUITS DE L'ANGLAIS,
PAR MONSIEUR LE
PROFESSEUR DE JONCOURT.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT,
M. DCC. LX.



P R E F A C E

D E

L' A U T E U R.

LES seuls *Dialogues des Morts*, qui ayent été reçus avec Applaudissement, sont ceux de *Lucien*, parmi les Ecrivains de l'Antiquité, & , parmi les Modernes, ceux de l'illustre Archevêque de *Cambrai*, & du célèbre *Fontenelle*; mais rien de pareil qu'on puisse même nommer passable, n'a paru, jusqu'ici, en *Anglois*: les Dialogues sçavans & ingénieux, que Mr. *Hurde* a publiés, n'ayant, pour Interlocuteurs, que des *Personnes vivantes*. Le Plan, que je me suis tracé, est plus étendu: il comprend l'Histoire de tous les Tems, & de tous les Peuples; il offre, aux Yeux du Lecteur, les Caractères de plusieurs grands Personnages, qui ne sçauroient être mieux comparés qu'entre eux; & peut-être, que des différentes Méthodes, dont on se sert, pour communiquer des Observations Critiques, Morales, ou Politiques, celle-ci

P R E F A C E

est la plus agréable : *le Génie Dramatique*, qui s'y mêle, leur donne une Vivacité, dont des Dissertations, quelque bien écrites qu'elles puissent être, ne sont pas susceptibles. D'ailleurs, un Habit neuf embellit, aisément, une *Vérité usée*, aux Yeux de ceux, que l'Amour de la Nouveauté séduit ; ce qui est assez souvent le cas de nos Beaux Esprits, & même celui de plusieurs Sages de nos Jours. Si l'Auteur de ces Dialogues a réussi, jusqu'à un certain point, son Ouvrage fera de quelque utilité. S'il manque son But, ce qu'il a vainement tenté, pourra se faire par un autre Ecrivain plus habile.

Le Lecteur est prié de remarquer que dans les trois Auteurs, que j'ai nommés, les Morts parlent, comme instruits de ce qui s'est passé depuis qu'ils ont quitté la Terre, & comme au fait de l'Histoire des autres Peuples, autant que de leur propre Histoire. Sans une pareille Supposition, toute Conversation entre des Personnes, qui ont vécu en différens Temps, & en différens Païs, devient absolument impossible.

D E L' A U T E U R.

sible. C'est ainsi qu'un Dialogue de *Fenelon* suppose, que *Platon* a lu les Ouvrages d'*Aristote*, quoiqu'ils n'aient été composés qu'après sa Mort. Dans un autre Dialogue du même Ecrivain, *Gelon* blâme la Conduite de *Dion*: & dans celui entre *Solon* & *Justinien*, le sage *Athenien* censure le Gouvernement du Législateur *Romain*, & parle de l'Histoire de *Procope*, comme l'ayant luë.

Les Champs *Elisées*, *Minos*, *Mercur*, *Caron*, & le *Styx*, doivent nécessairement être admis dans des Pièces de ce Genre. Si une Pieté foible, ou une Dévotion maligne, s'en scandalisent, je me défendrai par la Déclaration solennelle, constamment annexée, par les *Italiens*, aux Ouvrages, où ils employent de pareilles Expressions. „ Se haveffi nominato *Fato*, *Fortuna*, *Destino*, *Elysio*, *Stige*, &c. sono „ Scherzi di Penna Poëtica, non Senti- „ menti di animo Catolico *. *

Les

* Si je me fers des Mots de *Fatalité*, de *Fortune*, de *Destinée*, de *Champs Elisées*, de *Styx*, &c. ce ne sont

PREFACE DE L'AUTEUR.

J'ai pris aussi la Liberté, que d'autres se sont arrogée avant moi, de donner, suivant que cela convenoit à mon Dessein, pour Date, à quelques uns de mes Dialogues, soit la présente Année, soit le Jour, où l'un des Interlocuteurs est venu à mourir.

Les trois derniers Dialogues sont d'une autre Main; ce que le Lecteur, à ce que je crains, n'auroit que trop clairement aperçu, sans que je l'en eusse averti *. Si l'Ami, qui me les a fournis, en compose d'autres, le Public ne peut que m'être obligé d'y avoir excité un Génie, si capable de joindre l'Agréable à l'Utile, & de parer, les Connoissances & les Vertus, des Attraites, que le faux Bel-Esprit de nôtre Siècle n'a que trop souvent employés à déguiser la Folie & le Vice.

sont que des Fictions Poétiques, que j'ai voulu exprimer, & pas les Sentimens d'une Ame Catholique.

* Il n'y eut jamais Crainte plus mal fondée,

PREFACE

D U

TRADUCTEUR.

L'Ouvrage, dont je publie ici la Traduction, a été tellement goûté, en Angleterre, qu'il s'en est fait deux Editions, dans l'espace de quelques Semaines. Cependant l'Auteur, par une Modestie digne de Louange, a jugé à propos de n'y pas mettre son Nom; ce qui est plus facile que de rester caché, en écrivant comme il fait.

Il a très bien choisi ses Personnages; & les mêmes Objets, qui embellissent le Monde, tiennent lieu d'Ornemens à son Livre. Le Caractere des Dames, qu'il introduit, s'accorde avec celui que l'Histoire leur a prêté, & conserve, au Beau-Sexe, cette finesse de Sentiment, qui lui est naturelle.

Je voudrois que le nombre des Héroïnes, qu'il a produites sur la Scene, fût plus grand, & qu'on y vît, par exemple, l'Iphigenie, dont Diane exigea le Sacrifice, s'entretenant avec Virginie, immolée par son propre Pere. La Comparaison des funestes Effets de la Superstition, avec ceux de la Tyrannie, pourroit servir de Matiere à ce Dialogue.

PREFACE DU TRADUCTEUR.

Si l'Auteur continue à écrire dans un Genre, qui lui a si bien réussi, & qu'il veuille mettre ensemble Hypermnestre & Andromaque, il donnera, sans doute, à leurs tendres Adieux, l'air noble & touchant, qui leur convient: le Talent, nécessaire pour cela, étant un de ceux qu'il possède au souverain degré.

Jamais on n'a mieux tracé, que lui, les aimables Caractères du divin Platon, & du presque divin Archevêque de Cambrai. Pour peu qu'on considère attentivement ces Portraits, on s'apperçoit, avec une Surprise mêlée de Joye, que celui du Peintre fait partie du Tableau.

En un mot, dans tout son Ouvrage, dont la Lecture forme le meilleur Panégyrique, regnent des Connoissances, que le Commerce du grand Monde donne rarement, une Politesse, qui ne s'apprend point dans le Cabinet, un Goût épuré pour la Vertu, & le plus généreux Amour de la Patrie. La Sagesse y a l'air doux & riant: c'est Minerve accompagnée des Graces.

T A B L E

D E S

D I A L O G U E S.



D I A L O G U E I.

Le Lord FALKLAND. — Mr. HAMPDEN. *pag.* 1

D I A L O G U E II.

PLATON. — FENELON. 9

D I A L O G U E III.

ADDISON. — SWIFT. 17

D I A L O G U E IV.

ULYSSE. — CIRCE. 25

D I A L O G U E V.

PLINE L'ANCIEN. — PLINE LE JEUNE. 35

D I A L O G U E VI.

FERNAND CORTEZ. — GUILLAUME PENN. 42

D I A L O G U E VII.

MERCURE. — Un DUELISTE Anglois. — Un
SAUVAGE de l'Amérique Septentrionale. 52

TABLE DES DIALOGUES.

DIALOGUE VIII.

CATON D'UTIQUE. — MESSALLA CORVINUS. pag. 62

DIALOGUE IX.

CHRISTINE, Reine de *Suede*. — Le Chancelier
OXENSTIERN. 70

DIALOGUE X.

LOUIS LE GRAND. — PIERRE LE GRAND. 77

DIALOGUE XI.

TITE VESPASIEN. — SCIPION L'AFRICAIN. 84

DIALOGUE XII.

HENRI Duc de GUISE. — MACHIAVEL. 93

DIALOGUE XIII.

VIRGILE. — HORACE. — MERCURE. — JULES
CESAR SCALIGER. 104

DIALOGUE XIV.

BOILEAU. — POPE. 116

DIALOGUE XV.

OCTAVIE. — PORTIE. — ARRIE. 143

TABLE DES DIALOGUES.

DIALOGUE XVI.

LOUISE DE COLIGNI, Princesse d'*Orange*. — FRAN-
ÇOISE WALSINGHAM, Veuve du Lord *Sidney*,
ensuite du Comte d'*Essex*, & remariée depuis au
Comte de CLANRICKARD. pag. 154

DIALOGUE XVII.

MARCUS BRUTUS. — POMPONIUS ATTICUS. 160

DIALOGUE XVIII.

GUILLAUME III, Roi d'*Angleterre*. — JEAN
DE WITT, Pensionnaire de *Hollande*. 176

DIALOGUE XIX.

M. APICIUS. — DARTENEUF. 201

DIALOGUE XX.

ALEXANDRE LE GRAND. — CHARLES XII. Roi
de *Suede*. 219

DIALOGUE XXI.

Le Cardinal XIMENES. — Le Cardinal Wol-
SEY. 232

DIALOGUE XXII.

LUCIEN — RABELAIS. 243

TABLE DES DIALOGUES.

DIALOGUE XXIII.

PERICLES. — COSME DE MEDICIS, premier
du Nom. 254

DIALOGUE XXIV.

LOCKE. — BAYLE. 275

DIALOGUE XXV.

ARCHIBALD, Comte de DOUGLAS, Duc de Tourai-
ne. — JEAN, Duc d'ARGYLE & GREENWICH,
Feld-Maréchal des Forces de Sa Majesté Bri-
tannique. 288

DIALOGUE XXVI.

CADMUS. — HERCULE. 307

DIALOGUE XXVII.

MERCURE. — Et une belle DAME moderne. 317

DIALOGUE XXVIII.

PLUTARQUE. — CARON — Et un LIBRAIRE
moderne. 323



DIALOGUES

DES

MORTS.

DIALOGUE I.

Le Lord FALKLAND — Mr. HAMPDEN.

FALKLAND.

N'ÊTES vous pas surpris de me voir
aux Champs Elisées?

HAMPDEN.

J'allois vous faire la même Question;
car sûrement vous m'avez regardé comme
un Rebelle.

FALKLAND.

Et vous m'avez crû Traître à la Répu-
blique , & un Suppôt de la Tyrañnie.

A

N'est-

N'est ce pas dans cet odieux point de vûe que vous m'envifagez?

HAMPDEN.

J'en conviens ; & je ne m'étonne nullement de vôtre maniere de penfer fur mon Sujet. Nôtre Candeur naturelle a été alterée par l'Esprit de Prévention. Cependant, je vous avouërai franchement ici, qu'avant de mourir je commençai à connoître assez nôtre Parti pour justifier vos appréhensions, que la Guerre Civile, que nous avions entreprise par le généreux motif du Maintien de nôtre Constitution, n'aboutit au renversement de cette Constitution même ; & cela par les Armes de ceux qui s'en prétendoient les plus zelés Défenseurs.

FALKLAND.

Et moi je vous dirai, avec la même Ingénuité, qu'à la Cour du Roi, & dans son Camp, j'en vis assez pour craindre, qu'une Victoire ne fût presque aussi funeste, à nôtre Liberté, qu'une Défaite, & je n'eus à la bouche que le mot de Paix, que je repetai, avec attendrissement, dans tous les Conseils où j'assistai.

HAMP

HAMPDEN.

Je demandois la Paix avec la même ardeur que vous , mais fans espoir de l'obtenir. Le manque de Sincérité du Roi, & l'influence de la Reine, empêchoient qu'on ne se fiât à ses Promesses & à ses Déclarations. Après tout, quelle Sûreté pouvoient nous donner des *Loix*, destinées à restreindre le Pouvoir de la Couronne, à moins qu'elles ne fissent passer ce Pouvoir entre nos Mains, après que le Monarque eût violé la *Requête de Droit*, obtenuë avec tant de peine, pour maintenir les Privilèges qui avoient été en dispute? Si sa Conscience lui permettoit de casser un Acte de Parlement, *qui déterminoit les bornes de la Prérogative Royale*, parcequ'il s'imaginait que la Prérogative Royale n'étoit susceptible d'aucunes bornes, par quels liens une telle Conscience pouvoit-elle être liée? Ou quelles Sûretés y avoit-il moyen de prendre contre une Opinion aussi pernicieuse, excepté celle d'ôter, au Prince, la *Puissance du Glaive*, & de s'en saisir pour défendre les *Loix* qu'il avoit accordées?

FALKLAND.

Il n'y a que trop de vrai dans ce que vous venez de dire. — Je ne sçaurois le nier. Mais, ôter au Roi la *Puissance du Glaive*, c'étoit le dépouiller réellement de *tout Pouvoir*. C'étoit convertir le Gouvernement Monarchique en *Démocratie*; &, s'il avoit eu la foiblesse de s'y soumettre, il ne lui seroit resté que le vain titre de Roi. Le Sceptre auroit été entre les Mains de ceux qui manioient le Glaive; ou bien, la Nation auroit vécu dans un état d'Anarchie: état, qui ne pouvoit être de durée, & qui auroit abouti à un Gouvernement Républicain, ou au Despotisme.

HAMPDEN.

Vôtre Raisonnement me paroît sans réplique. Mais, qu'aurions nous fait? Que *Laud* & les autres Théologiens, qui dirigeoient la Conscience du Roi, & lui inspiroient des Sentimens qui le rendoient incapable de gouverner son Royaume, quoiqu'il eut plusieurs bonnes Qualités, & quelques unes qu'on peut appeller grandes, répondent des Maux qu'ils attirerent sur sa Personne, & sur la Nation.

FALK.

FALKLAND.

On ne sçauroit les trop blâmer ! mais ces Sentimens étoient assez généralement reçus avant leur tems, & sembloient être ceux de nôtre Eglise, par opposition au Systême des Jésuites, qui avoient donné dans l'autre extrémité.

HAMPDEN.

C'est une honte qu'on ait pû adopter chez nous de pareilles Opinions ; & j'ose prédire, qu'à moins que nôtre Clergé n'y renonce, il pourra un jour en éprouver les funestes effets. Supposons qu'un *Roi Papiste* occupe le Thrône de la *Grande-Bretagne* ; Le Clergé se déclarera-t'il en faveur de l'Obéissance passive ? S'il le fait, il livre sa Religion à la merci de l'Eglise *Romaine* ; & s'il refuse de le faire, sa Conduite se trouvera en contradiction avec la Doctrine qu'il professe.

FALKLAND.

La Nature sçaura bien, avec le tems, détruire toute Opinion contraire à ses grandes Loix, quels que soient les Docteurs qui l'ayent enseignée. Mais véritablement,

plus je réfléchis sur nôtre Situation passée, plus je suis convaincu, que la Providence nous a accordé une Faveur insigne, en nous délivrant, par une Mort prématurée, de plus d'un Malheur inévitable *. *La plus fâcheuse Condition, où se puisse trouver un Homme de bien, est celle où il ne lui est gueres possible d'agir de façon à approuver sa propre Conduite.* C'étoit - là nôtre Situation. Il n'y avoit pas moyen de faire un pas, en avant, ou en arriere, sans courir risque de se rendre criminel, ou de manquer à son Honneur. Nous étions liés avec des Gens, qui avoient des Intentions moins droites que nous, & qui ne jugeoient pas des choses aussi sainement. Quand nous voulions les arrêter, ils nous croyoient trop indifferens, ou même perfides. Si nous allions de concert avec eux, nous heurtions contre des Rochers, qui s'offroient à nos Yeux, & qu'il nous étoit impossible d'éviter. En vain aurions nous cherché une Retraite, que les Circonstances, & nos Caractères, nous interdisoient éga-

* Falkland fût tué à la Bataille de Newbury, & Hamblen au Combat de Chalgrave.

également. L'Inaction auroit été interprétée comme une Lâcheté & un Abandon de ses Amis. Pour combler la mesure des Calamités publiques, il se mêla, des deux côtés, à la rage de nos Animosités Civiles, une Fureur de Religion absolument implacable. Les plus violens Conseils passoient pour les plus *Pieux*; & tout Respect pour les Loix, s'il tendoit à moderer les transports d'un Zele aveugle, se nommoit *Irréligion*. Ceci ajouta de nouvelles Difficultés à ce qui n'étoit déjà que trop difficile, je veux dire, le Salut d'une Nation, qui ne pouvoit plus avoir de Confiance en son Roi, ni mettre plus d'entraves à l'Autorité Royale, sans détruire l'Equilibre de la Constitution. En cet état, les Balles, qui nous donnerent la Mort, furent dirigées par nos Anges Gardiens, pour nous épargner des Horreurs, & peut être des Crimes.

HAMPDEN.

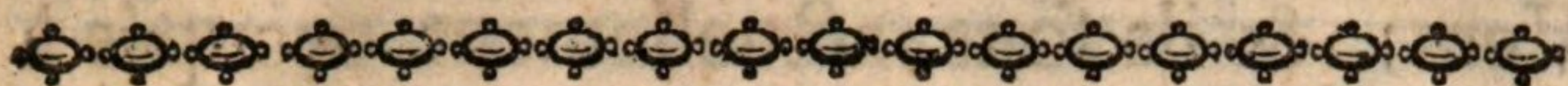
Je le pense comme vous; &, si je devois revivre, je tremblerois à la vuë de la premiere étincelle d'une Guerre Civile; car j'ai observé, que dès qu'une fois le Feu a pris,

il n'y a pas moyen de prévoir jusqu'où il pourra aller. Il n'est pas au pouvoir d'un Chef de Parti de dire à l'Incendie: *Tu iras jusques-là: là tu t'arrêteras.*

FALKLAND.

La Conversation que nous venons d'avoir, jointe à mes propres Reflexions, produiroit, si j'étois condamné à ranimer mon Corps, un autre effet sur moi. Elle m'enseigneroit à juger, avec Moderation & avec Candeur, ceux qui penseroient autrement que moi dans des tems de Trouble & de Faction: elle me guériroit radicalement de tout *Esprit de Parti*; & me persuaderoit que, dans l'Eglise, aussi bien que dans l'Etat, rien n'est plus terrible qu'un Zele que l'Enthousiasme acheve de rendre amer.





DIALOGUE II.

PLATON — FENELON.

PLATON.

Sois le bien venu, Toi, le plus spirituel, le plus doux, le plus modeste des Philosophes, dont le Ciel aît fait présent au Monde dans ces derniers tems! sage *Fenelon*, sois le bien-venu! il n'est pas nécessaire que je me nomme. Nos Ames doivent se connoître par Sympathie.

FENELON.

Je sçais que vous êtes *Platon*, le plus aimable de tous les Disciples de *Socrate*, & celui de tous les Philosophes de l'Antiquité auquel j'ai le plus désiré de ressembler.

PLATON.

Homere & *Orphée* vous attendent avec impatience dans ces Régions heureuses habitées par leurs Ombres. Ils vous reconnoissent tous deux pour un grand Poëte, quoique vous n'ayiez jamais écrit en

Vers; & ils sont actuellement occupés à tresser pour vous une Guirlande des plus belles Fleurs des Champs Elisées. Quand vous les aurez vûs, je vous menerai dans le Bosquet sacré de la Philosophie, au Sommet d'une haute Montagne, où l'Air est le plus pur & le plus ferein. Je vous conduirai à la Fontaine de la Sagesse, où vous verrez, comme dans vos propres Ecrits, la belle Image de la Vertu perpétuellement reflechie. Cette Image excitera en vous plus d'Amour que n'en ressentit *Narcisse*, quand il se contempla dans une Source claire & tranquille; mais vous ne languirez pas d'Amour, comme il fit, pour une Ombre. La Déesse elle-même ira au devant de vos Embrassemens, & s'unira intimément à votre Ame.

FENELON.

Vous avez conservé ce même Goût d'Allegorie, & ce Stile Poëtique, qui embellissent quelques uns de vos Ecrits. Le divin langage des Muses ne m'a pas non plus été tout-à-fait étranger, particulièrement dans mon *Telemaque*, dont j'ai voulu faire une espece de Poëme Epique. Mais je
n'ô-

n'oserois me mettre au nombre des grands Poëtes, ni m'égalér, en fait d'Art Oratoire, à vous, le plus éloquent des Philosophes, des levres duquel distilloit le vrai Miel *Attique*.

PLATON.

La Langue *Françoise* n'est pas aussi harmonieuse que le *Grec*: Cependant vous avez sçu lui donner une Douceur & une Mélodie, qui charment également l'Oreille & le Cœur. En lisant vos Ouvrages à haute voix, on croit entendre la Lyre d'*Apollon*, accordée par les Nymphes du *Permesse*, & touchée par quelqu'une des Graces. L'Idée d'un *Roi parfait*, que vous avez tracée dans votre *Telemaque*, surpasse de beaucoup, à mes propres Yeux, ma *République* imaginaire. Vos Dialogues ne respirent que la Vertu, & marquent de l'éloignement pour toute Affectation, une Critique juste, & un Goût exquis. Ils sont, généralement parlant, autant supérieurs à ceux de votre Compatriôte *Fontenelle*, que la Raison est supérieure au faux Bel-Esprit, & la belle Nature à l'Affectation. Le plus grand Défaut de quelques uns d'eux est qu'ils sont trop courts.

FE-

FENELON.

On leur a objecté, avec quelque fondement, qu'ils étoient trop remplis de *Lieux Communs de Morale*. Mais je les composai pour l'Instruction d'un jeune Prince; & c'est une Chose de la dernière Importance, d'imprimer fortement les Vérités les plus simples dans l'Ame de ceux que la Providence destine à gouverner les Nations: car, à mesure qu'ils grandissent, la Flatte-rie des Courtisans ne manquera point de leur cacher, ou du moins de leur déguiser ces Vérités, & d'arracher de leur Coeur l'Amour de leurs Devoirs, s'il n'y a pas jetté de profondes Racines.

PLATON.

C'est sûrement un Malheur particulier à la Condition des Princes, qu'on leur enseigne, la plupart du tems, avec beaucoup de soin, les Rafinemens de la Politique, & qu'on néglige de leur apprendre les premiers Principes des Obligations Morales, ou qu'on les en instruit si superficielle-ment, que le *Politique corrompu* fait bientôt disparoître l'*Homme de bien*. Mais les Leçons, que vous donnâtes à votre jeune Prin-

Prince, sont si attrayantes, que le plus grave Vieillard peut les lire avec plaisir. Une Imagination sublime & riante embellit tous vos Ouvrages, joint l'Elegance à la Simplicité, & donne un air de Dignité aux Notions les plus vulgaires. On assure cependant, que vos Compatriôtes sont moins sensibles à la Beauté de votre Genie & de votre Stile, que quelques uns de leurs Voisins. Comment se peut-il qu'ils ayent le Goût si dépravé?

FENELON.

Leur Goût a été corrompu par les mêmes Causes qui corrompirent celui des *Romains*, la fureur du Bel-Esprit, la folie du Paradoxe, & l'envie de briller par des façons de penser recherchées, exprimées en Stile bizarre. Les Ouvrages de leurs Auteurs, tels que les Visages de leurs Dames, doivent être fardés, & garnis d'Ornemens artificiels, pour attirer les Regards. Ils en sont venus au point de ne plus trouver beau ce qui est naturel. Mais ne soyez point surpris, si mon *Telemaque*, considéré comme un Ouvrage politique, ne plaît gueres à la plûpart d'entre eux: les Maximes,

mes, qui y sont inculquées, leur paroissant incompatibles avec la Grandeur de leur Monarchie, & la Splendeur d'une Nation riche & polie. Ils semblent s'imaginer, que le principal Avantage de vivre en Société, consiste à procurer aux Hommes les Plaisirs du Luxe; qu'il y a du Mérite à inventer quelque raffinement de Volupté; & qu'un Roi, galant, magnifique, liberal, qui fait bâtir un superbe Palais, qu'il orne de Statuës & de Tableaux, qui encourage les Beaux Arts (pourvû qu'ils prêtent leur Ministère aux Vices à la mode) & dont l'Ambition inquiète ne demande qu'à reculer les bornes de ses Etats, leur convient beaucoup mieux qu'un *Numa*, ou un *Marc Aurele*. Mais, quelles que soient leurs Idées, elles n'empêchent pas, que mettre un Frein à ces excès de Luxe, qui énervent une Nation; que soulager le Peuple, autant qu'il est possible, du fardeau des Taxes; que procurer aux Sujets les avantages de la Tranquillité & de la Paix, quand il y a moyen de les obtenir sans Perte ni Deshonneur; que donner de la Vigueur à leur Ame & à leur Corps, afin de les rendre plus propres à faire la Guerre, quand

quand une sage Nécessité les y appellera; mais sur-tout, que veiller à leurs Mœurs, & prendre des précautions contre tout ce qui pourroit les corrompre, est la plus importante affaire du Gouvernement, & doit toujours être la première Vuë d'un habile Législateur. Certainement *le Pais le plus heureux est celui où il y a le plus de Vertu*; &, aux yeux de la Raison, le plus pauvre Canton Suisse forme un Etat plus noble que le Royaume de *France*, s'il s'y trouve plus de Liberté, plus de Mœurs, une Tranquillité mieux assurée, plus de Modération dans la Prosperité, & plus de Fermeté dans les Dangers.

PLATON.

Vous avez raison; & si vôtre Nation pense autrement, elle ne fera pas longtemps la première Nation de l'*Europe*. On la verra décliner. — Mais, de peur que vous n'inferiez des Louanges que je vous ai données, que la Flatterie à sçu s'introduire jusques dans les Champs Elisées, permettez-moi de m'affliger, qu'un Homme, exempt de toutes les autres Foibleesses, aît pû donner dans les Rêveries de Madame Guyon.

Guyon. Quel étrange Spectacle de voir deux aussi grands Hommes que vous & l'Evêque de *Meaux*, agiter gravement la Question, si une Folle étoit une *Sainte* ou une *Hérétique*!

FENELON.

Je reconnois mon Erreur, & le ridicule de cette Dispute. Mais vous même n'avez-vous point adopté quelques Chimeres sur l'*Amour Divin*, & ne vous êtes-vous point exprimé, sur ce Sujet, d'une maniere inintelligible pour vous même?

PLATON.

Je *sentois* plus que je ne pouvois *exprimer*.

FENELON.

Je *sentois* aussi, peut-être aussi finement, & avec autant de Vivacité que vous. Mais nous aurions mieux fait, l'un & l'autre, de ne pas traiter des Sujets, dans lesquels la Faculté de *sentir* usurpe les Droits de celle de raisonner de *sang froid*.

DIA-



DIALOGUE III.

ADDISON — SWIFT.

SWIFT.

LA Fortune a voulu, sûrement, se moquer de nous, quand elle a fait, de vous, un *Ministre d'Etat*, &, de moi, un *Théologien*.

ADDISON.

J'avouë que nous avons été tous deux hors de nôtre Elément. Mais, prétendez-vous, par hazard, que si, reciproquement, le contraire avoit eu lieu, les choses auroient été dans l'ordre?

SWIFT.

C'est mon idée. — Vous auriez été un excellent Evêque, & moi, j'aurois gouverné la *Grande-Bretagne*, comme je fis l'*Irlande*, despotiquement, pendant que je ne parlois que de Liberté, de Propriété de Biens, &c.

ADDISON.

Vous commandiez à la Populace d'*Irlande*, mais je n'ai jamais oui dire que
 B vous

vous ayiez gouverné le Royaume. Une Nation & une vile Populace font des choses totalement différentes.

SWIFT.

Vous pensez ainsi, vous autres, qui n'avez aucun talent pour la Politique; mais il y a des tems, où un Homme habile, en se faisant Chef de la Populace, se trouve à la tête de la Nation. Je dis plus; la Nation elle-même est quelquefois Populace, & peut être traitée comme telle, par celui qui a le coup d'œil assez fin pour s'en appercevoir.

ADDISON.

J'en conviens. Il se pourroit cependant, par quelque accident imprévû, que le Favori de la Populace se repentît d'avoir épousé les intérêts de la Canaille.

SWIFT.

C'est ce qui arrive assez souvent; mais, je risquai la chose, & j'eus le bonheur de réussir. Demandez aux Vice-Rois, qui me faisoient la Cour, s'ils ne sentirent pas ma Supériorité. Et, si j'ai été considéré à ce point, quoique simple Doyen de
St.

St. Patrice, sans Séance dans aucune des Chambres du Parlement, combien ne l'aurois-je pas été, si la Fortune m'avoit placé en *Angleterre*, à même de me faire écouter dans la Chambre des Seigneurs, ou dans celle des Communes?

ADDISON.

Vous auriez certainement opéré des merveilles! peut-être auriez-vous été un Whig aussi zélé que le Lord *Wharton* lui-même. Ou, si les Whigs avoient offensé l'Homme d'Etat, comme ils firent malheureusement le Doyen, qui sçait, si vous n'auriez pas travaillé à mettre le Prétendant sur le Thrône? De grace, que je vous fasse une Question, entre vous & moi. Si vous aviez été Premier Ministre sous ce Prince, auriez-vous toléré la Religion Protestante, ou non?

SWIFT.

Vous vous émancipez, Mr. le Secretaire. Croyez-vous, qu'à cause que *Sunderland* se mit en tête de vous élever au dessus de votre Sphere, il fût en état de vous donner autant de Genie, que j'en avois reçu de la Nature? Il en est, de la

Capacité comme de la Grace ; il faut qu'elle vienne *d'enhaut*. Il ne vous est pas moins difficile de recevoir celle-là du Roi, qu'il ne l'est, aux Seigneurs Evêques, d'obtenir l'autre. Et, quoique je ne nie pas que vous n'ayiez eu quelques Talens, je ne vous crois pas assez vain pour ôser vous mettre en parallele avec moi.

ADDISON.

Mes Amis m'ont dit, plus d'une fois, que j'étois trop modeste. Ainsi je n'ai garde de hazarder une décision en ma faveur ; mais, rapportons-nous en à *Mercur*, qui est Connoisseur ; le voilà qui arrive avec une Ame qu'il conduit au séjour des Ombres. Je vous saluë, divin *Hermes* ! Voudriez-vous bien prononcer sur une Question entre *Swift* & moi ? Il s'agit de sçavoir, qui des deux, en fait de Talens. —

MERCURE — Est-ce vous mon Ami *Swift* ? Que je suis ravi de vous voir ! Comment se porte mon ancien Camarade ? Quelles nouvelles avez-vous du bon *Lemuel Gulliver* ? N'avez-vous point eu la Curiosité de revoir le País de *Lilliput*, ou l'*Isle volante*, ou votre bonne Nourrice *Glumdalcl-*

clitch? (*) Sage *Addison*, je vous demande bien pardon de ne vous avoir pas adressé plutôt la parole; mais, la vue de *Swift* m'a frappé tellement, que j'en ai oublié, pour un tems, le respect qui vous est dû.

SWIFT.

Addison, je crois notre Dispute décidée, avant que le Juge ait entendu la Cause.

ADDISON.

En vôtre faveur, à coup sûr, & j'acquiesce — mais —

MERCURE — Mon Ami *Addison*, ne vous découragez pas si aisément. Il se pourroit très bien qu'*Apollon* portât un Jugement tout différent. Je suis un mauvais Plaisant satyrique, naturellement ennemi de tout ce qui s'appelle Décence. Il y a de grands traits de conformité entre *Swift* & moi. Il m'honore plus qu'il ne fait *Jupiter*, & moi je le mets au-dessus d'*Homere*. Mais cela n'empêche point que je

(*) *Mercur*e fait allusion ensuite à deux ou trois particularités de la Vie de *Swift*, qui, outre qu'elles n'ont rien d'intéressant pour un Lecteur *François*, exigeroient un long & ennuyeux Commentaire.

je n'aye de hautes idées de vous. — *Le Chevalier Roger de Coverley, Guillaume Honeycomb, Guillaume Wimble, le Gentilhomme Campagnard dans votre Freeholder, & vingt autres Caractères, tracés, dans vos Ecrits, avec une Gayeté & une Fineffe admirables, vous assignent un rang fort élevé dans la Classe de mes Auteurs, quoique néanmoins au-dessous de celui que le Doyen de S. Patrice y occupe. La distance, qui vous sépare, auroit apparemment été moins grande, si vous aviez eu moins de Retenuë, & que votre Jugement n'eût pas tant respecté les Loix de la Bienfiance. Mais, s'il a l'avantage, en fait de Hardiesse & de Force d'Esprit, combien n'est-il pas au-dessous de vous en Elegance & en Graces? Les Touches fines du Sentiment délicat; le Développement des Ressorts secrets de l'Âme: l'Art de mettre, dans son vrai Jour, ce qu'un Tableau doit avoir d'Ombres & de Lumière, & de marquer distinctement des Nuances, qui échappent à l'Oeil vulgaire, vous caractérisent proprement. Quel autre a peint, comme vous, ce que la Nature Humaine a de beau, quoique souvent caché sous le Voile de la plus grande Sim-*
pli-

plicité, ou déguisé par un mélange de Foiblesse, qui semblent tenir du ridicule; de sorte qu'un même Objet excite à rire, & inspire des sentimens de vénération. *Swift* n'a rien fait qui en approche. — Il a réussi en *Caricature* mieux qu'Homme du Monde. Il sçait faire grimacer en perfection; ce qui est un pauvre Art. Le vôtre est divin. Il tend à améliorer & à ennobler la Nature Humaine.

SWIFT.

De grace, *Mercure*, (s'il m'est permis de dire un Mot pour ma Défense) croyez-vous que mon Talent n'ait point servi à corriger les Hommes? Le Fouët n'est-il donc pas nécessaire pour tenir en règle de petits Garnemens? —

MERCURE — Les Hommes ne veulent pas être traités comme de méchans Enfans; & je n'ai gueres vû de *Satyrique grossier* réussir à les rendre meilleurs. Je ne nie pas néanmoins que votre Méthode n'ait été de quelque utilité à cet égard, quoique pas, à beaucoup près, autant que celle d'*Addison*. Et puisque vous êtes ici, si *Pluton* & *Proserpine* veulent prendre mon Avis,

ils vous chargeront , l'un & l'autre , de la Commission qui vous convient le mieux. — Quand il arrivera , de la Terre , quelque Héros , qui aît besoin d'être humilié (ce qui est le cas de la plûpart des Héros) *Swift* leur donnera des idées modestes d'eux mêmes. Il pourra rendre le même Service à un Saint , trop enflé du Vent d'un Orgueil spirituel ; ou à quelque Philosophe , qui se glorifie de sa Sagesse & de sa Vertu. Il fera aisément voir , au premier , qu'on ne sçauroit être Saint sans être Humble ; & à l'autre , qu'avec tout son prétendu Mérite , il n'est qu'un *Taboo* * , tant soit peu distingué parmi ceux de son Espece. Je voudrois aussi qu'il reprîmât , par ses *douces* Corrections , la Vanité des Belles , & l'Insolence de quelques soi-disant Gens d'Esprit. Mais votre Rôle , *Addison* , seroit de relever ceux que le sentiment de quelque Imperfection abbât. Vous leur mettriez , devant les Yeux , votre charitable Miroir , qui offriroit , à leur vûë ,

* C'est le Nom que *Swift* donne , dans son *Gulliver* , à de vilaines Bêtes , qu'il gratifie d'une Figure Humaine , & qu'il place dans un Païs habité & gouverné par des Chevaux raisonnables.

vûë, tout ce qu'ils ont de bon, feroit simplement entrevoir le reste, & produiroit en eux la disposition d'Ame qui convient aux Habitans des Champs Elisées. — Adieu; les Fonctions de ma Charge m'appellent là-haut.



DIALOGUE IV.

ULYSSE — CIRCÉ.

*Dans l'Isle de CIRCÉ. **

C I R C É.

Vous voulez donc partir, *Ulysse*; Mais pourquoi partez vous? parlez-moi à Coeur ouvert. N'usez point de reserve. — Qu'est-ce qui vous éloigne de moi?

ULYS-

* NB. Cette Piece ne sçauroit proprement s'appeler un *Dialogue des Morts*; mais il y en a un tout pareil parmi les Dialogues de l'Archevêque de *Cambrai*, entre *Ulysse* & son Compagnon *Grillus*, que *Circé* avoit changé en Sanglier; pour ne rien dire de deux ou trois autres Dialogues, dont les Interlocuteurs étoient supposés actuellement en vie.

U L Y S S E.

Pardonnez, ô Déesse, un Aveu que vous m'arrachez: c'est une Foiblesse de la Nature Humaine. J'aime ma Patrie; & cet Amour l'emporte sur tout l'Attachement que je me sens pour vous.

C I R C É.

Vous ne dites pas tout; & je remarque que vous n'ôsez m'avouer la Vérité. Mais, que craignez vous? Je ne vous inspire aucune frayeur. Dès que la plus fiere Déesse de la Terre a rendu un Mortel heureux, elle dépose sa Divinité & sa Puissance aux Pieds de son Vainqueur.

U L Y S S E.

Cela se peut, aussi long-tems qu'elle conserve encore quelque Tendresse, ou quelque égard pour l'Opinion des autres. Mais vous êtes bien au dessus de ces Sensations vulgaires.

C I R C É.

Je vous entends; ce trait de Prudence convient à votre Caractere: ainsi, pour vous ôter toute Défiance, je jure par le
Styx,

Styx, que je ne ferai aucun mal, ni à vous, ni à vos Amis, quelque chose que vous me disiez, quand même j'en ferois mortellement offensée; mais que je vous laisserai aller comblé de marques d'Amitié. Dites-moi donc sincèrement, quels Plaisirs vous espérez de goûter dans la pauvre Isle d'*Ithaque*, qui soient en état de compenser ceux que vous laissez dans ce Séjour enchanté, où, exempt de Soins, il ne tient qu'à vous de nager dans les Délices?

U L Y S S E.

Les Plaisirs de la Vertu; le suprême Bonheur de faire du Bien. Je ne fais rien ici. Les Facultés de mon Ame sont absolument engourdies. Il me faut de l'Action pour que je puisse employer les Talens que j'ai cultivés dès ma plus tendre Jeunesse. Les Soins & les Travaux ne m'effrayent point. Ils donnent de l'Exercice à mon Ame, & lui conservent sa Vigueur & sa Santé. Rendez-moi les Champs de *Troye*, qui pourront me procurer une ample Moisson de Gloire. Je les préfère à vos Bosquets, qui me dérobent à la vue des Hommes, & qui me rendent déjà méprisable à mes propres Yeux. L'Image de

ce que j'étois autrefois, m'accompagne partout, & semble me faire des Reproches, de quelque côté que je tourne mes pas. Elle ôse même s'introduire jusqu'en vôtre Présence, & je la vois dans le tems même que je me trouve entre vos Bras. O Déesse ! à moins que vous n'ayiez le Pouvoir d'écarter ce Spectre importun, à moins que vous ne puissiez me faire oublier moi même, il m'est impossible d'être content ici. Je deviendrai, de jour en jour, plus malheureux.

C I R C É.

Un Homme sage & bon, qui, pour remplir ses Devoirs, a bravé de grands Dangers, & subi de rudes Travaux, n'est-il pas en droit, vers le déclin de l'Age, de se retirer pour passer le reste de sa Vie dans le sein du Plaisir & du Repos ?

U L Y S S E.

Une pareille Retraite n'est point permise à un Homme bon & sage, à moins que ce ne soit en Société avec les Muses, dont le Commerce sacré m'est interdit ici. Les Muses n'habitent point le Séjour de la Volupté

lupté & des Plaisirs sensuels. Comment puis-je seulement penser avec quelque attention, tandis que mes Compagnons, charmés d'une honteuse Métamorphose, hurlent, rugissent, ou grognent autour de moi?

C I R C É.

D'accord; mais vous ne dites pas tout. Vous supprimez le plus puissant Motif qui vous détermine à vouloir regagner *Itbaque*. Il y a une autre Image, outre celle de vous même *tel que vous étiez autrefois*, qui vous apparôit dans tous les endroits de cette Isle; qui vous suit dans vos Promenades; qui s'interpose entre vous & moi; & qui vous enleve d'entre mes Bras. C'est *Penelope*, je le sçais. — Vous n'oseriez le nier. Vous soupirez pour elle, dans des momens où vous ne devriez songer qu'à moi. — Et cependant elle n'est point immortelle. — Elle n'a pas, comme moi, le Privilege d'être toujours dans la Fleur de la première Jeunesse. Il y a déjà bien des Années que ses Charmes naissans ont disparu. Sans Vanité, elle n'a jamais été aussi belle que moi. Mais qu'est-elle à présent?

ULYS-

U L Y S S E.

Vous avez dit vous même, un jour, qu'elle m'est toujours fidele, & auffi éprise de moi, après vingt années d'Absence, que lorsque je la quittai, pour me rendre au Siege de *Troye*. Elle étoit alors dans tout l'éclat de sa premiere Beauté. A combien d'épreuves sa Constance ne doit-elle point avoir été mise depuis ce tems là? Payerai-je sa Tendresse d'Infidélité? Oublierai-je celle qui n'a pû m'oublier; qui n'oppose d'autre remede, à l'Ennui de mon Absence, que mon Souvenir, & l'Esperance de me revoir ?

C I R C É.

C'est cette Esperance de vous revoir bientôt qui nourrit son Affection. Otez-lui cette flatteuse Attente. Que vos Compagnons s'en retournent, & qu'elle apprenne que vous avez dessein de rester toujours ici avec moi. Qu'on lui dise, de vôtre part, qu'elle peut disposer de son Cœur, & de sa Main, à son gré. Envoyez-lui mon Portrait; ordonnez-lui de le comparer avec son Visage. — Si tout cela ne la guérit point de sa Passion pour vous; si,
dans

dans un An, vous ne recevez pas la Nouvelle qu'elle a épousé *Eurymaque*, je ne me connois point en Femmes.

U L Y S S E.

Cruelle Déesse! pourquoi me forcer à vous dire des Vérités que je voudrois tenir cachées? Si par un Procédé aussi injuste & aussi barbare, je venois à perdre son Affection, j'en mourrois de Douleur. Comment pourrois-je supporter l'accablante Idée d'avoir outragé une telle Femme? Quel Bien au Monde seroit capable de me dédommager de sa Perte? Vous ne le sçauriez. Que cet aveu ne vous irrite point: la Nécessité m'en a été imposée par vous même. — Les Attraits de *Penelope* font, sur moi, une impression plus puissante & plus douce que vôtre Beauté immortelle, & vos Charmes magiques, joints à ceux que vous tenez de la Nature. Vous sentez le *Désir*, & sçavez le faire naître, mais vous n'avez jamais senti l'Amour, & n'êtes pas capable de l'inspirer. Comment pourrois-je aimer celle qui a voulu avilir ma Nature? *Penelope* m'a fait monter au rang des Héros. Son Amour a élevé & en.

ennobli mon Ame. C'est par son Ordre que j'allai au Siege de *Troye*, quoique mon Départ lui parût plus cruel que la Mort. Tremblante à l'Idée du moindre Péril qui pouvoit me menacer, & prête à donner tout son Sang pour épargner une Goute du mien, elle me recommanda de braver tous les Dangers avec les plus vaillans Hommes de la *Grece*. Il y avoit l'Accord le plus parfait entre nos Inclinations. Elle aimoit à être présente aux Leçons de Sagesse que *Minerve* m'a données, & a sçu en conserver le Souvenir. En exprimant quelque'une des belles Vérités qu'elle avoit apprises, elle y ajoutoit plus de Douceur & de nouvelles Graces. Quand les Charmes de la Poësie nous procuroient quelque Délassement, & que nous lisions ensemble les Vers d'*Orphée*, de *Musée*, ou de *Linus*, avec quel Goût n'en remarquoit-elle pas les Beautés ! Elle montrait une finesse de Sentiment, dont je ne soupçonnois pas même la possibilité. Je croyois voir en elle la Muse qui avoit dicté ces Vers, & accordé les Lyres de ces Poëtes, pour inspirer, au Genre Humain, l'Amour de la Sagesse & de la Vertu, & la Crainte

te

te des Dieux. Qu'elle étoit bienfaisante envers mes Sujets! Avec quel Plaisir ne s'occupoit-elle pas à leur enseigner différens Arts, à procurer du Soulagement à des Personnes âgées ou malades, à veiller à l'Education des Enfans, à interceder en faveur des Malheureux, à m'exposer leurs Besoins, à appuyer leurs Requêtes, à demander des Graces pour ceux qui les avoient méritées! Et me séparerois-je pour jamais d'une pareille Epouse? Renoncerois-je à son Commerce, pour les Joyes brutales d'une Vie sensuelle, qui, en me laissant une Forme Humaine, me priveroit de mon Ame, ou du moins de ses divines Facultés? *Circé* veuille me le pardonner; la seule pensée m'en paroît insupportable.

C I R C É.

Partez — ne vous imaginez point que je veuille vous arrêter. La *Fille du Soleil* n'est point assez lâche, pour solliciter un Mortel de partager son Bonheur. C'est un Bonheur que vous n'êtes point capable de goûter. Je sens pour vous une Pitié mêlée de Mépris; & ne conçois absolument rien à cette Félicité chimérique,

C

que

que vous vantez tant. Le tout me paroît un jargon de Sentimens, qui feroit mieux dans la bouche d'une Folle, que dans celle d'un Héros. Allez lire, & , pour peu que vous en ayiez envie, filer auffi, avec vôtre Femme. Allez — Que le Soleil, à son lever, ne vous revoye plus dans mon Isle. Vous aurez un Vent favorable pour vous en éloigner. Après cela, que la plus violente Tempête que *Neptune* puisse exciter, vous accueille, & abîme vôtre Vaisseau au fond de la Mer. Partez, vous dis-je; sortez de devant mes Yeux.

U L Y S S E.

Grande Déesse, j'obéis — mais, souvenez-vous de vôtre Serment. —



DIA-



DIALOGUE V.

PLINE L'ANCIEN. — PLINE LE JEUNE.

PLINE L'ANCIEN.

CE que vous venez de me dire, mon Neveu, touchant votre Conduite, au milieu des Terreurs & des Dangers, qui accompagnerent la premiere Eruption du *Vesuve*, ne me plaît gueres. Il y avoit, dans votre fait, plus de Vanité que de vraie Grandeur d'Ame. Ce qui est affecté n'est jamais grand. Quand la Terre trembloit sous vos Pieds, que le Ciel étoit obscurci par des Nuages de Soufre, & par les Cendres brulantes qu'un Volcan, nouvellement formé, vomissoit de son Sein, & que la Nature entiere sembloit menacée d'une Destruction prochaine, lire *Tite Live*, faire des *Extraits*, comme si vous aviez joui d'une parfaite Tranquillité, étoit une absurde Affectation. Il convient à un Homme d'aller au-devant du Danger avec Courage; mais, il y a une Stupidité brutale à y être insensible; &, afficher une Insensibi-

v. C.
Plinii
Epist.
L. VI.
Ep. 20.

lité , qui ne fçauroit exister , est un sot Mensonge. Quand vous refusâtes , dans la fuite , de quitter votre Mere , déjà avancée en âge , & de vous sauver , sans elle , par la fuite , vous agîtes noblement. En l'encourageant , au milieu des Horreurs de cette affreuse Scène , sans paroître ému , vous soutîntes aussi l'Honneur du Nom *Romain* ; Mais le Mérite & l'air de Dignité de cette partie de votre Conduite sont obscurcis par l'autre , qui semble marquer que le tout n'étoit qu'Ostentation & que Vanité.

PLINE LE JEUNE.

Je ne m'étonne pas que des Ames vulgaires aient supposé que l'Attention donnée à mes Etudes dans une semblable Conjoncture , aît été regardée comme affectée ; mais je ne m'attendois pas que vous penseriez de même , vous qui avez été plus près que moi du Torrent de Flammes , & qu'une Vapeur brûlante a suffoqué.

PLINE L'ANCIEN.

V. Epist.
16. L.
VI.

Je mourûs , comme doit mourir tout Homme de bien , en faisant mon Devoir. Il est nécessaire que j'entre dans quelque détail , pour vous faire mieux sentir la différence

ference qu'il y a eu entre votre Conduite & la mienne. J'étois Préfet de la Flotte *Romaine*, qui se trouvoit alors à *Misene*. Dès que j'eus reçu avis qu'on voyoit en l'Air un Nuage tout extraordinaire, je me rendis, dans un Vaisseau, à quelque distance du Rivage, pour mieux observer le Phénomene, & tâcher d'en démêler la Nature & la Cause. Une pareille Curiosité, n'avoit rien qui ne fût digne d'un Philosophe. Je voulus vous mener avec moi, & sûrement vous auriez dû m'accompagner; car *Tite Live* pouvoit être lû dans la suite, & des Spectacles tels que celui-ci s'offrent rarement: mais, votre Attachement pédantesque pour votre Livre m'attira un refus de votre part. Quand je fûs sorti de ma Maison, je trouvai tout le Peuple, qui se fauvoit du côté de la Mer, comme vers une Retraite sûre. Pour secourir ces pauvres Gens, & tous ceux qui demeuroient le long de la Côte, j'ordonnai que la Flotte mît d'abord en Mer, & fît le tour de la Baye de *Naples*, en côtoyant les endroits du Rivage où le Danger étoit le plus grand, & d'où les Habitans s'efforçoient le plus de se sauver. Je passai ainsi toute la Journée, &

conservai la Vie à quelques milliers de Personnes; observant, en même tems, sans trouble, & avec un maintien tranquille, les differens Phénomènes de l'Eruption. Vers le Soir, comme nous approchions du *Vesuve*, toutes les Galères furent couvertes de Cendres chaudes. Il tomba ensuite une Grêle de Pierres ponce, entre-mêlées de *pyrites* brulans; & nous nous trouvâmes arrêtés par un Pan de la Montagne, qui venoit de tomber dans la Mer. Je commandai alors, à mon Pilote, de diriger sa route vers la Campagne de mon Ami *Pomponien*, située, comme vous sçavez, au fond de la Baye. Le Vent étoit bon pour m'y conduire, mais, ne permettoit pas, à mon Ami, de s'éloigner du Rivage, comme il l'auroit souhaité. Il fallut donc passer la Nuit dans sa Maison. On resta éveillé, & je dormis, jusqu'à ce que des Monceaux de Pierres ponce, qui tombaient des Nuës, s'entassèrent à une telle hauteur dans l'Appartement, où je couchais, qu'il ne m'auroit pas été possible d'en sortir, si j'y étois resté plus long-tems. Le Tremblement de Terre étoit si violent, qu'on s'attendoit, à chaque instant, à voir

crou-

crouler la Maison. Ainsi nous jugeâmes qu'il valoit mieux passer en plein Air, après avoir eu la précaution de faire lier quelques Couffins sur nos Têtes. Le Vent, continuant à être contraire, & la Mer étant horriblement agitée, nous restâmes, sur le Rivage, jusqu'à ce qu'une Vapeur sulfureuse me fit respirer la Mort. Je me flatte d'avoir agi, dans tout ceci, comme le Devoir de mon Poste l'exigeoit, & avec Magnanimité. Mais, en cette Occasion, & dans plusieurs autres Evénemens de votre Vie, je dois dire, mon cher Neveu, que votre Vertu a été ternie par un mélange de Vanité; sans quoi vous auriez été un des plus dignes Citoyens de *Rome*: personne ne vous ayant jamais surpassé en Intégrité de Cœur, & en Noblesse de Sentimens. Comment avez-vous pu abandonner la Gloire réelle en courant après son Ombre? — Votre Eloquence a eu le même Défaut que vos Manieres: Elle étoit trop *affectée*. Vous faisiez profession de prendre *Cicéron* pour Modèle & pour Guide; mais, en lisant son Panégyrique de *Jules Cesar*, sa Harangue pour *Marcellus*, & la vôtre à l'honneur de *Trajan*, on

s'apperçoit aisément que *Cicéron* parle le Langage de la Nature & de la Vérité, revêtu de toute la Majesté d'une sublime Eloquence; au lieu que vôtre prétendu Chef d'Oeuvre paroît la Harangue étudiée d'un *Rhétteur* fleuri, plus épris du désir de *briller*, que de celui de faire connoître le Mérite du grand Homme, qu'il s'imagine avoir dessein de louer.

PLINE LE JEUNE.

Je vous respecte trop pour revoquer en doute la justesse de vôtre Jugement, tant sur ma Conduite, que sur mes Ecrits. Vous leur auriez donné plus volontiers vôtre Approbation, si je m'étois moins gêné pour l'obtenir. Mais ce n'est pas à moi à discuter cet Article. Revenons plutôt au Sujet, par lequel nous avons entamé nôtre Conversation *. Quelle affreuse Calamité que l'Eruption du *Vesuve*, que vous venez de décrire! Ne vous rappelez-vous point

* Il y a beaucoup de Délicatesse dans la manière, dont ce Dialogue est terminé. Le Neveu piqué, tâche de surpasser son Oncle, en faisant une Description plus frappante: l'Oncle, plus sage que lui, approuve & moralise.

point la Beauté de cette charmante Côte, & de la Montagne même, avant que des Torrens de Feu, sortis de son Sein, fissent pleuvoir la Désolation & la Ruïne sur toute la Contrée d'alentour? Le Pied de la Montagne étoit couvert de Guerets & de riantes Prairies, entre-mêlées de magnifiques Campagnes. Les Côtes en étoient revêtuës de Vignobles, qui produisoient les Vins les plus exquis de l'*Italie*. Le Changement fut aussi prompt que terrible! En un instant tout fût abîmé par un Déluge de Feu, qui offroit à la vûe des Scènes d'Horreur impossibles à décrire.

PLINE L'ANCIEN.

Le Tableau est d'après Nature. —
Mais, ne vous est-il jamais venu dans l'Esprit, que ce Changement est un Emblème de ce qui doit arriver à tout Etat riche & plongé dans le Luxe? Tandis que les Sujets nagent dans le Plaisir, que tout leur rit, & qu'aucun Mal, qu'aucun Danger, ne paroît les menacer, les Semences de Destruction fermentent en dedans; &, par un Effort puissant & soudain, détruisent leur Opulence & leurs

Délices, au point de faire d'eux un triste Monument de la Justice divine, & des funestes Effets d'une Corruption interne.



DIALOGUE. VI.

FERNAND CORTEZ — GUILLAUME PENN.

C O R T E Z.

ESt-il possible, *Guillaume Penn*, que vous ôsiez comparer votre Gloire à la mienne? Le Fondateur d'une petite Colonie dans l'*Amerique Septentrionale* prétend-il s'égalér au grand Conquerant de l'Empire du *Mexique*?

P E N N.

Ami, je n'aspire à aucune Gloire; — le SEIGNEUR m'en préserve. — Toute Gloire appartient à *lui*; — mais je dis que j'ai été *un Instrument entre ses Mains*, pour achever une Entreprise plus glorieuse que celle dont tu es venu à bout: incomparablement plus glorieuse.

COR.

CORTÉZ.

Ignorez-vous, *Guillaume Penn*, qu'avec moins de six cens Fantassins *Espagnols*, dix-huit Chevaux, & quelques petites Pièces de Canon, j'ai défait des Armées innombrables de braves Soldats, déthrôné un Empereur, que sa Valeur avoit élevé sur le Thrône, & qui n'étoit pas moins supérieur à ses Compatriôtes, dans l'Art militaire, que ceux-ci surpassoient, à ce même égard, les autres Nations des *Indes Occidentales*? que je le fis Prisonnier dans sa propre Capitale; &, qu'après qu'il eut été déposé, par ses Sujets, je vainquis *Guatimozin*, son Successeur, me rendis Maître de sa Personne, & terminai glorieusement ma Conquête, en annexant tout l'Empire à la Couronne d'*Espagne*? Ignorez-vous, que, durant le cours de ces merveilleux Exploits, je montrai autant de Courage qu'*Alexandre le Grand*, autant de Prudence que *Cesar*? Que par ma Politique je scus faire servir la puissante République de *Tlascala* à m'aider à subjuguier les *Mexicains*: Service, qui lui couta sa propre Indépendance? & que, pour combler la Mesure de ma Gloire, quand *Velasquez*

quez, Gouverneur de *Cuba*, voulut m'enlever le Commandement, & me sacrifier à son envieuse Jalouſie, j'attirai à moi ſes Troupes, & les joignis aux miennes, me montrant auſſi ſupérieur aux autres *Eſpagnols*, qu'ils l'étoient eux-mêmes aux *Indiens*?

P E N N.

Je ſçais que tu as été terrible comme un Lion, & ſubtil comme un Serpent. Le Démon pourra t'assigner, dans ſa noire *Liste de Héros*, une Place auſſi honorable qu'à *Alexandre* ou à *Ceſar*. Je lui laifferai régler ton Rang comme il le jugera à propos. Mais, écoute, Ami *Cortez*. — Quel Droit avois-tu, ou quel Droit avoit le Roi d'*Eſpagne* lui même, ſur l'Empire du *Mexique*? Répon moi.

C O R T E Z.

Le Pape avoit donné cet Empire à mon Maître.

P E N N.

Le Démon offrit tous les Royaumes de la Terre, à nôtre SEIGNEUR, qui les refuſa. Le Pape donna celui-ci à ton
Maî-

Maître, & le Présent fut accepté. Mais, supposons que le souverain Pontife du *Mexique* se fût avisé de donner l'*Espagne* à *Moteczuma*, le Droit de ce Prince auroit-il été bien fondé?

C O R T E Z.

Ce sont là des Questions de Casuiste, qu'un Soldat ne sçauroit décider. Nous chargeons de cette Commission les Gens de Robe. Mais, Mr. *Penn*, quel Droit aviez-vous sur la Province, qui porte votre Nom?

P E N N.

L'honnête Droit d'Achat. Nous donnâmes, aux *Indiens*, des Choses dont ils avoient besoin; & ils nous donnerent des Terres dont ils avoient de reste. Tout se passa amicalement, & il n'y eût pas une seule Goute de Sang répandue.

C O R T E Z.

Je crains qu'il n'y aît eu tant soit peu de Fraude dans l'Achat. On prétend que ceux de votre Secte croient que tromper n'est pas un Péché mortel, pourvû que la Cho-

Chose se fasse doucement, & d'un air modeste.

P E N N.

Les Saints ont, de tout tems, été calomniés par les Méchans. C'étoit un Spectacle, que les Anges mêmes auroient contemplé avec ravissement, de nous voir vivre, parmi les *Indiens*, comme d'innocens Agneaux, & rendre un Païs, qui étoit auparavant inculte, aussi fertile & aussi beau que le Jardin d'*Eden* même. *Fernand, Fernand!* as-tu laissé le *Mexique* dans cet état? Non, tu as changé une Région fertile & peuplée, en un Désert, inondé de Sang. Te souviens-tu de cette exécrationnable Scene, quand le noble Empereur *Guatimozin* fut étendu, par tes Soldats, sur des Charbons ardens, pour qu'il déclarât en quel endroit, du Lac du *Mexique*, il avoit fait jetter ses Trésors? Pourrois-tu ne plus entendre ses Gémissemens? Ton Cœur n'en est-il point frappé de la même Terreur que causent les Hurlemens des Furies?

COR.

C O R T E Z.

Hélas! j'étois absent quand cette horrible Action fût commise. Je m'y ferois sûrement opposé, étant naturellement porté à la Compassion.

P E N N.

Tu étois le Chef de la Bande de Brigands, qui commit cet Attentat. Ce fut par tes Conseils, & par ta Conduite, qu'ils se trouverent en état de le commettre. Et ton Habileté les garantit, dans la fuite, de la Peine, due à un Crime si énorme, & que les *Mexicains*, réduits au Desespoir, auroient sçu punir, si tu n'avois pas été leur Général.

C O R T E Z.

Les Saints, à ce que je vois, se mettent quelquefois en Colere. Mais, comment prétendez-vous conserver cette belle Colonie que vous avez fondée? Si les *Indiens* restent toujours en Paix avec vos Successeurs, les *François* n'en feront pas de même. Les Habitans de *Pensylvanie* opposeront-ils, à leurs Armes, des Prières, ou des Sermons? En ce cas, ce Jardin d'E-

den,

den, planté de vos Mains , fera bientôt entre les leurs ; & la Propriété de vos Biens , vos Loix & votre Religion , vous seront également ôtées.

P E N N.

La Volonté du SEIGNEUR soit faite. Le SEIGNEUR nous défendra , si tel est son Bon - Plaisir.

C O R T E Z.

Quel Langage pour un grand Législateur ! J'ai entendu quelques uns de vos Compatriôtes vous comparer à *Solon*. Mais *Solon* a-t'il jamais crû , qu'après avoir donné des Loix à un Peuple , il ne falloit plus se mettre en peine de la Sûreté de ce Peuple , ni de la Conservation de ces Loix ? Le premier Soins du Législateur est d'avoir sur pied des Forces suffisantes pour empêcher son Système Politique de tomber en Ruine. Qu'une Maison , bâtie dans un Païs de Voleurs , n'ait ni Portes , ni Serres , ni Barres de fer , pour empêcher qu'on ne la force , de quoi servira-t'il qu'elle soit commode , & construite suivant les plus belles Régles de l'Architecture ? Plus elle sera richement meublée , plus elle tentera

tera l'avidité des Voleurs. Le Monde, *Guillaume Penn*, est habité par des Brigands de toute Condition. Tout Gouvernement, qu'on y érige, ne peut trouver sa Défense & sa Sûreté que dans de bonnes Institutions militaires. Plus un pareil Etat est beau, sage, heureux à tous autres égards, plus le Risque qu'il court est grand, & sa Destruction certaine. Les Colonies *Angloises* voisines garantiront peut-être la *Pensylvanie*, pour un tems, des Attaques des *Indiens* ou des *François*; mais, cette Sûreté précaire ne sçauroit être de longue durée. Si vôtre Plan de Gouvernement n'est changé, c'en est fait de vôtre Colonie.

P E N N.

Ce sont là des Suggestions d'une Sagesse mondaine. Mon Système de Gouvernement est *inspiré*, & m'a été donné d'en-haut.

C O R T E Z.

C'est un Blasphême de dire, qu'une Folie ait sa Source dans la Fontaine de la Sagesse. Rien de ce qui repugne aux grandes Loix de la Nature, & au Maintien de

D

la

la Société Humaine , n'est inspiré par la Divinité. Le Droit de se défendre est inséparable de nôtre Etre. Et disputerez vous , à des Nations entieres , un Droit qui appartient à chaque Particulier ? La vraie Religion , *Guillaume Penn* , consiste dans la Perfection de nôtre Raison , que le Fanatisme deshonore & détruit.

P E N N.

Quoiqu'il y aît du vrai dans ce que tu dis , ce Langage ne doit pas sortir de ta Bouche prophane. Un *Papiste* , parler de *Raison* ! Fais retentir , devant le Tribunal de l'Inquisition , les étranges Mots de *Raison* & de *grandes Loix de la Nature* , & tu partageras le Sort de l'infortuné *Guatimozin*. Tu pâlis. Est-ce le Mot d'Inquisition , ou le Nom de *Guatimozin* , qui verse le Trouble dans ton Ame ? O Malheureux ! qui as servi d'Instrument pour établir cet horrible Tribunal dans une si vaste Partie de l'*Amerique*. Tremble à l'idée de chaque Meurtre que ta Nation a commis , & de chaque Torture qu'elle a fait souffrir aux innocens *Indiens* , & n'en accuse que toi même. Tu répondras , devant
un

un autre Tribunal, de toutes les Inhumanités dont tu as été la première Cause. Tu renoncerois volontiers à la Gloire que tes Guerres, & tes Conquêtes t'ont acquise, pour avoir une Conscience aussi tranquille & aussi pure que la mienne.

C O R T E Z.

Je sens la force de ce Discours. Chaque Mot en est un Coup de Poignard. Je ne puis jamais, non jamais être heureux, tant que je me souviendrai des Maux que j'ai causés. — Cependant j'ai crû bien faire. J'ai crû travailler à l'avancement de la Gloire de DIEU, & devoir répandre la Connoissance de ma sainte Religion jusqu'aux bouts les plus reculés de la Terre. J'espère d'obtenir le Pardon d'une Erreur, où je ne suis tombé que par un Principe de Pieté. Vous avez besoin de cette même Clémence; quoique, à dire le vrai, moins que moi.

P E N N.

Interroge ton Cœur, & demande lui, si l'Ambition n'a pas été ton Motif réel, & le Zele simplement le Prétexte.

Demande au tien, si ton Zele n'a point été mêlé de Vûës mondaines, & si tu as trouvé du Sens dans les Notions de la Secte qu'il t'a plu d'épouser. Adieu. —
L'Examen de soi-même demande qu'on soit seul.



DIALOGUE VII.

MERCURE. — Un DUELISTE Anglois. — Un SAUVAGE de l'Amérique Septentrionale.

Le DUELISTE.

MERCURE, la Barque de *Caron* est de l'autre côté du Fleuve. Permettez moi, avant qu'elle arrive, d'entretenir un moment ce Sauvage, que vous avez amené ici avec moi. Je n'en ai jamais vû de cette *espece*, & suis curieux de sçavoir quel Animal c'est; il a l'Air méchant. — De grace, Monsieur, quel est vôtre Nom? j'entends que vous parlez *Anglois*.

Le

Le SAUVAGE.

Oui, j'ai appris cette Langue durant mon Enfance, dont je passai quelques Années à la *Nouvelle York*; mais, avant d'être Homme fait, je m'en retournai chez mes Compatriôtes, les vaillans *Mohawks*. Ayant été trompé par un des vôtres, qui me vendit quelque *Rum*, je ne voulûs plus rien avoir à démêler avec aucun d'eux. Cependant je ne refusai pas de me joindre au reste de ma Tribu, quand elle déclara la Guerre aux *François*, & je fus tué dans une petite Expédition. Je mourûs néanmoins content: car mes Amis remportèrent la Victoire, & je ne perdis la Vie, qu'après avoir eu le Plaisir de l'ôter à sept Hommes, cinq Femmes, & plusieurs Enfants. Dans une autre Guerre, je me signalai par de plus grands Exploits. Mon Nom est l'*Ours sanguinaire*. Ce Nom me fût donné pour exprimer mon Courage & ma Valeur.

Le DUELISTE.

Ours sanguinaire, je vous respecte, & suis votre très humble Serviteur. Je m'appelle *Tom Pushwell*, & l'on me connoit au

Caffé d'*Arthur* *. Je suis né Gentilhomme, & de Profession Joueur & Homme d'Honneur. J'ai tué des Hommes honorablement, en Combat singulier; mais je ne sçais point couper la Gorge aux Femmes & aux Enfants.

Le S A U V A G E.

Monsieur, c'est ainsi que nous autres faisons la Guerre. A en juger par votre Air irrité, & par ce Trou à votre Poitrine, vous devez avoir été tué, comme moi, dans une Course malheureuse. Mais, d'où vient qu'on vous a laissé votre Chevelure ?

Le D U E L I S T E.

Monsieur, j'ai été tué en Duel. Un de mes Amis m'avoit prêté quelque Argent. Au bout de deux Ans il se trouva dans le besoin, & me pria de le payer. Je considèrai sa Demande comme un Affront, & lui envoyai un Cartel. *Hide-park* fût le lieu du Rendez-vous. Mon Homme ne sça-

* Ce Caffé étoit le Rendez-vous des plus fameux Joueurs, parmi lesquels se trouvoit ordinairement quelque Bretteur.

ſçavoit point faire des Armes : j'étois la plus forte Epée d'*Angleterre*. Trois ou quatre Bleſſures, qu'il reçut de ma Main, le mirent en une telle Fureur, qu'il ſe jetta ſur moi avec une Impétuoſité qui me déconcerta ; & malgré toute mon Habileté, il ne me fût pas poſſible d'empêcher qu'il ne me paſſât ſon Epée à travers les Poûmons. Je mourûs le lendemain, comme un Homme d'Honneur, ſans le moindre Remords : & mon Meurtrier me ſuivra de près ; car ſon Chirurgien a jugé ſes Playes mortelles. On aſſûre que ſa Femme eſt morte de Frayeur, & qu'il laiſſe ſept Enfans dans la dernière Miſere. Ainſi me voilà bien vengé ; & c'eſt une Conſolation. Pour moi, je n'avois point de Femme. — J'ai toujours déteſté le Mariage. Ma Maîtreſſe ſçaura bien ſe tirer d'affaire, & mes Enfans ſeront nourris à l'Hopital des Enfans trouvés.

Le S A U V A G E.

*Mercur*e , je ne prétens point entrer dans une même Barque avec ce Malheureux là. Il a aſſaſſiné ſon Compatriôte & ſon Ami : abſolument je n'entrerais point

dans une Barque avec lui. Je passerai le Fleuve à la Nage. Je sçais nager comme un Canard.

M E R C U R E.

Passer le *Styx* à la Nage! cela ne se fait point; les Loix de l'Empire de *Pluton* le défendent. Vous passerez dans la Barque, & vous vous tiendrez en repos.

Le S A U V A G E.

Ne me parlez point de Loix. Je suis un Sauvage: je ne connois pas de Loix. Parlez de Loix à un *Anglois*: il y a des Loix dans son Païs, & cependant vous voyez combien peu il les respecte. Car jamais elles ne lui ont permis de tuer son Compatriôte en tems de Paix, parcequ'il exigeoit de lui le Payement d'une Dette. Je sçais que les *Anglois* sont une *Nation barbare*. Mais, après tout, ils ne sçauroient porter la Férocité au point de permettre de pareilles Choses.

M E R C U R E.

Vôtre Raisonnement porte coup contre lui. Mais d'où vient que l'Idée d'un Meurtre vous paroît si odieuse? A vous,
qui

qui avez massacré des Femmes entre les bras du Sommeil, & des Enfans au Berceau ?

Le SAUVAGE.

Je n'ai tué que mes Ennemis : je n'ai jamais tué mon Compatriôte : je n'ai jamais tué mon Ami. — Voici ma Natte : prenez la avec vous dans la Barque ; mais ne permettez pas au Meurtrier de s'asseoir dessus , ni même de la toucher. S'il le fait , je la brûlerai dans ce Feu que je vois là bas. Adieu. — J'ai résolu de passer à la Nage.

MERCURE.

Cet Attouchement de mon Caducée vous en empêchera bien. — Nagez à présent si vous pouvez.

Le SAUVAGE.

Vous êtes un puissant Enchanteur. — Rendez moi ma Force , & je vous obéirai.

MERCURE.

Je vous la rends ; mais , tenez vous coy , & faites ce que je vous ordonne. Autrement il vous en prendra mal.

Le DUELISTE.

*Mercur*e, remettez le moi : je sçaurai le ranger. Et toi, miserable Sauvage, as tu honte d'être avec moi ? Sçais tu que j'ai fréquenté la meilleure Compagnie qu'il y eût en *Angleterre* ?

Le SAUVAGE.

Je sçais que tu es un Coquin. — Tuër ton Ami, parcequ'il te redemande un Argent qu'il t'a prêté ! Eloigne toi de moi, ou je te chasserai jusque dans le *Styx*.

MERCURE.

Arrêtez. — Je vous l'ordonne. Point de Violence ? — Parlez lui posément.

Le SAUVAGE.

Il faut que je vous obéisse. — Hé bien, Monsieur, que j'apprenne, au moins, quel Mérite vous a procuré l'Avantage d'être admis en si bonne Compagnie. Que sçaviez vous faire ?

Le DUELISTE.

Je vous l'ai dit : je jouïois. — Outre cela, je tenois une fort bonne Table. —

Je

Je mangeois aussi bien qu'Homme en *Angleterre*, ou en *France*.

Le S A U V A G E.

Manger! avez vous jamais mangé une Echine ou une Epaule de *François*? Ah! l'exquise *Viande*! J'en ai mangé vingt fois. — Ma Table étoit toujours bien servie. Ma Femme apprête la Chair humaine mieux qu'aucune Cuisiniere de toute l'*Amerique Septentrionale*. J'espère que vous ne prétendez point comparer vos *Repas* aux miens.

Le D U E L I S T E.

Je dançois admirablement bien.

Le S A U V A G E.

Pouviez vous danser, comme Moi, une Journée entière? Je sçais danser la Danse des Guerriers, avec plus de Vivacité & de Force qu'aucun Homme de ma Nation. Voyons de quelle maniere vous vous en acquittez. Vous restez immobile comme une Souche. *Mercur* vous a t'il touché de sa Baguette? Ou bien, seriez vous retenu par la Honte d'avoir trop mauvaise Grace? Pour peu que cela me fût

fût permis , je vous ferois danser d'une autre façon. Mais, que sçavez vous de plus, grossier Fanfaron?

Le D U E L I S T E.

Ciel! faut-il souffrir cela? Pour mettre à la raison cet Enragé, je n'ai ni Epée, ni Pistolet. Et son Ombre paroît deux fois plus forte que la mienne.

M E R C U R E.

Répondez à ses Questions. Vous avez voulu entrer en Conversation avec lui. Il n'a pas été autrement bien élevé; mais il vous dira quelques Vérités, que vous devez entendre dans ce Lieu. Il auroit mieux valu pour vous que vous les eussiez entendues *là haut*. Il vous demandoit quelles belles Qualités vous aviez, outre celles de *Manger & de Danser*.

Le D U E L I S T E.

Je chantois agréablement.

Le S A U V A G E.

Chantez moi le Chant de Mort. Je vous défie de le chanter comme moi. — Il est muet. — *Mercure, c'est un Men-*
teur.

teur. — Il ne dit que des *Mensonges*.
Que je lui arrache la Langue.

Le D U E L I S T E.

Me donner un Démenti ! Helas ! sans pouvoir venger cette Injure. Quel Deshonneur pour la Famille des *Pushwells* ! Je conçois à présent ce que c'est que *Damnation*.

M E R C U R E.

Caron ! je vous recommande ces deux Sauvages. *Minos* décidera jusqu'à quel point l'Education du *Mobawk*, & l'Exemple de ses Compatriôtes, peuvent diminuer ce qu'il y a d'atroce dans les Meurtres qu'il a commis. Mais quelle Excuse l'*Anglois* peut-il alleguer ? La Coutume de se battre en Duel ? Mauvaise Excuse, qui, fût elle bonne, ne lui serviroit de rien. L'Esprit, qui lui a fait tirer l'Epée contre son Ami, n'est pas celui de l'*Honneur* ; c'est celui des Furies, d'*Alecton* même. C'est elle qu'il ira rejoindre : car elle a longtems habité dans son Sein.

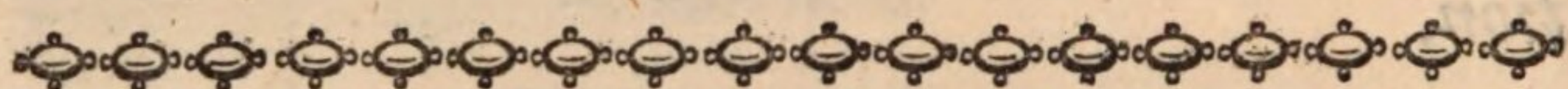
Le

Le SAUVAGE.

S'il doit être puni, qu'on me le livre.
J'entends l'Art de tourmenter.

Le DUELISTE.

O mon Honneur, mon Honneur, dans
quel Abîme d'Infamie m'as tu plongé!



DIALOGUE VIII.

CATON D'UTIQUE. — MESSALLA
CORVINUS.

CATON.

O *Messalla* ! feroit-il bien vrai ce que
quelques uns de nos Compatriôtes
m'ont dit ? Est-il possible que vous ayiez
vêcu Courtisan, que vous ayiez accepté
des Emplois & des Honneurs de la Main
du Tyran de vôtre Patrie ; vous, le brave,
le magnanime, le vertueux *Messalla* ; vous,
dont mon Gendre *Brutus* avoit conçu les
plus belles Espérances ; discipliné par la
Philosophie ; instruit au Métier de la Guer-
re ; méprisant tous ces Plaisirs effeminés,
qui

qui reconcilient les Hommes avec une Servitude aisée ; propre à supporter les plus rudes Travaux imposés par l'Honneur ou par la Vertu ; capable de vivre ou de *mourir* libre ?

M E S S A L L A.

Caton, je révere votre Vie, & ne sçau-rois m'empêcher de respecter même votre Mort. Mais celle-ci, à coup sûr, n'a fait aucun Bien à nôtre Patrie, & celle-là en auroit fait davantage, si vous aviez pû adoucir, tant soit peu, la Sévérité de votre Vertu, je ne dis pas, de votre Orgueil. Pour moi, je me suis constamment tenu attaché à la République, tant qu'elle a existé. Je combattis pour elle à *Philippes*, sous le seul Général, qui, s'il avoit été Vainqueur, l'auroit été pour elle, & point pour lui même. Quand il fût mort, je vis qu'il ne nous restoit que le Choix d'un Maître. Je choisis le meilleur.

C A T O N.

Le meilleur ! — Quoi, un Homme qui avoit violé toutes les Loix, qui avoit mené les Armées de la République contre *Antoine*, & qui s'unît ensuite avec lui, &
avec

avec ce sot Traître de *Lepidus*, pour établir un exécrationnable Triumvirat; répandit le plus beau Sang de *Rome* par d'inhumaines Proscriptions, fit mourir *Cicéron*, à l'Amitié duquel, donnée avec trop de réserve, il devoit tout son Pouvoir ! Est-ce là le Maître dont vous fites Choix ? Votre Bouche, en parlant de lui, pût elle prononcer le Titre d'*Auguste* ? Pûtes vous demander des Consulats & des Triomphes pour lui ? O Honte éternelle du Nom *Romain* ! O ma Patrie, que tes Fils, tes nobles Fils, ont dégénéré de l'ancienne Vertu de leurs Peres ! La seule Pensée m'en cause plus de Douleur que ne fit la Blessure dont je mourûs : c'est-là un vrai coup de Poignard.

M E S S A L L A.

Moderez, *Caton*, la véhémence de votre Indignation. Votre Vertu a toujours eu une Teinture trop forte de Passion. L'Enthousiasme, qui vous possède, est de la plus noble espece, mais ne laisse pas d'offusquer les Lumières de votre Raïson. Ecoutez moi avec la Patience & la Tranquillité qui conviennent à un Philosophe. *Octavien* a fait tout ce que vous dites : ce-
pen-

pendant il a été le meilleur Maître que Rome pût choisir alors. La Nature l'avoit formé pour gouverner un Empire. Il joignoit, à tous les Talens de l'Esprit, l'Art difficile de vaincre ses Passions. Son Ambition même étoit *raisonnable*, quoiqu'elle parût être sans bornes. Son Nom & sa Naissance lui donnoient, sur les Troupes & sur le Peuple, une Autorité, que nul autre ne pouvoit posséder au même degré. Il se servit de cette Autorité pour réprimer la Licence de ces deux Corps; ce qui étoit devenu impossible à tout autre Général, ou Magistrat, que ce fût. Il re-tablit, dans ses Armées, la Discipline Militaire, sans laquelle aucun Gouvernement ne peut se soutenir. Il refusa tous les Titres propres à exciter l'Envie, ou la Haine. Il maintint & respecta ceux que le Temps, & une longue Habitude avoient rendus chers au Peuple *Romain*. Il accorda une généreuse Liberté de parler. Il ne fit aucune Distinction entre les Partisans de son Pere & ceux de *Pompée*, & les traita également bien. Il guérit toutes les Playes de nos Discordes Civiles. Il forma un Plan de Gouvernement, modéré, dé-

E

cent,

cent , qui laissoit au Senat sa Majesté & quelque Pouvoir. Il rendit aux Loix leur Esprit & leur Vigueur ; il en fit de nouvelles , & très bonnes , pour la Réformation des Mœurs , & tint la Main à leur Exécution ; il gouverna l'Empire avec Douceur , avec Justice , & avec Gloire : il humilia l'Orgueil des *Parthes* ; il dompta la Féroacité des Nations barbares : il accorda , à sa Patrie , épuisée & languissante par la Perte de tant de Sang , versé durant le Cours de plusieurs Guerres Civiles , une Paix , qui lui étoit devenuë si nécessaire , que sans elle il n'y avoit plus de Salut à attendre. Je l'aidai en tout cela , & , bien loin d'en avoir Honte , j'ose m'en glorifier. Je rendis par là plus de Service à ma Patrie , que si j'étois mort de ma propre Main à la Journée de *Philippes*. Croyez - moi , *Caton* , il vaut mieux faire quelque Bien que concevoir le dessein d'en faire infiniment davantage. Un peu de Vertu praticable est de plus d'usage , à la Société , que la plus sublime Théorie , ou que d'admirables Principes de Gouvernement , mal appliqués.

CATON.

Il me semble pourtant qu'il étoit au-dessous de vous de contribuer à soutenir un Gouvernement, qui, quoique mitigé, devoit être tenu pour injuste & tyrannique. Ne valoit-il pas mieux vous condamner vous même à un Exil volontaire, qui vous auroit épargné la Vûë du Tyran, & où vous auriez pû mettre en Oeuvre ces Vertus privées, qui font tout ce que les Dieux exigent des Gens de Bien dans de certaines Situations ?

MESSALLA.

Non : — je fis beaucoup plus de Bien en restant à *Rome*. Si *Auguste* avoit exigé de moi quelque chose de fervile ou de bas, je me ferois exilé. J'aurois préféré la Mort à la Honte de m'avilir. — Mais il ne me mit jamais dans cette peine. Il respecta ma Vertu, & se conduisit, à mon égard, comme envers *Agrippa* ou *Mecene*, avec cette seule difference, qu'il n'employa jamais mon Epée que contre des Nations étrangères, ou contre les anciens Ennemis de la République.

CATON.

J'avouë, qu'il y auroit eu du Plaisir à porter les Armes contre *Antoine*, ce Monstre de Vice, qui trâma la Perte de la Liberté, dans le sein de la Débauche, & entre les bras du Deshonneur: qui, parvenu au degré de Puissance où il vouloit s'élever, auroit remis les Rênes de l'Empire entre les Mains d'une Prostituée *Egyptienne*, si la Bataille d'*Actium* ne nous avoit pas garantis de ce Comble de Malheurs.

MESSALLA.

Je contribuai au gain de cette Bataille. J'aidai aussi à encourager les Arts Libéraux, dont *Auguste* s'étoit déclaré le Protecteur. Bientôt *Rome* devint le Séjour favori des Muses. Vous auriez été charmé de connoître *Virgile*, *Horace*, *Tibulle*, *Ovide*, *Tite Live*, & plusieurs autres, dont les Noms seront transmis à la Postérité la plus reculée.

CATON.

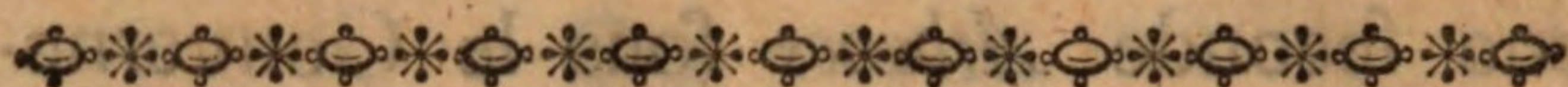
Je vous comprends, *Messalla*. Votre *Auguste* & vous fîtes de *Rome* une Ville Grecque, une Académie de Beaux-Esprits,
une

une seconde *Athenes* sous le Gouvernement de *Demetrius* de *Phalere*. J'aurois mieux aimé la voir sous *Fabricius*, sous *Curius*, ou sous ses autres anciens Consuls, qui ne sçavoient pas lire.

MESSALLA.

Cependant elle devra une partie aussi considérable de sa Gloire à ces Ecrivains qu'à ces Héros. Je pourrois relever encore le Bonheur du Gouvernement d'*Auguste* par d'autres traits, en ajoutant, que la vaste Etendue de l'Empire, les Factions de la Noblesse, & la Corruption du Peuple, sembloient requérir quelque Altération dans le Gouvernement, & que *Caton* lui même, s'il avoit été sur la Terre, n'auroit pû nous faire aucun Bien, à moins qu'il n'eût consenti à devenir *notre Prince*. Mais je vois que vous me regardez comme un Déserteur de la République, & l'Apolo-
giste d'un Tyran. Ainsi je vous laisse à vos sombres Méditations.





DIALOGUE IX.

CHRISTINE, Reine de *Suede*. — Le
Chancelier OXENSTIERN.

CHRISTINE.

VOus paroissez m'éviter, *Oxenstiern* ;
& à présent que nous nous rencon-
trons, vous n'avez pas pour moi la Réve-
rence dûë à votre Reine ! Ne vous souve-
nez-vous plus d'avoir été mon Sujet ?

OXENSTIERN.

Madame, vous n'êtes point ici ma Sou-
veraine ; d'ailleurs, avez vous oublié, que
vous m'avez affranchi de toute Dépendan-
ce à votre égard, plusieurs Années avant
votre Mort, en abdiquant la Couronne,
contre mon Avis, & malgré votre Peu-
ple ? On ne révere ici que la Vertu.

CHRISTINE.

Je vois que vous voulez me mortifier
pour n'avoir pas suivi votre Conseil. Mais
ma Reputaion ne dépend point de votre
Juge-

Jugement. Toute l'*Europe* a admiré la Grandeur d'Ame que j'ai marquée en resignant une Couronne, pour me consacrer au Culte des Muses & des Beaux - Arts: Objets, dont on n'avoit aucune idée en *Suede*, Royaume de *Goths* & de *Vandales*.

OXENSTIERN.

Il est peu d'Ames *trop grandes* pour une Couronne, mais il y en a beaucoup de *trop petites*. Etes-vous bien sûre, Madame, que ce fût un Principe de Magnanimité qui vous porta à vous soustraire au Gouvernement d'un Royaume, que vos Ancêtres, & particulièrement votre héroïque Pere, *Gustave*, avoient régi avec tant de Gloire?

CHRISTINE.

Si j'en suis sûre? Ouï: — & pour preuve, les Sçavans & les Beaux-Esprits de tous Païs ont célébré cette Action comme un Chef-d'Oeuvre d'Héroïsme.

OXENSTIERN.

Le Jugement de ces Beaux-Esprits a été dicté par leur Passion favorite. J'ai en-

tendu de jeunes Dames louer *Marc Antoine* d'avoir héroïquement abandonné sa Flotte à la Journée d'*Actium*, pour fuivre sa Maîtresse, & d'avoir perdu l'Empire de la Terre pour une Femme. Votre Amour pour les Belles Lettres a produit à-peu-près le même effet sur vous. Mais, pourquoi ne vous y êtes-vous point livrée d'une Maniere plus convenable à votre Naissance & à votre Rang? Pourquoi n'amenez-vous point les Muses en *Suede*, au lieu de les aller chercher dans *Rome*? Car il y a de la vraie Grandeur à un Prince d'encourager les Arts & les Sciences, & plus encore de rendre un Peuple ignorant, plus habile, & plus éclairé.

CHRISTINE.

Les *Suedois* étoient trop grossiers pour qu'un pareil Changement pût avoir lieu à leur égard. L'Esprit & le Génie exigent, pour être cultivés avec Succès, l'influence d'un Climat plus doux que celui de la *Suede*.

O X E N S T I E R N.

Les *Suedois* trop grossiers! Non, Madame: les *Russes* mêmes ne le sont pas trop
pour

pour être policés, pourvû qu'ils ayent à leur tête un grand Prince, qui aît soin de les faire instruire. Les *Suedois* ont l'Esprit délié, & subtil comme l'Air de leur Païs. Pour les former, il ne leur manque que la Paix, & de bons Maîtres. Qu'ils ayent ces derniers; ils ne tarderont pas longtemps à se distinguer autant, par leurs Progrès dans les Sciences, qu'ils ont brillé jusqu'à présent par leurs Qualités guerrières.

CHRISTINE.

J'étois naturellement trop vive pour entreprendre un Ouvrage aussi long & aussi ennuyeux, que celui de lécher des Ours jusqu'à en faire des Hommes. Je serois morte de Vapeurs avant d'avoir rien opéré. Je souhaitois de briller parmi des Gens en état de juger de mes Talens. A *Paris*, à *Rome*, j'eus la Gloire de convaincre les plus beaux Génies de la *France* & de l'*Italie*, que le Nord pouvoit produire une *Personne*, qui ne leur étoit inférieure en aucune façon. Ils me virent avec Etonnement. Les Hommages, que je recevois à *Stockholm*, étoient rendûs à ma *Dignité*: ceux que j'arrachai aux Académies de

France & d'*Italie*, furent payés à mes *Talens*. Ces derniers Hommages pouvoient seuls me flatter. Je ne sçaurois vous exprimer la joye que je sentis, quand je vis les plus célèbres Auteurs, dans les Païs les plus civilisés de l'*Europe*, m'apporter leurs Ouvrages, & en soumettre le mérite à mes Décisions; quand je vis les Philosophes, les Historiens, les Poètes, les Orateurs, les Peintres, les Sculpteurs, faire, de mes Jugemens, la mesure de leur Gloire. Si vous aviez pû lire alors dans le fond de mon Cœur, vous n'auriez pas été surpris de la préférence que je donnai à l'Empire de l'Esprit sur tous les autres Empires, & particulièrement sur un Royaume aussi peu digne de moi que celui de *Suede*.

O X E N S T I E R N.

O Manes du Grand *Gustave*, mon adorable Maître! O le plus grand des Rois, en Valeur, en Vertu, en Sagesse! de quel Oeil d'Indignation n'as tu point regardé du Thrône, que tu remplis dans le Ciel, ta Fille si honteusement avilie? Quels Sentimens de Tristesse ton Ame noble n'a t'elle point éprouvés, en la voyant errer de
Cour

Cour en Cour, après s'être dépouillée elle-même de sa Dignité Royale, ne s'occupant qu'à étaler des Connoissances qu'elle ne possédoit pas, & réduite, par sa Vanité, à mandier ou à acheter les Louanges d'un Poëte nécessaire, ou d'un Orateur mercenaire? Le Cœur me faigne, Prince illustre, quand je songe à l'infame Tache que ta Maison Royale a reçûë en cette occasion! Et cependant ——— plût à DIEU! plût à DIEU! que ce fût la seule Tache dont ta Fille l'a souillée!

CHRISTINE.

Osès-tu, *Oxenstiern*, osès-tu attaquer mon Honneur? Je ne crois pas que tu ayes porté l'Insolence jusqu'à concevoir, à cet égard, le moindre Soupçon.

OXENSTIERN.

Madame, le Monde a bien de la peine à respecter les foibleesses des Reines quand elles sont sur le Thrône; mais la chose devient plus difficile du moment qu'elles jugent à propos de se dégrader, en se mettant de niveau avec leurs Sujets. Et lorsque leur Réputation a été calomniée, un *Assassinat* ne sçauroit leur tenir lieu d'Apolo-
CHRIS-

CHRISTINE.

Que ne suis-je encore en Vie, & revêtuë de mon ancien Pouvoir ! Je punirois l'Audace de ce vieux Traître : — Mais, quoi ! il me quitte, il me tourne le dos d'un air méprisant ! — Helas ! ne méritai-je pas ce cruel Mépris ? Il faut que je l'avouë malgré moi. — O Vanité, que les Plaisirs que tu donnes passent rapidement ! Tu es la Divinité à laquelle j'ai sacrifié ma Religion. C'est toi qui m'as fait quitter mon Thrône & ma Terre natale. Que m'as-tu donné en retour pour de tels Sacrifices ? Quelques Boufées d'Encens, offert par des Auteurs, qui croyoient leurs Flatteries dûës au Rang que j'avois tenu, ou qui esperoient quelque Avancement par ma Recommandation, ou, du moins, qui louoient en moi les Talens qu'ils s'imaginoient posséder. Mais, *les Gens sages* ont jugé de moi tout autrement, & *sont les seuls qui puissent déterminer la vraie mesure de la Gloire.* Il n'y a de Joye durable, que celle qui naît du Sentiment d'avoir fait son Devoir dans le Poste, qu'il a plû à la Providence divine de nous assigner. La Gloire, que la Vertu produit, est

est solide & éternelle: Toute autre Reputation s'évanouit bientôt. C'est un mince Nuage, sur lequel quelques foibles Rayons de Lumiere tracent des Couleurs, qui paroissent au Moment qu'on les regarde avec Attention.



DIALOGUE X.

LOUIS LE GRAND. — PIERRE LE GRAND.

L O U I S.

Qui auroit crû que, dans le tems que vous appreniez à construire des Vaisseaux dans les Chantiers de *Hollande*, vous deviendriez mon Rival en Renommée, & seriez honoré, comme moi, du Surnom de *Grand*?

P I E R R E.

La Postérité decidera qui de nous deux a le mieux mérité ce Titre. Mais ma Grandeur même parût dans l'Action, qui semble m'avilir à vos Yeux.

LOUIS.

L O U I S.

La Dignité d'un Roi ne lui permet gueres de s'abbaïsser jusqu'à des Occupations de ce Genre. Pour moi, je ne me suis jamais montré, à mes Sujets, ou à des Etrangers, que dans toute la Splendeur & la Majesté de la Puissance Royale.

P I E R R E.

Si, à l'exemple de mes Ancêtres, j'étois resté sur le Thrône de *Russie*, environné de toute la Pompe d'une Grandeur barbare, j'aurois été l'Idole de mes Sujets, au moins autant que vous avez été celle des *François*. Mon Despotisme étoit plus absolu, & leur Servitude plus humble. Mais alors il auroit été impossible d'introduire la moindre Réformation parmi eux; je n'aurois pas pû leur enseigner les Arts, les Sciences, la Navigation, le Métier de la Guerre; de Brutes, qu'ils étoient, je n'en aurois point fait des Hommes. C'est en cela que la Force de mon Génie parut, plus que dans aucun autre Roi, que je crûs ne déroger en rien à ma Grandeur, en mettant bas le Sceptre, pour aller travailler dans les Chantiers d'une République

que étrangere; en servant comme simple Matelot sur mes propres Flottes, & comme simple Soldat dans ma propre Armée; jusqu'à ce que je me fusse élevé, par mon Mérite, de degré en degré, jusqu'au premier Rang. Il importoit que mes Sujets sentissent la Nécessité d'une Subordination régulière, dans le Service de Terre & de Mer; & c'est ce que mon Exemple faisoit infiniment mieux que toutes les Instructions qu'on auroit pû leur donner.

L O U I S.

Je ne puis disconvenir, qu'il n'y ait du Grand dans cette partie de votre Conduite, & que l'idée de Basseffe, que j'y attachois, ne m'ait été suggerée par le Ridicule, dont quelques uns de mes Courtisans ont sçu la couvrir. Peut-être n'avoient-ils pas l'Ame assez noble pour être frappés de l'Héroïsme de la vôtre.

P I E R R E.

Alexandre ou *Cesar* n'ont jamais rien tenté de pareil; & je ne donnerois pas ma Gloire pour la leur. Ils firent, l'un & l'autre, de grandes Choses; mais ils commandoient à de puissantes Nations, bien supé-

supérieures en Valeur & en Habileté militaires à celles qu'ils avoient en tête. J'étois le Monarque d'un Peuple barbare, indiscipliné, ignorant, & difficile à instruire. Mes Ennemis avoient, au commencement, une telle Supériorité sur mes Sujets, que dix mille *Suedois* battoient cent mille *Russes*. Ils avoient de puissantes Flottes : je n'avois pas un seul Vaisseau. Le Roi de *Suede* étoit un Prince intrépide, & avoit sous ses Ordres les plus habiles Généraux, & des Soldats disciplinés au point d'être l'Admiration & la Terreur de l'*Europe*. Cependant je vainquis à la fin ces Soldats ; je forçai ce Prince à chercher un Azile en *Turquie* ; je gagnai des Batailles par Terre & par Mer ; je créai mon Peuple ; je lui donnai des idées d'Arts, de Science, & de Police ; j'en fis une Nation redoutée : je le mis en état de tenir en respect toutes les Puissances du Nord, de donner des Rois à la *Pologne*, d'intimider les Empereurs *Ottomans*, & d'être un Poids considérable dans la Balance des Affaires de l'*Europe*. Quel autre que moi a jamais operé de si étranges Merveilles ? Lisez toutes les Annales des Temps passés, &

& du Tems présent, & trouvez y, si vous pouvez, un Prince qui mérite de m'être comparé.

L O U I S.

Votre Gloire auroit été sans égale, si, en civilisant vos Sujets, vous aviez corrigé la Brutalité de vos propres Mœurs, & vos Panchans vicieux. Quelle honte! le Législateur & le Réformateur de la *Russie* étoit un Yvrogne & un Prince cruel.

P I E R R E.

Je tombe d'accord du premier de ces Défauts, que je ne prétends nullement justifier par l'Exemple d'*Alexandre* le Grand. Ce Vice fût une Tache à son Caractère comme au mien, & enflamma nos Tempéramens, déjà naturellement trop ardens, au point de nous faire commettre des Actions, dont nous aurions eu Honte, si nous avions joui de l'usage de nôtre Raison. Pour ce qui est de ma Cruauté, elle est susceptible de quelque Apologie. La Crainte des Supplices étoit le seul Principe d'Obéissance dans le Cœur de mes barbares Sujets. La Clémence & la Douceur n'auroient servi qu'à les gâter. Il falloit, pour

F

qu'ils

qu'ils respectassent l'Autorité suprême, qu'elle fût armée des Terreurs de la Foudre. Vous étiez le Roi d'un Peuple policé & doux, aussi facile à mener qu'un Cheval qui a la Bouche fine, & qu'on conduit avec un simple Bridon. Un mot de Louange, de vôtre part, suffisoit pour engager les *François* à entrer avec ardeur dans la Carrière de la Gloire, & à exécuter les Entreprises les plus difficiles. La Crainte du Blâme produisoit un Effet plus puissant sur eux que celle du *Knout* sur les *Russes*. Ainsi vôtre Gouvernement pouvoit être moins sévère que le mien; & la Féroacité de mon Naturel étoit en quelque forte nécessaire pour venir à bout du grand Ouvrage que j'avois commencé. Mais, comment justifierez vous les Cruautés qui ont été exercées sur vos Sujets *Protestans*? Ils vous avoient toujours été fidèles & affectionnés. Ils ne demandoient qu'à vivre sous la Protection de ces mêmes Loix, dont vous leur aviez assuré la Jouissance; & ils vous payoient cette Protection par le Zèle le plus sincère pour vôtre Service. Malgré tout cela, ils se virent réduits à renoncer à la Religion dans laquelle ils avoient été

été élevés , ou à s'exiler de leur Patrie. Comment se peut-il que de pareils Ordres soient partis , d'une Cour , où régnoient la Politesse & la Gayeté, & qu'ils ayent été dictés par un Roi sensible à tous les Plaisirs de Goût, qui rendent le Cœur plus humain & plus doux?

L O U I S.

Ce ne fût point mon Naturel , mais ma Religion , qui dirigea ma Conduite en cette Occasion. Mon Confesseur me dit, que c'étoit le moyen d'expié tous mes Péchés.

P I E R R E.

Cette Apologie condamne vôtre Religion. Si j'en avois crû mon Patriarche, comme vous en crûtes vôtre Confesseur, je n'aurois jamais atteint le degré de Gloire où je suis parvenu. — Mais, en voilà assez. Nous avons été illustres, chacun à nôtre façon. Nôtre Mémoire est chère à nos Sujets, & ils estiment à honneur de nous avoir obéi, ce qui est la plus belle Louange qu'un Prince puisse recevoir. Il y a néanmoins une Différence essentielle entre nous. La Pompe, la Magnificence,

& le Faſte , étoient néceſſaires à votre Grandeur : la mienne pouvoit ſe paſſer de tous ces Ornemens étrangers. J'étois Grand en moi même, Grand par le Reſſort & par les Facultés de mon Ame, Grand par la Supériorité de cette Ame ſur celles de tous les autres Hommes.



DIALOGUE XI.

TITE VESPASIEN. — SCIPION
L'AFRICAIN.

T I T E.

OÙi — *Scipion* : j'ai mérité plus de Louanges que vous en cette Occaſion. — A d'autres égards , je me reconnois inférieur à Vous , quoique j'aye été Empereur de *Rome* , & vous ſeulement Conſul. *Carthage* ſubjuguée vous a fait plus d'Honneur que je n'en ai acquis par ma Conquête de la *Judée* ; mais , dans la Victoire que je remportai ſur l'Amour , je me ſens ſupérieur à vous , quoique votre Continence , & votre Généroſité envers
la

la belle *Celtiberienne*, votre Captive, ayant été si hautement vantées.

- S C I P I O N.

La Renommée ne vous a donc pas rendu Justice : car mon Procédé a fait bien plus de Bruit dans le Monde, & a été un Sujet favori pour l'Eloquence dans chaque Siecle & dans tout Païs.

T I T E.

Il l'a été : — & en particulier votre grand Historien *Tite Live* a mis en œuvre tous les Ornemens de son admirable Rhétorique pour embellir cette Partie de votre Histoire, & y donner un air de Dignité. J'ai eu aussi un grand Historien, *Cornelle Tacite* ; mais, soit à cause du Stile concis, qu'il affectoit dans sa manière d'écrire, ou parceque naturellement severe, une Victoire, remportée sur l'Amour, lui paroissoit trop facile pour mériter de grands Eloges, il n'a employé que trois lignes sur le Courage que j'eus de me séparer de *Berenice* : Séparation, qui exigea de moi de plus grands Efforts, que tous les Travaux de la Guerre de *Judée*.

S C I P I O N.

Je fouhaite d'apprendre, de vôtre propre Bouche, l'Histoire de ce Départ, & ce qui le rendit si cruel.

T I T E.

Pendant que je servois dans la *Palestine* sous les Auspices de mon Pere, *Vespasien*, je fis connoissance avec *Berenice*, Soeur du Roi *Agrippa*, & qui elle même étoit Reine. Aucune Femme en *Asie* ne l'égaloit en Beauté; mais elle avoit des Graces plus puissantes encore que sa Beauté même. Elle possédoit l'Esprit fin & insinuant de *Cleopatre*, sans la moindre Ombre de Coquetterie. Je l'aimai, & j'en fûs aimé: elle aimoit ma Personne, & point ma Grandeur. Sa Tendresse & sa Fidélité m'inspirerent pour elle une si violente Passion, & elle me parût si digne de mon Estime, que je lui donnai une Promesse de Mariage.

S C I P I O N.

Qu'entends-je! Un Sénateur *Romain* donner une Promesse de Mariage à une Reine!

TITE.

TITRE.

Je m'attendois bien, *Scipion*, que vôtre Oreille feroit choquée du Son d'une pareille Alliance. Mais, confiderez que *Rome*, de mon Temps, n'étoit plus cette même *Rome*, dont vous avez eu la Gloire d'être Citoyen. La République se trouvoit changée en Monarchie. A la vérité, nos Empereurs ne portoient pas le Titre de Roi; mais ils en avoient le Pouvoir. L'Orgueil féroce de nos anciens Sénateurs Républicains s'étoit apprivoisé, jusqu'à la Complaisance, par le Commerce d'une Cour. Comment pouvois-je supposer que, sur cet Article seul, ils se montreroient inflexibles? J'espérois que les Charmes de *Berenice*, & plus encore ses Vertus, triompheroient de cet ancien Préjugé, qui ne paroissoit plus fondé en raison, & feroit, sinon approuver, du moins ne pas condamner le Choix que je venois de faire. Je restai dans cette Attente jusqu'à la Mort de mon Pere: Evenement qui me mit en état de donner, à *Berenice*, ce qui lui étoit dû par mes Engagemens, l'Empire du Monde, & (ce qu'elle estimoit davantage) *ma Main*.

SCIPION.

L'Empire du Monde dû à une Princesse Syrienne ! O *Rome*, comment es tu tombée ! De quelles Imprécations ne doit pas être chargé le Nom d'*Octavien*, qui, en te privant de ta Liberté, a abaissé la Majesté de la République au point, qu'une pareille Pensée soit née dans l'Ame d'un des meilleurs Empereurs que les *Romains* aient eu depuis le Changement de leur Constitution. Mais une Complaisance fervile, & la Perte de tout Sentiment de Bienfaisance & d'Honneur, pûrent elles engager le Sénat & le Peuple à approuver vôtre indigne Passion, & à outrager le Grand Génie de *Rome*, aux Yeux de ses Dieux tutélaires, aux Yeux de *Jupiter Capitolin*, en plaçant une Reine, une Reine *Asiatique*, sur le Thrône des *Cesars* ?

TITE.

Je ne le fis pas ; — ils portèrent, O *Scipion* ! le même Jugement que vous ; ils rejetterent hautement la Proposition d'un tel Mariage. Ce fût en vain que je remontrai, à quelques uns de mes Amis, qui me représentoient les Sentimens du
Sénat

Sénat & du Peuple, qu'une *Messaline*, une *Poppée*, avoient deshonoré le Thrône des *Cesars* bien plus que ne feroit une vertueuse Reine étrangere : leurs Préjugés me parurent invincibles. J'aurois pû user d'Autorité pour imposer Silence à leurs Murmures. Une Distribution d'Argent faite aux Soldats, qui me chérissoient, m'auroit rendu sûr de leur Fidélité, & auroit forcé le Sénat & le Peuple à approuver ma Passion. *Berenice* le sçavoit bien ; & , plus puissante par ses Larmes que par le plus doux Souris, elle me conjuroit, toute en Pleurs, de ne point sacrifier mon Bonheur, & le sien, à une injuste Prévention. Vous l'avouërai-je, *Africain* ? Mon Cœur eût non seulement Pitié d'elle, mais sentit la vérité de ses Raisons. Cependant, j'abhorrois tellement l'idée de Tyrannie, je respectois si fort les Sentimens de mes Sujets, que je résolus de me separer d'elle pour jamais, plutôt que de forcer les Loix, ou les Préjugés de *Rome*, à plier sous mes Volontés.

SCIPION.

Donne moi la main, Prince généreux.

F 5

Tu

Tu étois digne de l'Empire; & *Scipion l'Africain* honore ta Vertu.

T I T E.

Ma Vertu ne peut obtenir de plus noble Recompense. Mais, O *Scipion*, juge de la Douleur que mon Cœur a ressentie, quand je pris cette Resolution, & que je la communiquai à ma trop chérie, & trop malheureuse *Berenice*. Vous fûtes témoin de ce qu'il en coûta à *Massinissa*, quand vous le contraignîtes à livrer *Sophonisbe*, qu'il aimoit si passionément. J'eus un plus rude Combat à soutenir. *Sophonisbe* avoit abandonné *Massinissa* pour épouser le Roi de *Nu-midie*. Il sçavoit que sa Passion dominante étoit l'Ambition, & pas l'Amour. Il ne pouvoit l'estimer, quand elle quitta un Epoux, à qui le dessein de la servir avoit couté sa Liberté & sa Couronne, pour se donner à Lui, le mortel Ennemi de ce malheureux Prince. Il doit, malgré son aveugle Passion, l'avoir regardée comme une Femme corrompuë & perfide. Mais *Berenice* méritoit l'Estime que j'avois conquë pour elle. Je sçavois que si une autre Main lui eut offert l'Empire, elle l'au-
roit

roit refusé. Si j'avois été un simple Particulier, elle auroit partagé avec moi son Lit & son Thrône. J'eus néanmoins la Force, j'ai pensé dire la *Dureté de Cœur*, de lui annoncer moi même, qu'il ne m'étoit pas possible de remplir mes Engagemens; de lui ordonner de partir de *Rome*, & d'en partir pour jamais. Votre Action, en rendant la Captive *Celtiberienne* à l'Amant auquel elle étoit fiancée, ne sçauroit s'appeller une Victoire remportée sur vous même. J'ai de trop hautes Idées de la Vertu de *Scipion* pour penser, qu'il lui en aît couté le moindre Effort. La plus charmante Personne, liée à un autre, d'Affection & par Engagement, ne pouvoit exciter, dans votre Ame, que des Sentimens de Compassion & d'Amitié. Avoir usé de Violence envers elle, auroit été une Brutalité, dont un *Tarquin* seul pouvoit se rendre coupable. Il y avoit de la Cruauté à la retenir prisonniere. Mais, quand l'Amour est mutuel, & que la Séparation coute davantage à l'Objet aimé qu'à nous mêmes, il y a de l'Héroïsme à s'en séparer. C'est le plus grand Sacrifice qu'un bon Cœur puisse faire à son Devoir.

SCI-

SCIPION.

Cela est vrai ; & je vous cede la Victoire ; mais je vous avouë , que cette Tendresse , que vous venez de décrire , ne m'a gueres été connuë. *Annibal* , *Carthage* , *Rome* , le Salut de ma Patrie , & le Désir d'humilier sa superbe Rivale , m'occupoient tout entier , & empêchoient qu'aucune Passion douce n'eût entrée chez moi. Le Beau Sexe n'a jamais fixé mon Attention. Non que je blâme vôtre Sensibilité : mais , quand j'allois au Capitole pour *interroger JUPITER* , je ne le consultois jamais sur des *Propos d'Amour*.

TIT E.

Si la seule Ambition avoit gouverné mon Ame , comme je pense qu'elle fît le vôtre , j'aurois apparemment été plus grand , mais pas plus vertueux , & ne me ferois pas rendu digne d'être appelé *les Délices du Genre-Humain*.





DIALOGUE XII.

HENRI Duc de GUISE — MACHIAVEL.

GUISE.

Sortez d'ici! — J'abhorre votre Présence. — Je vous regarde comme la Cause de ma Mort, & de toutes les Calamités, qui envelopperent la Nation *Françoise*, durant la plus cruelle & la plus sanglante de toutes les Guerres Civiles.

MACHIAVEL.

Moi la Cause de votre Mort! vous me surprenez!

GUISE.

Oui: — Vos pernicieuses Maximes de Politique, amenées de *Florence* avec *Catherine de Medicis*, votre digne Ecoliere, produisirent en *France* un Gouvernement, dont la Dissimulation, la Perfidie, & la Violence, plongerent tout le Royaume dans la plus horrible Confusion, & fournirent des Armes aux Assassins qui m'ôtèrent la Vie.

MA-

MACHIAVEL.

Si quelqu'un a lieu de se plaindre de mes Principes Politiques, sûrement ce n'est pas vous. Vous leur avez l'Obligation de votre Grandeur, & c'est à l'Imprudence de vous en éloigner que vous devez votre Mort. Voici comme je prouve ces deux Affertions. Sans l'Assassinat de l'Amiral de *Coligni* & le Massacre des Huguenots, les Forces, que leur Parti auroit acquises, sous la Conduite d'un si habile Chef, après la Mort de votre Pere, auroient été funestes à votre Grandeur: & même, malgré tout l'Avantage que vous retirâtes de ce merveilleux Trait de *Politique Royale*, vous n'avez acquis; dans la suite, une si grande Puissance, que par l'Observation fidèle de mes Maximes; en vous servant du Masque de la Religion pour faire mieux réussir les noires Entreprises de votre Ambition; en ne permettant, ni à la Crainte, ni aux Remords, de vous arrêter, un instant, dans la Carrière de la Domination & de la Gloire. Jusque-là tout a été bien; & vous avez suivi mes Leçons, on ne peut pas mieux. Mais voici en quoi vous manquâtes de les observer: Le jour
des

des Barricades vous souffrîtes que le Roi se sauvât de *Paris*, dont vous étiez le Maître ; & cela dans un Tems, où il ne tenoit qu'à vous de le faire tuer, ou déposer. Cétoit pécher contre ma grande Regle, que, dès qu'il s'agit de Rebellion ou de Trahison, il faut ne pas rester à moitié chemin. Et vous fûtes justement condamné, à cette Occasion, par le Pape *Sixte Quint*, Politique profond, qui dit, que vous auriez dû sçavoir, qu'aussi-tôt qu'un Sujet tire l'Epée contre son Roi, il doit jeter le Fourreau. Une seconde Faute capitale, que vous commîtes, aussi pour n'avoir point respecté mes Regles, fut de vous livrer entre les Mains d'un Prince, que vous aviez si cruellement offensé. Pourquoi, au mépris de toutes les Précautions que j'ai enseignées, abandonner, dans le Château de *Blois*, votre Vie à la merci du Roi ? Quel autre Traitement pouviez-vous en attendre, que celui que vous avez reçu ? Ainsi n'imputez point votre Trépas à mes Maximes, mais à la Folie de les avoir violées.

G U I S E.

Si, ni Moi, ni *Charles IX*, ni *Henri III*,
n'a-

n'avions suivi vos Conseils, ces deux Princes auroient régné avec Honneur & en Paix, & mon Courage, joint à mes Talens, m'auroit procuré autant de Grandeur qu'il convenoit à un Sujet d'en avoir. Mais vous nous menâtes par ces Voyes détournées, qui n'offrent aucune Issue, & dans lesquelles on ne peut avancer sans devenir l'Horreur du Genre Humain: *Celui qui en est là, a tout à craindre de la Détestation publique*: Je vous le prouverai, par le Sort d'un Prince, qui doit être votre Heros; puisque, de tous les Hommes qui ont jamais vécu, il fût celui qui observa le plus constamment les Regles que vous avez prescrites, & se montra bien plus grand Homme que *Cesar Borgia*, dont la Conduite a obtenu, de votre part, de si beaux Eloges: Je veux dire *Richard III*, Roi d'*Angleterre*. Aucun Crime, qui pouvoit servir à ses Desseins, ne le fit reculer: Il fût Faux, Hypocrite, & Meurtrier de Sang froid: Il extermina, sans Compassion, ni Remords, tous ceux qui auroient pû lui disputer la Couronne. Il n'avoit de Confiance, en qui que ce fût, qu'autant que cela entroît dans ses Vuës, & s'accordoit avec

avec sa propre Sûreté. Il recompensoit libéralement tous les Services qu'on lui rendoit, mais ne leur laissoit pas le droit d'expier la moindre Offense, ni de sauver quelqu'un de ceux qui traversoient ses Desseins. Cependant, quoique l'Idée d'aucun Attentat, favorable à son Ambition, ne l'effrayât, il porta, au degré le plus éminent, la Pratique de toutes ces Vertus, tant réelles qu'apparentes, que vous recommandez à *vôtre Prince*. Il fût courageux & prudent en Guerre, juste dans l'Administration du Gouvernement, exact à maintenir l'Exécution des Loix, & infiniment attentif à protéger le Peuple contre tout Acte d'Injustice ou d'Oppression. Il marqua hautement, dans toute sa Conduite, l'Intérêt qu'il prenoit à l'Honneur de la Nation. Rien moins qu'avide du Bien d'autrui, ni prodigue du sien, il sçut *donner* aussi bien qu'*épargner*. Il témoigna de grands Sentimens de Respect pour la Religion, affecta un Zele extrême pour la Réformation des Mœurs, & ne pécha jamais contre les Loix de la Temperance & de la Chasteté. Le Sang de ceux qui opposoient des Obstacles à son Ambition,

G

fût

fût le seul qu'il fit répandre, encore falloit il que ces Obstacles fûssent tels, qu'il n'y eût aucun autre Moyen de les surmonter. C'étoit là un Prince *selon votre Cœur*: cependant, confiderez sa Fin. La Détestation & l'Horreur que ses Crimes excitent dans l'Ame de ses Sujets, lui furent si funestes, qu'un Seigneur, qui n'avoit pas le moindre Droit à la Couronne, & dont les Talens étoient bien inférieurs aux siens, vint à bout d'envahir son Royaume, & de lui faire perdre la Vie.

M A C H I A V E L.

Cet Exemple, je l'avouë, semble ébranler la Vérité de mon Systême. Mais, il fait voir, en même tems, qu'il n'y a, dans la Doctrine que je publiai, rien de si nouveau qu'on ait lieu de m'imputer les Malheurs, que des Crimes, commis par des Hommes d'une Ambition inquiète & hardie, peuvent attirer à un Royaume. Les Hommes sont méchans, sans qu'on leur enseigne à l'être. C'est principalement dans les Cours, que, de tout tems, regne une Politique, pas moins opposée que la mienne aux Principes d'Humanité & de Re-

Religion. On trouve peu de Saints parmi les grands Politiques. Pourquoi fixet'on les Yeux sur moi, comme si j'étois le plus dangereux de tous?

G U I S E.

Il y a eu, dans tous les Tems, & dans tous les Etats, des Politiques impies & corrompus : mais, vous êtes le Premier qui aît jamais *enseigné la Science de la Tyrannie*, réduite en Regles, & qui aît appris aux Hommes à devenir Tyrans, & à rester tels, par le Moyen des Trahisons, des Parjures, & des Affassinats : le tout, avec cette Précaution particulière, de ne se laisser arrêter, dans le Cours de cette affreuse Carrière, par aucun Remords de Conscience, ni par aucun Sentiment d'Humanité, mais d'aller en avant autant que leur Grandeur & leur Sûreté le demandent, quelque part que cette espece d'Obbligation puisse les mener. Voilà ce qui vous a donné une Prééminence sur tous les autres Politiques.

M A C H I A V E L.

Si vous aviez lû mon Livre, avec l'Attention requise, vous auriez trouvé, que

je confiderois les *Choses telles qu'elles étoient*, & non *telles qu'elles devroient être*: que je n'ai pas voulu rendre les Hommes Ufurpateurs, Rebelles, ni Tyrans, mais que je leur ai simplement montré, au cas qu'ils fussent tels, quelle Conduite il leur convenoit de tenir.

G U I S E.

Si, tandis que vous étiez Ministre d'Etat à *Florence*, quelqu'un avoit publié un Livre, pour apprendre, à ses Compatriôtes, l'Art d'empoisonner, & comment ils devoient s'y prendre, pour ôter la Vie aux autres le plus sûrement, & avec le moins de risque pour eux mêmes, auriez vous admis, comme une Justification de sa part, qu'il n'avoit pas voulu qu'un Homme empoisonnât son Voisin; mais qu'au cas qu'un de ses Lecteurs fût assez méchant pour vouloir améliorer sa Fortune par de si odieux Moyens, il lui importoit de se connoître en Poisons, & de sçavoir comment on peut les donner sans être découvert? Admettriez vous, comme une Apologie suffisante en sa Faveur, qu'il eût inferé, dans sa Préface, ou en quelque endroit

droit de son Livre, un Mot contre les Meurtriers ? Sans doute, en qualité de Magistrat, qui veille à la Conservation des Habitans de *Florence*, & à celle de l'Espece Humaine, vous auriez puni ce Malheureux avec la plus grande sévérité, & eu soin de faire détruire jusqu'à la dernière Copie d'un Livre si abominable. Cependant vôtre Ouvrage, si fameux & si admiré, contient les Préceptes d'un Art plus diabolique encore. Il empoisonne des Etats & des Royaumes, &, semblable à une Contagion générale, il répand ses mortelles Influences sur le Monde entier.

MACHIAVEL.

Au moins vous avouerez, que mes Discours sur *Tite Live* sont remplis de Maximes sages, & de vertueux Préceptes de Gouvernement.

GUISE.

J'en conviens; mais ce Trait d'Apologie ne fait que vous rendre plus coupable. Comment pouviez vous étudier & si bien commenter *Tite Live*, & écrire ensuite un Ouvrage diametralement opposé au Génie de ce sage Historien ? Comment, après a-

voir parû touché du Tableau qu'il trace de la Vertu, avec de si belles Couleurs, avez vous pû devenir amoureux d'une *Furie*, & présenter son affreuse Image, aux Princes & aux Rois, comme un Objet digne de leur Adoration?

M A C H I A V E L.

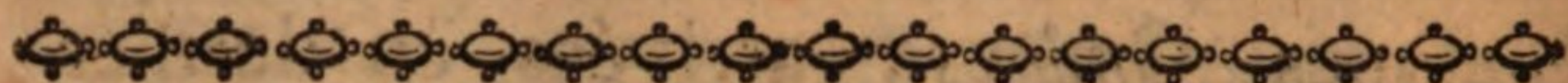
Ma Vanité m'a séduit. — Mon Coeur étoit né pour la Vertu. Mais, je voulois passer pour *un plus grand Génie en Politique*, que tous ceux qui avoient écrit sur ce Sujet avant moi. La Vanité est, dans les Auteurs, une Passion aussi forte que l'Ambition dans les Princes; ou, plutôt, c'est la même Passion, qui se manifeste sous une autre Forme. J'étois un Duc de *Guise* dans la République des Lettres. Mais je ne sçaurois disconvenir, que mon Crime n'ait été plus grand que le vôtre, à cause que ses funestes Influences se sont étenduës plus loin, & qu'elles seront plus durables.

G U I S E.

Vous n'avez véritablement eu que trop de Disciples, aussi bien avant mon Temps, que durant près de deux Siècles, qui se sont écou-

écoulés depuis que vos Maximes m'ont fait assassiner à *Blois*. Mais votre Credit est actuellement fort baissé en *Europe*. Quelques *Ombres*, arrivées en dernier lieu, m'ont assuré qu'un Roi, dont l'*Europe* entiere admire l'Intrepidité & les Exploits, a refuté votre Doctrine, avec cet air d'Horreur & de Mépris, dont elle est digne. Je sçais aussi, qu'il y a, en *Angleterre*, un Grand & un Bon Roi, dont toute la Vie a été une constante Opposition à votre pernicieux Systeme, qui a haï toute Cruauté, toute Fraude, toute Dissimulation; dont la Parole a été sacrée, & l'Attachement aux Maximes de l'Honneur inviolable; qui a fait, des Loix de son Royaume, les Regles de son Gouvernement, &, de la Bonne Foi, aussi bien que d'un noble Amour pour la Liberté du Genre-Humain, les Principes de sa Conduite envers les Puissances étrangères; qui regne à présent, dans le Cœur de ses Sujets, avec un Pouvoir plus absolu, & exécute de plus grandes Choses, par la Confiance qu'ils placent en lui, & par les Efforts qu'un Zele d'Affectiion les engage à faire, qu'aucun Prince ne fît, ou ne fera jamais,

par tous les Arts de la Politique infernale
que vous avez enseignée.



DIALOGUE XIII.

VIRGILE. — HORACE. — MERCURE. —
JULES CESAR. — SCALIGER.

V I R G I L E.

Votre Compagnie, mon cher *Horace*,
est mon plus grand Plaisir, même
aux Champs Élysées. Ainsi il n'y a pas
lieu d'être surpris qu'elle ait été telle pour
moi à *Rome*. Jamais Homme n'eût un
Esprit si aisé, si agréable, joint à un Carac-
tere sociable & gay. Outre cela, inte-
gre, fidèle, généreux, vous possédiez un
Cœur exempt de tout Sentiment d'En-
vie, bon, sincere, facile à appaiser, &
constant dans ses Amitiés. Vous n'étiez
pas moins nécessaire à *Mecene*, qu'il
l'étoit à *Auguste*. Votre Conversation cal-
moit toutes les Inquiétudes attachées au
Poste éminent qu'il occupoit : votre bonne
Humeur étoit pour lui une source de Re-
créa-

création; & vos Conseils l'aideroient, quand il en avoit besoin. Car vous étiez capable, mon cher *Horace*, de donner d'excellens Avis à un Homme d'Etat. Votre Sagacité, votre Discretion, & la Netteté de votre Jugement dans toutes les Affaires, vous attirerent la Confiance, non-seulement de *Mecene*, mais d'*Auguste* lui-même: Avantage, dont vous fites le plus noble Usage, en l'employant à rendre Service aux anciens Amis du Parti Républicain, & à disposer, de plus en plus, l'Empereur & son Ministre, à gouverner avec Moderation & avec Clemence, & à n'user de Sévérité qu'envers les plus dangereux Ennemis de l'Etat, des Hommes sans Mœurs.

H O R A C E.

De pareilles Louanges, sorties de la Bouche de *Virgile*, m'auroient mis dans l'Elisée, étant encore en vie. — Et je reconnois (quoique la Vanité Humaine n'ait pas ici sur nous tant de Pouvoir) que l'Approbation, dont vous honorez mon Caractere & ma Conduite, augmente mon Bonheur. Les vôtres ont ressemblé à vos

Poëmes, en approchant de la Perfection autant que la Nature Humaine peut le permettre, quoique votre Modestie aît jugé que ces derniers exigeoient encore quelque Correction.

V I R G I L E.

Ne parlez point de ma Modestie. — Combien la vôtre ne l'a-t'elle pas surpassée, quand vous déclarâtes que le Nom de Poëte n'appartenoit qu'à *Varius* & à Moi ? Vous, dont les Odes sont si nobles, si harmonieuses, si sublimes!

H O R A C E.

Je me trouvois trop au dessous de la Dignité de ce Nom.

V I R G I L E.

Je pense que vous fites comme *Auguste*, quand il refusa le Titre de Roi, mais qu'il garda toute la Majesté & toute la Puissance, dont ce Titre aît jamais été accompagné. Même dans vos Epitres & dans vos Satyres, où le Poëte se tient caché, autant qu'il peut l'être, vous ressemblez à un Prince qui s'est deguifé, ou qui s'entretient familièrement avec ses plus intimes Amis :

Amis: la Pompe & la Magnificence sont mises à l'écart, mais l'Air de Grandeur reste.

H O R A C E.

Soit: — je ne vous contredis pas; & franchement, cela me feroit mal, après avoir été, au sujet de mes Talens Poétiques, moins modeste dans quelques unes de mes Odes, que dans mes Epitres. Mais, pour vous convaincre de votre Prééminence sur moi & sur tous les autres Poètes *Latins*, je vous menerai à *Quintilien*, le meilleur de tous les Critiques *Romains*. Il vous assignera votre Rang: car j'espère que vous voudrez bien vous en rapporter à lui.

V I R G I L E.

Quintilien est sûrement un excellent Critique, & semble prendre autant de plaisir à louer tout ce qui peut s'appeller Mérite, que d'autres, qui usurpent ce Nom respectable, en prennent à blâmer & à mordre. — Mais, quelle est cette Ombre, que *Mercure* mene de ce côté ci? Je n'en vis jamais de plus orgueilleuse. Quelle Arrogance dans ses Regards!

Ho-

H O R A C E.

Ils viennent vers nous : — je vous salue, *Mercury* ! — Quel est cet Esprit que vous conduisez ? A t'il quelque Ordre à donner à *Virgile*, ou à Moi ?

M E R C U R E.

Durant sa Vie, il vous a traités fort cavalierement. Il s'appelle *Jules Cesar Scaliger*, & est Critique de Profession.

H O R A C E.

Jules Cesar Scaliger ! il a été apparemment un *Dictateur* en Critique : pour moi, je ne lui conteste point sa Puissance souveraine. La Journée de *Philippe* m'a suffi : je ne prétens point avoir de Querelles ici.

M E R C U R E.

Adressez lui la Parole : — il fera bien aise de vous répondre. Je l'ai amené pour vous procurer un Entretien.

H O R A C E.

Virgile, accostez-le vous : — il m'est impossible de l'aborder avec gravité : je lui rirois au nez.

V I R.

VIRGILE.

Monsieur, ôserois-je vous demander pourquoi vous froncez tant le Sourcil, & que vous regardez, de haut en bas, *Horace* & Moi? Je ne me souviens pas qu'*Auguste* aît jamais eu, à nôtre égard, cet Air de Supériorité, quoique nous fûssions ses Sujets.

SCALIGER.

Sa Souveraineté ne s'étendoit que sur vos Corps, & son Pouvoir n'étoit que l'Ouvrage de l'Usurpation & de la Violence. Mais, la Nature m'a conféré un Empire absolu sur l'Esprit de tous les Auteurs, qui me sont assujettis comme au plus grand des *Hypercritiques*.

VIRGILE.

Vôtre Jurisdiction est fort étendue: — Et quel Jugement vous a t'il plu de porter de Nous?

SCALIGER.

Vous faites semblant d'ignorer mes Decrets! mais ils sont trop bien connus dans l'autre Monde, pour qu'ils n'ayent pas été publiés dans celui-ci. Je vous dirai néanmoins,

moins, par rapport à *Horace*, que j'ai déclaré positivement, *Que j'aurois mieux aimé avoir composé le petit Dialogue entre Lydie & lui, que d'avoir obtenu le Royaume d'Arragon.*

H O R A C E.

Si j'étois encore en Vie, & que vous voulussiez me donner ce Royaume, je vous laisserois prendre l'Ode, & *Lydie* aussi : Mais, vos Jugemens nous ont-ils toujours été si favorables ?

S C A L I G E R.

Non : — je n'étois pas si stupide. — J'ai lavé la tête, tant à vous qu'à Virgile, en plusieurs Endroits de mon plus fameux Ouvrage. Envoyez-le querir, & lisez-le. — *Mercur*e vous le fera parvenir par le moyen du premier sçavant Personnage qu'il amenera d'*Europe*. Vous y apprendrez bien des Choses. Je ne vous flatte pas ; — mais c'étoit ma Marotte de louer cette petite Ode ; & je ne fais jamais les Choses à demi : mes Eloges sont distribués d'une Main liberale, pour étaler ma Magnificence Royale. Mais, je blâme ordinairement, pour que ma *Puissance de Censeur*

seur éclate au point d'être humblement respectée par mes Sujets.

H O R A C E.

Vôtre Souveraineté ne se bornoit pas aux Poètes ; vous l'exerciez, apparemment, sur tous les Ecrivains.

S C A L I G E R.

J'étois Théologien, Philosophe, Homme d'Etat, Orateur, Historien, Poète, en censurant ceux qui ôsoient s'arroger quelque une de ces Qualités ; ce qui servoit à les convaincre de la Supériorité que j'avois sur chacun d'eux dans ce qui étoit son fort.

H O R A C E.

Route abrégée pour parvenir à une Réputation universelle ! je pense que vous étiez assez absolu dans vos Décisions.

S C A L I G E R.

Absolu ! — si quelqu'un avoit la Hardiesse de me contredire, je l'appellois une Bête, un Fou, un Coquin, & je lui faisois tellement peur qu'il n'ôsoit plus articuler un Mot.

V I R.

VIRGILE.

Mais, que disoit le reste du Genre-Humain de cette Maniere de disputer?

SCALIGER.

Généralement parlant, on m'en croyoit sur ma Parole, dans l'idée qu'il n'étoit pas possible que je fusse si insolent, ou si colere, si je n'avois pas été sûr de mon fait. Outre cela, la Langue, dans laquelle j'écrivois, me fût d'un grand secours dans mes Disputes. Car on donne des Noms injurieux de bien meilleure Grace en *Latin* qu'en *François*, ou en quelque autre Langue moderne, apprivoisée par les égards qu'exige le Commerce ordinaire de la Vie.

HORACE.

N'ai-je pas ouï dire, que vous prétendiez descendre des Princes de *Verone*?

SCALIGER.

Prétendu! prétendez vous le nier?

HORACE.

Non en vérité: — La Généalogie n'est pas mon fort. Quand vous prétendriez

driez descendre du Roi *Midas*, je ne vous le contesterois pas.

VIRGILE.

Je m'étonne, *Scaliger*, que vôtre Ambition aît pû supporter un pareil Abbaïssement. N'étoit-il pas plus glorieux de regner sur tout le Mont *Parnasse*, que sur un petit Etat d'*Italie*?

SCALIGER.

Vous dites bien : — j'avouë que je me suis trompé, par trop de Condescendance pour un Préjugé vulgaire. La Multitude ignorante s' imagine qu'un *Prince* est plus grand Homme qu'un *Critique*. Je pensai comme elle, & voulus qu'on me crût issu de la Maison des l'*Escale*, Souverains de *Verone*.

HORACE.

*Mercur*e, comment disposerez vous de cet auguste Personnage ? Il ne lui convient pas de rester avec nous. Vous le placerez sans doute au rang des Demi-Dieux ; que l'*Olympe* lui serve de Séjour, je vous prie.

H

MER-

M E R C U R E.

Vous craignez que je ne le vous laisse. — Ce n'est pas mon Intention. Je vous l'ai produit comme un Etre d'une nouvelle Espece, & pour me divertir de votre Surprise. Quelque Jugement que vous portiez de lui, il est le Chef de tous les Critiques modernes, le plus fameux Capitaine de cette Bande redoutée. Et je vous proteste, qu'avant de devenir Fou, il avoit des Talens, & beaucoup de Sçavoir. Mais, voici la vraie Cause de toutes les Absurdités, dont il a parsemé ses differens Ecrits. Son Ame ressembloit à ces Verres, qui font paroître les Objets plus petits, ou plus grands, suivant la maniere dont ils sont disposés. Il se feroit le plus volontiers de ceux qui l'aggrandissoient à ses propres Yeux. Ce ravissant Spectacle le rendit si orgueilleux qu'il en perdit l'Esprit. Après m'en être diverti, ce feroit, je pense, un Acte de Charité, de le remettre en son bon Sens; ou plutôt de lui donner ce que la Nature lui a refusé, je veux dire, du Jugement. Vous verrez quel Changement j'opererai sur lui tout à coup. — Venez ici *Scaliger*. —

Par

Par cet Attouchement je vous confere la Faculté de voir les Choses telles qu'elles sont, &, entre plusieurs autres, vous-même. — Voyez, Messieurs, l'Air humilié qu'il a depuis un instant! Ecoutez ce qu'il dit: — il se parle à lui même.

S C A L I G E R.

O Ciel! avec quels Personnages me suis-je entretenu! Avec *Virgile*, avec *Horace*! Comment ai-je pû ouvrir la Bouche en leur Présence! De quel Front ai-je osé paroître devant leurs Yeux! car que suis-je? Une Tête chargée d'un Fatras de Science, un petit Esprit, qui n'avoit que de la Pétulance au lieu de Sens. — Bon *Mercur*, permettez moi de me retirer d'une Compagnie, à laquelle je ne puis que déplaire! Que j'aille me cacher dans l'Endroit le plus retiré du Bosquet qui borde ce Vallon. Quand j'y aurai fait Quarantaine, je me trainerai sur mes Genoux aux Pieds de ces deux grands & illustres Poëtes, que j'ai offensés, & les prierai de me voir jeter, de ma propre Main, mes insolens Ouvrages de Critique, dans les Flots enflammés du *Phlegeton*.

MERCURE.

Allez, & faites Pénitence. En ce cas, vous pourrez échapper au Jugement de *Minos*. La Mortification de vous connoître vous même est si cruelle, qu'elle suffit pour expier toute l'Arrogance que vous avez eüe dans l'autre Monde.



DIALOGUE XIV.

BOILEAU. — POPE.

B O I L E A U.

Mr. *Pope*, vous m'avez fait beaucoup d'Honneur, en me prenant, à ce qu'on m'a assuré, pour vôtre Modele en Poësie, & en suivant fidèlement la même *Route* que moi sur le *Parnasse*.

P O P E.

Nous avons l'un & l'autre suivi *Horace* ! Dans nôtre maniere d'imiter, & dans nôtre tour d'Esprit, il y a eu une extrême Ressemblance, que mon Amour propre feroit charmé de voir bien remar-

marquée. Nos Humeurs avoient aussi un grand rapport ensemble. Nous aimions tous deux la Vertu, le bon Esprit, & la vraie Science, & faisons Gloire d'en être les Champions. Mais, nous étions trop faciles à irriter, & trop sensibles à de petites Offenses, même de la Part de ceux qui étoient au dessous de nôtre Mépris. Nous tournâmes le Tranchant affilé de nôtre Esprit contre des Gens, qu'il y avoit plus de Honte à attaquer que d'Honneur à vaincre. Nôtre Muse cependant n'a pas toujours été sévère, ni de mauvaise Humeur. Elle fourioit à nos Amis, & sçavoit louer aussi bien que blâmer.

BOILEAU.

Il auroit mieux valu, en bien des Occasions, que nous n'eussions ni tant loué, ni tant blâmé. Mais, la Moderation n'est gueres de mise, soit en Panegyrique, soit en Satyre.

POPE.

La Moderation est une Vertu froide & *anti-poétique*. Les Faits historiques doivent être écrits en Prose. Aussi n'eutes vous pas tort de brûler vôtre *Histoire de*

Louis le Grand, & de confier sa Réputation, & la vôtre, à vos Poèmes.

BOILEAU.

Dans le tems que ces Poèmes furent composés, *Louis* étoit l'Idole de la Nation *Françoise*, & la mienne. Si nous avions ignoré, vous, aussi bien que moi, l'Art de parler aux Passions, nous n'aurions pas été les Auteurs favoris de la *France* & de l'*Angleterre*, & l'espece d'Autorité despotique, que nous avons eüe, ne nous seroit pas restée jusqu'à la fin de nôtre Vie.

POPE.

Les Louanges, que mes Amis reçurent de moi, ne leur furent jamais *venduës*. En *ceci*, au moins, je l'emporte sur vous, qui tiriez une *Pension* du Roi.

BOILEAU.

Une *Pension* est, en *France*, une Distinction honorable. Si vous aviez été *François*, vous en auriez sollicité une; si j'avois été *Anglois*, je l'aurois refusée. Pourvû que nôtre Mérite soit le même, à d'autres égards, *ceci* n'y mettra pas de Difference.

POPE.

P O P E.

Il ne me convient pas de comparer ensemble nos Ouvrages. Mais, si j'en puis croire les meilleurs Critiques, avec qui je m'en suis entretenu, *ma Boucle de Cheveux enlevée* n'est pas inférieure à votre *Lutrin*, & mon *Essai sur la Critique* peut fort bien être mis en parallele avec votre *Art Poétique*: mes Epitres Morales font, tout au moins, égales aux vôtres, & mes Satyres beaucoup meilleures.

B O I L E A U.

Arrêtez, Mr. *Pope*. — S'il y a réellement, entre nos Humeurs, autant de Conformité, que vous l'avez supposé, il y a lieu de craindre, que, si nous continuons le Parallele de nos Ouvrages, nous ne nous séparions pas bons Amis.

P O P E.

Non, non: — l'Air doux des Champs Elisées a puissamment agi sur mon Humeur, & en aura, apparemment, fait de même sur la vôtre. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la Reputaion de l'un est à peu près égale à celle de l'autre.

H 4

Nous

Nous avons porté tous deux la Beauté de la Diction & l'Harmonie des Vers, au plus haut degré de Perfection, dont nos Langues soient susceptibles. Nos Poësies sont travaillées & limées avec la dernière Exactitude, sans néanmoins perdre rien de leur Feu, ni de l'apparence d'un Air aisé & libre. Toutes semblent animées de l'Esprit des Anciens; & nous avons tous deux beaucoup emprunté de ces excellens Maîtres. Vous peut-être plus que Moi; mais, nos Imitations ont un Air Original.

B O I L E A U.

J'avouë, Monsieur, (pour vous prouver que le Climat Elisien n'a pas eu moins d'influence sur moi,) j'avoue ingenuement, & de bonne amitié, que dans votre *Temple de la Renommée*, dans votre *Forêt de Windsor*, dans votre *Epitre d'Eloise à Abailard*, & dans quelques autres Pieces, que vous composâtes étant encore fort jeune, il y a plus d'Imagination, plus de Douceur, plus de Feu Poétique, que dans aucune des miennes. Je reconnois aussi que vous saisissez le tour d'Esprit, & la fine Delicatesse d'*Horace* mieux que moi, ou que tout

tout autre Poëte qui aît écrit depuis son Tems.

P O P E.

Que pensez vous de mon *Homere*?

B O I L E A U.

Vôtre *Homere* est la plus intéressante, la plus poétique, la plus élégante, la plus agréable Traduction, qui aît jamais été faite de quelque ancien Poëme, quoique moins dans le Génie de l'Original, & moins exacte, en bien des Endroits, quant au Sens, qu'il ne seroit à souhaiter. Mais, lorsque je fais attention au nombre des Années que vous employâtes à cet Ouvrage, & combien de beaux Poëmes Originaux vous auriez pû composer durant ce tems, avec moins de difficulté, je regrette l'Usage de vos Talens, qui auroient pû être mis en Oeuvre avec plus d'Eclat & de Gloire. Un grand Poëte, attaché à faire une ennuyeuse Traduction, est un *Christophe Colomb enchaîné à une Rame*. Quelles nouvelles Régions votre Imagination n'auroit-elle point découvertes, si vous aviez vogué à pleines Voiles, & dirigé vous même votre Cours, sous la Conduite de vô-

tre propre Génie! Mais, vôte Edition de *Shakespear* me revolte bien davantage. L'Emploi d'Editeur de l'Ouvrage d'autrui étoit au deffous de vous, & l'on ne devoit point vous croire capable d'une Occupation si fervile. Qui s'est jamais avisé d'employer *Raphael* à nettoyer un vieux Tableau? Est-il possible que vous vous foyiez chargé d'une pareille Tâche?

P O P E.

Ne vous en prenez qu'à mon grand Zèle pour l'Honneur de *Shakespear*. Si vous connoissiez toutes ses Beautés, mon Zèle ne vous étonneroit pas. Jamais Poëte ne joignit à une Idée si parfaite des Passions, des Humeurs, & des Sentimens du Genre Humain, une Imagination plus riche, plus hardie, & plus *Créatrice*. Il peint tous les Caractères, depuis les Héros & les Rois, jusqu'aux Cabaretiers & aux Païfans, avec la même Vérité & la même Force. Si la Nature Humaine étoit détruite, & qu'il ne restât aucun Monument excepté ses Ouvrages, d'autres Etres pourroient sçavoir, par ses Ecrits, ce que l'Homme étoit.

BOI-

BOILEAU.

Ce que vous dites de lui est exactement vrai: &, quoique je voye, dans ses Pièces, les Absurdités les plus choquantes, qu'aucun Critique de ma Nation n'aura le Courage de lui pardonner, je ne laisse pas que de l'admirer comme un Prodige, en fait de Talens & de Génie.

POPE.

Vous l'admireriez bien davantage, si vous aviez le Plaisir de voir les principaux Caractères de ses meilleures Pièces représentés par un Acteur, qui parût sur la Scene peu de tems avant que je quittai le Monde. Il a fait appercevoir, à la Nation *Angloise*, des Beautés, dans *Shakespear*, que les Esprits les plus fins n'avoient pas discernées, & leur a prêté une Action, dont, sans lui, les Cœurs les plus sensibles n'auroient jamais connu la Vivacité.

BOILEAU.

La Variété, la Fineffe & la Force de son Action m'ont été beaucoup vantées par plusieurs de ses Compatriôtes, qui tous parlent de lui dans les mêmes termes
que

que nous faisons de *Baron*, le plus admiré de nos Acteurs. J'ai aussi oui parler d'un autre, qui présentement a quitté le Théâtre, mais qui, dans des Tragedies, jouoit son Rôle avec toute la Dignité possible, & excelloit tellement dans le Comique, que jamais Acteur n'a été autant applaudi que lui.

P O P E.

C'étoit sûrement un Comédien parfait. Dans le Rôle de *Falstaff*, par exemple, il n'étoit plus *Acteur*; c'étoit le Personnage que *Shakespear* décrit; c'étoit *Falstaff* lui-même.

B O I L E A U.

Ce Caractere n'a pas été bien compris par les *François*. Quelques uns de nos Critiques pensent qu'il appartient à la Farce plus qu'à la Comédie, au lieu que les *Anglois* y apperçoivent les Traits les plus fins d'une Gayeté naturelle. Peut-être cette Diversité de Sentimens vient-elle de la Difference de nos Climats, ou plutôt de ce que les deux Nations n'ont pas les mêmes Idées accessaires. Mais, ne convenez vous pas, Mr. *Pope*, que nos Auteurs,
tant

tant Tragiques que Comiques , l'emportent sur les vôtres? Si vous le niez, j'en appellerai aux *Atheniens* , les seuls Juges competens pour prononcer sur la Matiere. Je m'en rapporterai à *Euripide* , à *Sophocle* , & à *Menandre*.

P O P E.

Je crains leur Décision; car, en se promenant , ils se tiennent toujours par la main, & ils converfent , d'un air d'amitié , avec *Corneille* , *Racine* , & *Moliere*. Nos Auteurs Dramatiques paroiffent moins amoureux de leur Compagnie: ils paffent fierement à côté d'eux, & fe donnent des Airs de Supériorité à leur égard. Ils méprifent leurs Cenfures , & fe moquent de leurs Préceptes. En un mot, ils ne veulent être jugés que par *leurs Compatriotes* , dont le Jugement eft partial.

B O I L E A U.

Cela fuffit. — Mais, j'ai une Queftion à vous propofer: Auquel , de *Racine* , ou de *Corneille* , donnez vous la Préférence?

POPE.

P O P E.

L'*Athalie* de *Racine* égale, à mon avis, les plus sublimes Pièces de *Corneille*; &, pour ce qui est des Passions tendres, le premier de ces Poètes les exprime plus élégamment, & d'une manière plus touchante. Il est aussi bien plus correct que l'autre, & sa Versification est beaucoup plus harmonieuse, & plus noble.

B O I L E A U.

Les liaisons d'Amitié, qui m'ont attaché à *Racine*, & ma Prévention en Faveur de ses Ecrits, me rendent extrêmement sensible à la Préférence que lui accorde, sur *Corneille*, un Critique aussi judicieux que Vous.

P O P E.

Mon Opinion n'est pas si décisive en sa Faveur que vous le croyez. On ne sçau-
roit nier qu'il n'ait été supérieur à son Ri-
val, si on ne les envisage que dans les
Points de Vuë que je viens d'indiquer.
Mais, le vrai Génie & toute la Majesté de
l'ancienne *Rome* éclatent dans les Tragé-
dies de *Corneille*. Nul autre Ecrivain
Fran-

François n'a eu cette noblesse de Pensée, qui le distingue. — *Racine* est le Cygne, décrit par les anciens Poètes, qui s'élève doucement jusqu'aux Nuës, & charme l'ouïe par des Accens mélodieux, plaintifs, & tendres. *Corneille* est l'Aigle, qui, d'une Aile hardie, prend son essor vers le Ciel, & ne craint pas de se percher sur le Sceptre de *Jupiter*, ou de tenir la Foudre de ce Dieu entre ses Serres.

B O I L E A U.

Je suis charmé, Mr. *Pope*, qu'en louant *Corneille*, vous vous exprimiez si poëti-
quement. Ce Langage, que *Quintilien* emprunte quelquefois, n'est pas celui d'un
grave Critique.

P O P E.

C'est l'Idée de *Corneille* qui m'anime: —
Mais, permettez-moi, à mon tour, de
vous demander votre Sentiment sur le Poë-
me Epique de *Milton*.

B O I L E A U.

Longin pourroit bien préférer ce Poëte
à tous les autres. Car il surpasse *Home-
re* même dans le Sublime. Mais, d'autres
Cri-

Critiques, qui exigent de la Variété, de l'Agrément, de la Régularité en fait de Pensées, & du Dessen dans un Poëme Epique; qui ne sçauroient souffrir, ni Absurdités, ni Fictions extravagantes, le placeroient au dessous de *Virgile*.

P O P E.

Milton avoit un Génie si vaste & si sublime, que son Ouvrage ne semble pas moins hors de l'atteinte de la Critique, que les Objets, qu'il y représente, sont au delà des bornes de la Nature. L'éblouissant Eclat de son Feu Poétique, qui brille en tant d'Endroits de son Poëme, ne permet gueres qu'on y voye des Défauts, & même de très grands Défauts.

B O I L E A U.

Le Goût de vos Compatriôtes a prodigieusement changé depuis le Tems de *Charles II*, quand *Dryden* passoit pour plus grand Poëte que *Milton*.

P O P E.

Les Sentimens Politiques de *Milton* firent tort à sa Poësie: car c'est une Regle, que les *Anglois* observent constamment, de

de ne rien trouver de bon dans un Homme, qui n'a pas, sur le Gouvernement, les mêmes Idées qu'eux. Mais, comme leurs Idées, à cet égard, sont sujettes au Changement, les Gens d'un Mérite supérieur obtiennent de l'Admiration, après avoir passé par l'Epreuve d'un injuste Mépris; & ceux, qui avoient été admirés, sont méprisés à leur tour. C'est ce qui arriva à *Dryden*. Il vécut assez pour voir ses Ecrits & ses Notions politiques absolument hors de Mode. Au plus fort néanmoins de la Prévention publique en sa faveur, dans le tems que son *Almanzor*, & son *Empereur Indien*, passaient pour des Pièces parfaites, *Buckingham* & *Rocheſter*, les deux Seigneurs d'*Angleterre* qui avoient le plus d'Esprit, attaquèrent sa Réputation, & tournerent en ridicule l'Intrigue de ces Pièces, & le Jargon de leurs Héros.

B O I L E A U.

Vous lui avez fait Reparation d'Honneur par les Louanges que vous lui donnez dans quelques unes de vos Poësies.

P O P E.

Je lui devois ces Louanges comme à mon Maître dans l'Art de faire des Vers. Cependant , je suis prêt à souscrire aux Critiques qu'on a faites de plusieurs de ses Ecrits. Je l'abandonne à ses Censeurs , qui n'ont qu'à le déchirer à plaisir , pour peu qu'ils en aient envie. Mais, comme il ne leur sera pas possible de mordre sur tout, il y aura toujours, en *Dryden*, de quoi faire un grand Poëte. Vous l'admirez particulièrement comme un excellent Satyrique. Son *Absalom & Achitophel*, & son *Mac Fleckno*, sont des Chefs d'Oeuvre en fait de Satyre. Sa Muse étoit parfaite encore à d'autres égards. Son Ode sur la Fête d'*Alexandre* est peut être ce que nôtre Temps a produit de plus parfait dans le Genre Lyrique. Ses Contes, quoique composés dans un Age fort avancé, & sur des Sujets, dont plusieurs sont mal choisis, sont pleins d'Esprit & de vraie Poësie. Les moindres de ses Pieces même, ont, par-ci par-là, de très beaux Vers ; & le Duc de *Buckingham* lui même n'auroit pû s'empêcher d'approuver la plus grande partie de son *Don Sebastien*, de son *Love fort Love*,

ve, & de son *Spanish Friar*. Le seul Défaut de ses Comedies, qui n'admet absolument aucune Excuse, est l'Immoralité, la Prophanation, & l'Indécence, qui les défigurent: j'ajouterai, avec quelque honte, que tous nos Auteurs Comiques, hormis *Shakespear*, *Johnson* & *Steele*, ont commis les mêmes Fautes. *Fletcher* est choquant. *Etheridge*, *Wycherley*, *Congreve*, *Vanbrugh* & *Farquhar*, ont peint merveilleusement bien les Mœurs de leur Temps; mais souvent ces Mœurs sont telles, qu'un Homme sage, & plus encore une Femme vertueuse, ne sçauroient les voir représenter sans rougir. Sur cet Article, le Théâtre *François* est infiniment supérieur au nôtre, & peut passer pour une Ecole de Vertu. On s'y moque de la Folie, & le Vice y est exposé à la Haine & au Mépris. On n'y employe aucun Fard pour couvrir la Difformité naturelle de ce qui est mauvais, ni pour le faire paroître aimable.

B O I L E A U.

Je souhaiterois que quelques uns de vos meilleurs Auteurs, qui ont écrit dans un autre Genre, n'eussent pas été aussi coupables que vos Poètes Comiques, en fai-

fant tenir, aux *Chastes Soeurs*, un Langage qui leur sied si mal. Mon Ami *la Fontaine*, dans quelques uns de ses Contes, est aussi criminel, en cela, qu'il est admirable à d'autres égards.

P O P E.

Véritablement il a été trop licentieux. Mais je conviens, avec vous, que rien n'égale le Caractere aisé & naturel de son Esprit, & sur-tout cette *Simplicité*, mêlée d'Elegance & de Justesse de Pensée, qui lui est particuliere, & qui donne un Air *Original* à ses Pieces, quoique la Matiere en soit empruntée d'autrui.

B O I L E A U.

Vous avez, suivant moi, un Ecrivain qui le vaut bien dans les meilleurs de ses Contes, & qui semble l'avoir voulu imiter. — Je veux dire *Prior*.

P O P E.

Ils ont de grands traits de ressemblance; ce qui n'empêche pas qu'il n'y aît quelque Difference entre eux. *Prior* me paroît avoir eu plus de *Jugement*; *la Fontaine* plus de *Simplicité*. Le premier devoit beaucoup
à

à l'Art & au Sçavoir: le dernier devoit tout à la *Nature*. Mais la Harpe de *Prior* étoit garnie de plus de Cordes que celle de *la Fontaine*. Il étoit Poëte en plusieurs manieres: *la Fontaine* ne l'étoit qu'à un seul égard.

BOILEAU.

Il y a eu, avant *Milton*, un de vos Ecrivains, qui s'est attaché principalement à la *Poësie Héroïque*, & dont quelques uns de vos Compatriôtes font grand Cas; quoiqu'il ne soit gueres connu en *France*. Je le vois quelquefois avec *Homere*, & avec *Virgile*, mais plus souvent avec *l'Arioste* & *le Tasse*.

POPE.

Je vous entends; vous voulez dire *Spenser*. Il possédoit un grand fonds de Génie Poëtique. Il y a, dans plusieurs de ses *Descriptions*, une Force & une Beauté, telles qu'on ne trouve rien de supérieur dans les Poëtes, avec lesquels vous l'avez vu converser. Mais l'Art de mettre les Ombres à ses Tableaux lui manquoit. — Il en place les Endroits peu agréables dans un trop grand Jour; & associe trop sou-

vent des Images nobles à d'autres fort communes. Son Poëme est *Moral & Allégorique* : mais on est fatigué par une *Allégorie* qui regne d'un bout à l'autre de l'Ouvrage. D'ailleurs chaque Chant ayant une Fable différente, & un autre Héros, on ne s'intéresse point *au Tout*, & aucun Objet permanent ne fixe l'Attention. S'il avoit choisi un Sujet plus propre à l'*Epopée*, il auroit eu sûrement assez d'Elevation & de Force de Génie pour devenir un *Poëte Epique* de la première Classe.

B O I L E A U.

Quel est ce Favori des Muses, qui est arrivé en dernier lieu aux Champs Elisées? *Spenser* le présentoit à *Virgile*, comme un Auteur qui avoit écrit dans le Goût de ses *Géorgiques*. Il portoit, sur sa tête, une Guirlande composée des Fleurs, qui servent d'Ornement à chaque Saison, entremêlées de Feuilles de Myrte & de Laurier. Mais la Guirlande paroissoit ternie par un Nuage, qui me laissoit à peine entrevoir le Visage du Poëte.

POPE.

P O P E.

A vôte Description je reconnois *Thomson*. Le Pinceau, dont il s'est servi pour représenter la Nature, est exact, quoique hardi. Son Imagination étoit riche, vaste, sublime : mais sa Diction trop souvent *obscure & affectée*. De plus, il ne sçavoit, ni *s'arrêter* où il le falloit, ni *écarter* ce qui ne devoit point paroître.

B O I L E A U.

Il doit avoir fait des Tragédies dans le *Gout des Grecs*. Car *Euripide*, toutes les fois qu'il le rencontre, lui fait l'Accueil le plus favorable.

P O P E.

Il jouit de cette flatteuse Distinction, tant en qualité de *Poëte Tragique*, que de *Moraliste*. Il y a non seulement dans ses Pièces de Théâtre, mais aussi dans ses autres Ouvrages, une Morale instructive, rendue plus touchante par tout ce que les Sentimens d'un Cœur tendre peuvent avoir de plus délicat & de plus fin.

B O I L E A U.

S. Evremond m'a fait faire Connoissance

avec *Waller*. — J'ai été surpris de lui trouver une Politesse & un Goût de Badinage dignes de nos plus galans Auteurs. *Sarrazin* & *Voiture* n'ont pas loué les Dames, Objets de leurs Hommages, plus gentiment qu'il l'a fait ; & ses Vers ont une richesse de Poësie, qu'on chercheroit vainement dans les leurs : quelques uns de ceux qu'il a composés, sur *Sacharissa*, tiennent même du *Sublime*. Sa Comparaison entre lui même & *Apollon*, comme *Amant* de *Daphné*, aussi bien que celle entre *Amoret* & *Sacharissa*, sont d'une Elegance & d'une Finesse, que nos Beaux-Esprits du premier Ordre n'ont jamais surpassées. Mais son Epitre à *Cromwell*, & son Poëme sur la Mort de ce Grand & Mechant Homme, ont quelque chose de si noble & de si élevé, que le Privilege d'avoir sa Place parmi les Poëtes du premier Rang, lui demeurera, malgré les Défauts qui se trouvent dans l'une & l'autre de ces Pièces.

P O P E.

Waller étoit incontestablement un excellent Poëte. Telle que les Graces, sa Muse auroit mis des Atours à une *Venus*,
&

& il n'entendoit pas moins l'Art de placer, sur la Tête d'un Conquerant, une Couronne immortelle de Laurier. Mais quelques unes de ses Pensées sont basses & puériles, ce qui, dans un Ouvrage, dont tout le reste est magnifique, ressemble à des Gens de la lie du Peuple, qu'on a, par mégarde, laissé entrer dans un superbe Palais. Il y avoit, dans son Esprit, une sorte d'Intempérance, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de reprimer. Il parloit peu à l'Entendement, & moins encore au Cœur; mais souvent il charmoit l'Imagination, & la frappoit quelquefois de Traits tout-à-fait sublimes. — Nous avions aussi, en *Angleterre*, vers le même Tems, un autre Poëte, que ses Contemporains ont fort admiré: dans ses Ecrits regne une plus grande Fécondité d'Imagination, plus d'Affectation d'Esprit, plus de faux Goût, & moins de Jugement. Mais il sçavoit mieux trouver le chemin du Cœur, & avoit le Sentiment plus fin. Je veux dire *Cowley*.

BOILEAU.

Son Ami, le Dr. *Spratt*, m'a plus d'une fois voulû engager à approuver ses Vers. *Cowley* me paroît avoir de l'Esprit,

& être un très bon Homme, mais un assez médiocre Poëte. J'apprends qu'il est fort baissé dans l'Opinion des *Anglois*. Cependant je ne sçaurois m'empêcher de croire, que si *Apollon* faisoit présent de ce qu'il y a de rebut chez lui, à quelques uns de leurs Poëtes modernes, qui expriment, en Vers coulans, des Lieux Communs de Morale, sans la moindre Absurdité, mais aussi sans aucune Pensée neuve, ni la moindre Etincelle d'Imagination, ce trait de Liberalité leur feroit plus utile, que toutes les Regles de mon Art Poëtique, & de vôtre Essai sur la Critique.

P O P E.

Je suis de vôtre Avis. — Mais, quand je quittai le Monde, je laissai, en *Angleterre*, plusieurs Poëtes, que vous admireriez, non seulement pour l'Harmonie & la Justesse, mais aussi pour l'Esprit, & le Génie, qui paroissent dans leurs Ouvrages. La Renommée vous fera connoître leurs Productions, quand ils seront morts. Il arrive rarement que cette Déesse se plaise à rendre Justice aux Vivans.

Boi.

BOILEAU.

La *France* a vû naître auffi d'excellens Ecrivains , qui n'étoient gueres connus quand je vins à mourir. — Il y en a entr'autres un, dont j'entends dire des Merveilles. La Renommée le vante autant que s'il avoit cessé de vivre il y a mille Ans. Ses Louanges me parviennent de tous les Coins de l'*Europe*. — Vous comprenez que je parle de *Voltaire*.

POPE.

Je le regarde comme un beau & grand Génie. Quand le Roi de *Prusse* l'attira de *Paris* à *Berlin*, il trouva toute une Academie de Belles Lettres en *Lui* seul. Mais ce Prince avoit lui même des Talens plus distingués pour la Poësie , qu'aucun Monarque n'en eut jamais. *Voltaire* lui a enseigné son Art , & lui a laissé sa Lyre. C'est une Chose étonnante, qu'au milieu des Troubles de la Guerre, un Roi, occupé des Affaires les plus importantes, sache tirer, de cette Lyre, des Sons, dont *Alcée* & *Horace* auroient été charmés. Quelle héroïque Fermeté, jointe aux plus rares Talens, ne lui faut-il pas, pour composer

poser un jour, en Vers très élégans, une Ode, ou une Epître, & pour donner, le lendemain, une Bataille, avec l'Habileté & le Courage d'un *Gustave Adolphe*!

BOILEAU.

J'envie à *Voltaire* d'avoir eu un si noble Sujet, tant pour ses Vers que pour sa Prose. Mais si ce Prince veut écrire ses propres *Commentaires*, il n'aura pas besoin d'Historien.

POPE.

On m'a dit, que *Voltaire* s'est retiré, de *Berlin*, sur le Territoire de *Geneve*. Le Choix de ce Séjour fait beaucoup d'Honneur à la *Suisse*, & fort peu à la *France*, qui oblige un si grand *Génie* d'aller chercher une Retraite au Pied des *Alpes*, plutôt qu'à *Paris*, ou aux environs de cette Capitale.

BOILEAU.

N'ai-je pas oui dire, qu'en *France* il n'a eu, ni les Ménagemens, ni la Discretion, qu'il auroit été à souhaiter? Et je crains même que son Exil ne l'ait pas suffisamment corrigé. Il y a, dans la plupart de
ses

ses Ecrits, une noble & philosophique Liberté de penser, qui n'est pas une de leurs moindres Perfections: mais toute Liberté a ses Bornes, qu'elle ne sçauroit passer sans changer de Nature. Plût au Ciel qu'il considérât, avant de venir *ici*, que ses Ouvrages lui survivront, & feront du Bien ou du Mal, durant plusieurs Siecles; que plus d'un Peuple les lira; & que le Jugement, que l'Auteur subira *ici*, sera conforme à leurs Dessesins, & à l'Etendue de leurs bons ou mauvais Effets.

P O P E.

Ce feroit un grand Bien pour toute l'*Europe*, si d'autres Beaux-Esprits de votre Pais, qui donnent le Ton à leur Siecle, avoient les Intentions sérieuses, que vous souhaitez à *Voltaire*. Des Ouvrages d'Esprit, destinés à étendre le doux Empire de la Religion & de la Vertu, sont comme autant de Fanaux, placés sur des Lieux élevés, pour diriger le cours des Voyageurs à travers une Mer dangereuse. Mais l'Eclat des Ouvrages impies ou immoraux, ne brille que pour égarer, & ne produit qu'un funeste Naufrage.

Boi.

BOILEAU.

Vos Compatriôtes n'ont-ils pas eu, en dernier lieu, de pareils Guides?

POPE.

Que trop, & leur grand nombre n'a aussi été que trop fidèlement suivi. Si mes Vœux étoient exaucés, l'*Angleterre* & la *France* ouvreroient les Yeux, pour voir, que la vraie Sagesse ne differe pas de la *Vertu*, & que la vraie Vertu forme l'Essence de la *Religion*. Une fausse Philosophie ne serviroit pas alors à les séduire & à les corrompre. — Je souhaiterois aussi que le goût du Frivole prévalût moins parmi les *François*. Ils badinent agréablement; il y a une prodigieuse différence entre cueillir des Fleurs au Pied du *Parnasse*, & gagner le Sommet escarpé de ce Mont. Ce n'est qu'après être parvenu à ce Sommet, avec beaucoup de Peine & de grands Efforts, qu'on arrive au Temple de Mémoire. Si la Mode, actuellement en Vogue, continuë à regner parmi vos Compatriôtes, ils deviendront bientôt trop indolens, ou trop foibles, pour tenter seulement une Entreprise si difficile. Mais
je

je voudrois qu'ils fussent les Rivaux des *Anglois* en Ouvrages véritablement beaux, & en Connoissances utiles. Cette Espece de Jalousie sera avantageuse aux deux Nations. Puissent-elles se disputer le Prix de la Science & du Génie jusqu'à la fin du Monde, & que cette Contestation soit accompagnée d'Estime & d'Amitié ! Rien ne retrecit & n'abbaisse tant l'Ame que l'Envie nationale. Le vrai Esprit, comme la vraie Vertu, aime sa propre Image, en quelque endroit de la Terre qu'il la contemple.



DIALOGUE XV.

OCTAVIE. — PORTIE. — ARRIE.

P O R T I E.

D'Où vient, *Octavie*, qu'*Arrie* & Moi, dont les Noms sont gravés dans un Endroit plus distingué au Temple de Mémoire, sommes moins honorées ici que Vous ? On nous a dit, que les Vertus, que vous possédâtes, comme Femme, ont été plus grandes que les nôtres. Je vous prie de
nous

nous expliquer ce que c'étoit que ces Vertus. Un des Privileges de cet heureux Séjour consiste à pouvoir souffrir la Supériorité sans Mortification. La Jalouſie, que cause la Préférence accordée à d'autres, a disparu avec le reste de nos Foiblesſes. Racontez-nous donc vôtres Histoires. Nous irons nous aſſeoir dans ce Boſquet de Myrtes, & nous vous écouterons avec Plaiſir.

O C T A V I E.

Illuſtres Dames, Honneur de nôtre Sexe & de *Rome*, j'obéïrai à vos Ordres, quoique cette Déference doive me rappeler des Scenes, que mon Cœur voudroit oublier. Il n'y a qu'une ſeule Raiſon, qui puiſſe avoir déterminé *Minos* à me placer au deſſus de Vous ; C'eſt, que mes Vertus conjugales ont eu une plus forte Epreuve à ſoutenir que les vôtres.

A R R I E.

Quoi ! plus forte que de mourir pour ſon Epoux ! Madame ! nous ſommes mortes pour les nôtres.

OCTAVIE.

Vous mourûtes pour des Epoux, qui vous aimoient, & qui étoient les Hommes les plus vertueux de leur Tems; qui vous avoient renduës dépositaires de leurs Vies, de leur Honneur, & de leur Réputation. Survivre à de tels Maris est une Chose plus difficile, que de mourir *pour* eux, ou *avec* eux. Mais *Marc Antoine*, auquel mon Frere, pour des Raisons d'Etat, donna ma Main, aimoit une autre que moi. Et cependant il m'a avoué lui même, que j'étois plus belle que la *Cléopatre*. J'étois sûrement plus jeune; & cet Avantage a son mérite aux Yeux de la plûpart des Hommes. *Marcellus* m'avoit fait prendre goût à être aimée. *Antoine*, dans le tems qu'il m'épousa, disoit qu'il m'aimoit. Peut-être disoit-il vrai; son Inconstance naturelle pouvoit lui faire oublier un autre Attachement, en faveur d'une Femme jolie, & qui avoit pour lui les Charms de la Nouveauté. Il n'étoit que trop aimable. — Ses Vices mêmes vinrent à bout de m'en imposer. Quelle Fierté! quelle Ardeur! quel noble Or-

K

gueil

gueil ! Il sembloit né pour gouverner le Monde ; & pour le gouverner , sans qu'une Tâche si difficile lui coutât la moindre Peine , ou lui dérobat une heure de Plaisir. Et tant que son Inclination pour moi dura , ce superbe Maître du Genre-Humain , qui manquoit d'égards envers mon Frere , son Associé à l'Empire , m'étoit aussi obéissant , en tout ce que je souhaitois de lui , & aussi soumis qu'auroit pû être le plus humble Amant , qui aît jamais soupiré dans les Vallons d'*Arcadie*. Il détacha ainsi mon Affection des Manes de *Marcellus* , & la fixa sur lui même ; j'en fais l'aveu , en rougissant ; je l'aimai plus tendrement que je n'avois jamais fait *Marcellus*. Mais à peine fût-il bien sûr de sa Conquête , que je devins , à ses Yeux , un Objet de Mépris : Il me quitte pour s'en retourner à *Cléopatre*. Pensez qui j'étois : — La Soeur de *Cesar* , sacrifiée à une vile Reine *Egyptienne* , l'impudique Maitresse de *Jules* , l'Opprobre de son Sexe. Pour rendre son Abandon plus cruel encore , il y ajouta toute sorte d'Outrages. Il donna , à *Cléopatre* , comme

une

une Marque éclatante de son Amour, une Partie considérable de l'Empire de *Rome* dans l'Orient; il lût ses Lettres d'Amour, à la Vuë de tout le Monde, dans son Tribunal, & pendant qu'il y jugeoit des Rois. Il sortit même de son Tribunal, tandis qu'un des meilleurs Orateurs *Romains* plaidoit devant lui, pour suivre la Littiere de cette Prostituée, qui venoit de passer par là. Mais, ce qui me navra plus que toutes ces Marques de sa folle Passion, fût, que, dans une *Lettre*, qu'il écrivit à mon Frere même, il eut l'Audace d'appeller *Cléopatre sa Femme*. Laquelle de vous, mes Dames, auroit souffert cela?

Voyez
la Vie
d'An-
toine par
Plutar-
que.

A R R I E.

Pas moi, Madame, en Vérité. Si j'avois été à votre Place, le Poignard, dont je me perçai le Sein, pour montrer à mon cher *Pætus* combien *c'est une Chose aisée de mourir*, ce Poignard je l'aurois plongé dans le Cœur d'*Antoine*, si ma Pieté envers les Dieux, & le Respect dû à ma propre Ame, n'avoient pas arrêté ma Main. Mais, je crois que je me ferois tuée moi même; non, comme je fis, par

Amour pour mon Epoux , mais par un Principe de Honte & d'Indignation d'avoir été ainsi outragée.

P O R T I E.

Je vous avouë, *Octavie*, qu'une Femme doit trouver moins de peine à avaler du Feu , qu'à supporter un pareil Traitement.

O C T A V I E.

Voyez
la Vie
d'*Antoine*
dans
Plutar-
que.

Je le supportai cependant , Madame , sans faire aucune Plainte , qui pût , le moins du Monde , offenser cet Homme cruel. J'employai tous mes Efforts pour empêcher que mon Frere ne lui déclarât la Guerre , à cause de moi. Ce n'est pas tout : quand il revint de son Expédition contre les *Parthes* , que l'Impatience de revoir *Cléopatre* avoit renduë peu glorieuse , j'allai à sa rencontre en *Syrie* , & amenai avec moi de magnifiques Présens d'Habits & d'Argent pour ses Troupes , grand nombre de Chevaux , & deux mille Soldats d'élite , équipés & armés comme les Gardes Prétoriennes de mon Frere. Il m'envoya Ordre de m'arrêter à *Athenes* , à cause que sa Maîtresse étoit avec lui , & qu'il

qu'il avoit honte de nous voir ensemble. J'obeïs: mais, je lui écrivis, par un de ses plus fidèles Amis, une Lettre, qui exprimoit une si parfaite Soumission à ses Volontés, & tant d'Affecti^{on} pour lui, que je me flattois de pouvoir toucher son Cœur. Mon Envoyé me servit bien: il mît ma Fidélité dans son plus beau Jour, & sollicita si puissamment *Antoine* de me voir, & de me faire un Accueil tel que mon Attachement pour lui le méritoit, que *Cléopâtre* en fût allarmée. Elle mît tous ses Artifices en Oeuvre pour l'empêcher de me recevoir, & pour l'attirer de nouveau en *Egypte*. — Ces Artifices produisirent leur Effet. *Antoine* me renvoya en *Italie*, & se laissa entrainer, plus que jamais, par les Charmes magiques de cette *Circé*. Il ajouta l'*Afrique* aux Païs qu'il lui avoit déjà donnés, & déclara *Cesarion*, qu'elle avoit eu de *Jules Cesar*, Héritier de tous ses Etats, à l'exception de la *Phénicie*, & de la *Celicie*, dont il fit présent, avec la *Haute Syrie*, à *Ptolemée*, le second des Fils qu'il avoit eus d'elle; & dans le même tems il déclara le Frere aîné, nommé *Alexandre*, qui venoit dépouser la Prin-

cesse de *Medie*, Héritier de ce Royaume, & Roi d'*Armenie*. Son Intention étoit d'y joindre l'Empire des *Parthes*, qu'il se proposoit de conquérir pour lui. Les Enfans, que je lui amenois, furent traités comme s'ils étoient provenus d'un Commerce criminel. Je versai un Torrent de Larmes. — Je déplorai mon Sort & le sien; — mais je ne lui fis jamais de Reproche: Mon Frere, outré de tant d'Indignités, m'ordonna de quitter la Maison de mon Mari à *Rome*, & de venir dans la sienne. — Je refusai de lui obéir. — Je restai dans la Maison d'*Antoine*, & je continuai à prendre, des Enfans qu'il avoit eus de *Fulvie*, le même Soin que des miens propres. Ses Amis à *Rome* éprouverent les effets de ma Protection, & reçurent tout le Secours qu'il dependoit de moi de leur accorder. Je conjurai mon Frere de ne pas faire, de ma Jalousie, ou de mes Sujets de Plainte, la Cause d'une Guerre Civile. Mais les Insultes faites par *Antoine* à *Rome* & à l'Empire étoient impardonnables. Quand il vit l'Orage prêt à fondre sur lui, il me fit sçavoir que j'eusse à sortir de sa Maison. Je le fis,

amenant avec moi tous les Enfans que *Fulvie* lui avoit donnés, excepté *Antylle*, qui étoit alors en *Egypte*. Après sa Mort & celle de *Cléopatre*, je pris les Enfans nés de cette infame & de lui, & les élevai avec les miens. *Jules Antoine*, le second des Fils qu'il avoit eus de sa première Femme, monta, par mon Credit, à un degré si éminent de Faveur & de Puissance, que, si l'on en excepte *Agrippa* & les Fils de *Livie*, il ne voyoit personne au-dessus de lui à la Cour d'*Auguste*. En un mot, je fis, sans distinction, pour les Enfans d'*Antoine*, tout ce que *Portie* ou *Arrie* auroient pû faire pour leurs Enfans nés de *Brutus* & de *Thrasea*, si elles avoient eu le Malheur de survivre à ces Grands Hommes.

P O R T I E.

La Justice même a dicté la Sentence de *Minos*. Je rends graces aux Dieux que ma Vertu n'ait pas été mise à une pareille Epreuve. *Arrie*, n'êtes vous pas de mon Sentiment?

A R R I E.

Sans doute : — Je reconnois sa Supériorité. — Que je lui fasse, pourtant, une Question. Dites moi, *Octavie*, la Fierté & l'Indignation ne vous guerirent elles pas entierement de votre Passion pour *Antoine*, dès que vous le vîtes retourner vers *Cléopatre*? Et toute votre Conduite, après ce tems-là, ne fût elle pas dirigée par la Raïson, sans qu'une triste Jalousie, & un Amour malheureux, vous causassent de nouveaux Tourmens?

O C T A V I E.

Vous fondez mon Cœur jusqu'au fonds. Je ne nierai pas, que mon Ressentiment & ma Fierté ne m'ayent fourni quelque Secours. Mais mon Epoux ne m'étoit pas devenu *indifferent*. Son Idée ne m'étoit encore que trop chere. J'aimois cet *Antoine*, qui avoit été mon Amant & mon Ami, plus que je ne haïssois l'*Antoine*, qui m'avoit abandonnée, pour prostituer sa Tendresse à une autre Femme. S'il avoit quitté *Cléopatre*, & qu'il fût revenu vers moi avec ces premiers Sentimens d'Affectïon, je l'aurois aimé autant que jamais.

A R-

ARRIE.

Madame, vôte Coeur est le plus parfait Modele de Vertu conjugale. La Bleffure, que je fis au mien, n'est qu'une legere Egratignure, en comparaifon de ce que vous avez fouffert. Mais je doute que le Monde en fût plus heureux, s'il fe trouvoit peuplé d'*Octavies*. Ce feroit un Encouragement aux Maris, pour en agir mal envers leurs Femmes. *De trop bons Sujets font propres à faire de méchans Rois.*

PORTIE.

Cela est bien vrai; les Femmes de *Brutus* & de *Thrasea Pætus* avoient quelque Chose de plus rebelle dans le Caractere. *Octavie* fût élevée à la Cour de son Frere. C'étoit une meilleure École de Patience que celle où nous apprîmes ce qui nous étoit dû.





DIALOGUE XVI.

LOUISE DE COLIGNI, Princesse d'Orange. — FRANÇOISE WALSHINGHAM, Veuve du Lord Sidney, ensuite du Comte d'Essex, & remariée depuis au Comte de Clanrickard.

La Princesse d'ORANGE.

MAdame, on m'a dit, qu'il y a eu une étonnante Conformité entre nos Destinées, dans le Tems que nous avons vécu ensemble sur la Terre. J'étois la Fille de l'Amiral *de Coligni*, vous celle du Secrétaire *Walshingham*, les deux plus grands Hommes d'Etat & les plus fermes Soutiens du Parti Protestant, en *France*, & en *Angleterre*. Je fus mariée à *Teligni*, que sa bonne Grace, sa Valeur, sa Vertu, & ses Connoissances, faisoient admirer dans nôtre Parti : vous épousâtes le Chevalier *Philippe Sidney*, qui possédoit les mêmes Qualités parmi les *Anglois*. Nos Epoux moururent l'un & l'autre de Mort violente ; & nous fûmes toutes deux unies, en secondes Noces, à de plus grands Hom-

Hommes ; Moi à *Guillaume* Prince d'O-
range, le Héros & le Fondateur de la Ré-
 publique des Provinces Unies ; Vous à
Devereux Comte d'*Essex*, le Favori d'E-
lisabeth & de toute la Nation *Angloise*.
 Mais, hélas ! pour dernier Trait de Res-
 semblance , nous vîmes ces Epoux, qui
 nous avoient si fort élevées, tomber du
 Faîte de leur Grandeur & de leur Gloire,
 le mien, par le Pistolet d'un Assassin ; le
 vôtre, plus malheureusement encore par
 la Hache, comme un Traître & un Re-
 belle.

Voyez
 les Me-
 moires
 de du
 Mau-
 rier, de-
 puis la
 pag.
 177. jus-
 qu'à
 190.
 Biogra-
 phia
 Britann.
 Essex.

La Comtesse de CLANRICKARD.

Il y a eu, sûrement, entre nos Destinées,
 une Conformité, telle qu'on en trouve ra-
 rement entre celles de deux Personnes
 Contemporaines. Vous occupâtes un Rang
 plus éminent, mais j'eus plus de Bonheur
 que vous. Car mon Pere vécut honora-
 blement, & mourût en Paix : le vôtre
 fut assassiné dans un Age avancé. Que fi-
 tes vous, Madame, pour ne pas succom-
 ber sous tant d'Infortunes ?

La

La Princesse d'ORANGE.

Le Prince d'*Orange* me laissa un Fils en bas Age. L'Education de cet Enfant, que je voulois rendre digne d'un si illustre Pere, & Héritier de sa Vertu, aussi bien que de sa Grandeur, & les Affaires de la République, auxquelles je ne prenois Intérêt que pour l'Amour de lui, remplissoient tellement mon Ame, qu'il n'y resta plus aucun Sentiment de Douleur; & véritablement, il n'en falloit pas moins pour me consoler d'une Perte irréparable. Mais, que je sache, à mon tour, comment vous soutintes votre Malheur. A quoi employâtes vous les Heures de votre Loisir, durant votre Veuvage?

La Comtesse de CLANRICKARD.

Madame, je ne restai pas long-tems Veuve: je me remariai.

La Princesse d'ORANGE.

Quoi! Madame, vous pûtes vous remarier? Quel Prince ou quel Roi épousâtes vous? Votre Cœur étoit certainement trop ambitieux pour consentir à quelque Alliance moins honorable. La Veuve du
Che-

Chevalier *Sidney* & de Mylord *Essex* ne pouvoit point s'abbaïsser jusqu'à prendre un Sujet moins illustre ; & où en auriez vous trouvé un qui le fût autant qu'eux ?

La Comtesse de CLANRICKARD.

Je n'en cherchai pas , Madame : l'Héroïsme du premier , & l'Ambition de l'autre m'avoient renduë fort malheureuse. Je souhaitois de goûter les Charmes d'une Vie tranquille , & les Douceurs de l'Hymen , avec un Epoux aimable , vertueux , bien né , & content de son Etat. Tout cela se rencontroit dans la Personne du Comte de *Clanrickard* : & , croyez moi , Madame , je jouis d'une Félicité plus réelle en *Irlande* avec lui , que je n'en eus avec mes deux premiers Epoux , dans tout l'Eclat de leur Gloire , quand l'*Angleterre* & l'*Europe* retentissoient de leurs Louanges.

La Princesse d'ORANGE.

Est-il possible , que la Fille de *Walsingham* , & la Femme chérie de *Sidney* & d'*Essex* , aît nourri , dans son Ame , des Sentimens si peu dignes de ses Ancêtres & de ses Maris ? Croyez moi , Madame , durant tout le tems que je survêcus au Prince
d'O.

d'*Orange*, il n'y eut pas une Heure, dans laquelle j'aurois voulu sacrifier à quelque autre Joye qu'il y ait au Monde, le Plaisir que je ressentois en l'entendant louer, & en contemplant les Monumens de sa Gloire, en présence d'un Peuple qu'il venoit de rendre libre. Les Soins, partagés avec lui, aussi long-tems que la Providence me le conserva, étoient un Bien pour mon Ame, en ce qu'ils la rendoient plus généreuse, & plus forte. Le Souvenir même m'en fût cher, après que je l'eus perdu. Je pensois que, du haut du Ciel, il jetteroit sur moi un Regard de tendre Affection, comme sur une Personne qui avoit mis la Main, conjointement avec lui, à l'héroïque & divin Ouvrage de la Délivrance de son Païs. Mais ne plus tenir à lui! devenir la Compagne d'un Epoux, qui ne pouvoit que lui être inférieur à tous égards! j'aurois mieux aimé mourir mille Morts, que d'en avoir seulement conçu la Pensée!

La Comtesse de CLANRICKARD.

Vôtre Altesse ne doit pas juger de tous les Cœurs par le sien. Sa Passion dominante a été l'Ambition. Mes Inclinations

tions n'étoient pas si nobles que les vôtres, mais peut-être mieux adaptées au Naturel de mon Sexe. J'aimai le Chevalier *Sidney*, & ensuite le Comte d'*Essex*, uniquement parce qu'ils me paroissoient aimables. Ce Coup d'œil m'empêcha de voir en eux des Héros & de grands Hommes d'Etat. Ils étoient tellement occupés de leurs Guerres, & de leurs intrigues Politiques, que ma Tendresse se trouva plus d'une fois trompée. Je possédois entièrement le Comte de *Clanrickard*. Il étoit brave, mais exempt de cet Esprit de Chevalerie, dont *Sidney* fût toujours possédé. Il estimoit *Elizabeth*, mais il n'eut pas l'Impudence, comme *Essex*, d'aspirer à son Amour; & il ne se foucia point d'être le Rival de *Carr*, ou de *Villers*, dans le Cœur de *Jaques*. Tel fût l'Homme, auquel, par un dernier Choix, je crûs devoir donner ma Main, & dont l'Affection me fît oublier tous mes Malheurs passés. Dans les Disgraces, la Providence n'a pas toujours assigné à différentes Personnes les mêmes Adoucissements. Elle vous donna l'Education d'un Prince, le Gouvernement d'un Etat, l'Honneur d'être appelée la Veu-

Veuve d'un Héros. A moi elle donna l'Ai-
se, le Repos, la Retraite, un Epoux *vi-*
vant, & une Reputaion honnête, quoi-
que moins brillante que la vôtre. Si tout
nôtre Sexe devoit choisir entre vos Con-
solations & la mienne, je doute que le plus
grand Nombre fût de vôtre Goût. Mais
je respecte la Sublimité de vos Idées, &
présentement que nous n'avons point de
Corps, je les trouve plus naturelles qu'el-
les ne m'auroient parû dans l'autre Monde.

La Princesse d'ORANGE.

Adieu, Madame, nos Ames sont d'un
Ordre different, & nullement faites pour
converser ensemble.



DIALOGUE XVII.

MARCUS BRUTUS — POMPONIUS ATTICUS.

B R U T U S.

HE bien, *Atticus* ! nonobstant vôtre
Amitié pour *Cicéron* & pour moi,
vous nous avez survêcu plusieurs Années,
avec cette même Gayeté d'Esprit que je
vous

vous ai toujours connuë. En donnant votre Fille à *Agrippa*, vous avez acquis la Faveur de *Cesar*, & êtes devenu son Allié par le Mariage de votre Petite - Fille avec *Tibere Neron*.

A T T I C U S.

Vous sçavez, *Brutus*, que j'ai été de la Secte d'*Epicure*. J'aimois mes Amis, & je les servois généreusement dans des Cas de Nécessité; mais je ne me suis jamais cru obligé de mourir avec vous, ni de m'abstenir de faire de nouveaux Amis, si l'Occasion s'en présentoit.

B R U T U S.

Vous serviez vos Amis, autant que vous le pouviez, sans vous donner beaucoup de Peine, ni vous exposer à quelque Danger: Mais je doute que vous les ayiez fort aimés. Si vous aimiez *Cicéron*, comment avez vous pû aimer *Antoine*? Si vous m'avez aimé moi, comment avez vous pû aimer *Cesar*? Si vous avez aimé *Cesar*; pourquoi ne vous êtes vous point déclaré pour lui contre *Antoine* dans la dernière de leurs Guerres Civiles? Il n'est pas possible de partager, avec tant d'Egalité, son

L

Af-

Affection, entre des Hommes de Caractères opposés, & d'ailleurs Ennemis irréconciliables.

A T T I C U S.

Dès ma première Jeunesse, j'ai sçu m'insinuer dans les bonnes Graces des Chefs de différens Partis, sans néanmoins m'engager avec aucun d'eux au point de sacrifier mon Repos. Ma Famille étoit liée avec le Parti de *Marius*; & quoique je me fusse retiré à *Athenes* pour n'être pas enveloppé dans les Troubles, que cette Faction venoit d'exciter, cependant, quand le jeune *Marius* fût déclaré, par le Senat, Ennemi de la République, je lui envoyai une Somme d'Argent, pour qu'il eut de quoi vivre dans le lieu de son Exil: ce qui ne m'empêcha point de faire si bien ma Cour à *Sylla*, qu'étant arrivé à *Athenes*, il m'accorda les Marques les plus distinguées de sa Faveur. Mais, lorsqu'il me pressa de venir avec lui à *Rome*, ma Réponse fût; „ N'exigez pas, je vous supplie, que
 „ j'aie combattre des Hommes, auxquels
 „ j'ai refusé de me joindre quand il a été
 „ question de prendre les Armes contre
 „ Vous. Plûtôt que de les seconder, j'ai-
 „ mai

Corn.
 Nep. in
 Vit. At-
 tici.

„ mai mieux quitter ma Terre natale ”.
 Il admira ma Conduite; &, à son Départ
 d'*Athenes*, il ordonna qu'on m'apportât
 tous les Présens, qui lui avoient été faits.
 Je vous rappelle ces Particularités, uni-
 quement pour vous convaincre, que, dans
 les Occasions que je viens d'indiquer, je
 n'agis point par un Principe d'Inconstance
 ou de Legereté, mais que je suivis un Plan
 régulier, uniforme, & fondé en Raison.

B R U T U S.

Vous jouâtes le même Rôle entre *Pom-
 pée & Cesar*.

A T T I C U S.

Cela est vrai. — Et pour m'en ac-
 quitter avec Dignité, & sans encourir de
 Reproche d'Ingratitude, je ne voulûs ja-
 mais accepter ni Emploi, ni Titre d'Hon-
 neur, d'aucun de ces deux grands
 Hommes, pas même de *Cicéron*, quoique
 ma Soeur eut épousé son Frere; ni de
 Vous, le plus honoré & le plus vertueux
 de mes Amis.

B R U T U S.

Les Honneurs & les Emplois font-ils donc les seuls Liens, par lesquels un bon Cœur puisse être attaché? Le Refus de ces fortes de Graces autorise-t'il à rompre tout autre Engagement? Mais, mettant à part la Consideration des Sentimens d'Amitié & d'Estime, qui subsistoient déjà, comment pourrez vous concilier vôtre Conduite avec cet *Amour de la Patrie*, que tout Homme vertueux connoit, &, plus qu'aucun autre, tout vertueux *Romain*.

A T T I C U S.

Les Tems, dans lesquels j'ai vécu, étoient si corrompus, & les Querelles des Partis, si étrangères à l'*Amour de la Patrie*, que je crûs ma Vertu moins exposée à quelque Danger, en évitant de me trouver dans la Mêlée.

B R U T U S.

Peut-être que dans la Guerre entre *Marius* & *Sylla*, & même dans celle entre *Pompée* & *Cesar*, un Homme de bien auroit tant trouvé à blâmer des deux côtés,
&

& tant eu lieu de craindre, pour quelle des deux Factions que la Fortune se déclarât, qu'il ne se feroit attiré aucun Reproche, en restant neutre entre les deux Partis. Mais j'ose dire, sans Vanité, que dans la Guerre, que je fis à *Antoine* & à *Octavien*, il n'y eût rien à reprendre: car je sçais que vous approuvâtes le Motif qui me porta à tuer *Jules Cesar*, & que mon Action vous parût juste & héroïque: vous n'aviez rien à appréhender du Succès de nos Armes; parceque vous étiez persuadé que mes Intentions étoient droites & pures; vous sçaviez, que le Dessen de *Cassius*, & le mien, étoient de rendre, à la République, sa première Forme de Gouvernement. Comment avez vous pû vous résoudre à être tranquille Spectateur d'une pareille Scene? Comment est-il possible que vous vous soyiez maintenu dans un Etat d'Indifference entre les *Liberateurs*, & les *Tyrans* de *Rome*?

A T T I C U S.

Ma Réponse exigeroit des Explications, dont le Respect, que je dois aux Manes de *Brutus*, me fait souhaiter d'être dispensé.

B R U T U S.

Non, *Atticus* ; vous pouvez me dire tout ce que vous pensez, sans crainte que je m'en offense. Dans l'autre Monde j'aimai la Vérité, & desirai que chacun pût la dire librement. Mais ici, il n'y a pas jusqu'à l'Oreille chatouilleuse d'un Tyran, qui ne doive l'entendre. Je vous ai assez aimé, pour que je puisse écouter, sans Chagrin, une bonne Apologie de votre Conduite, fut-ce même à mes Dépens. Si j'ai commis des Fautes, ou que je me sois trompé, j'en ai été puni par les Maux que j'ai soufferts. Dites moi donc sincèrement en quoi j'ai péché.

A T T I C U S.

Vous assurez que le Motif, qui vous déterminâ à tuer *Cesar*, eut mon Approbation, & que je trouvai votre Action héroïque & juste. C'est ce que je n'ai garde de nier : — mais ai-je jamais dit, qu'elle fût *prudente*, & que le *Temps* de la commettre fût *bien* choisi ? J'en jugeai tout autrement ; & voici les Raisons qui m'en firent porter ce Jugement. *Cesar* se préparoit à attaquer les *Parthes* : Entreprise éga-

également dangereuse & difficile. Mais, son Ambition sans bornes, & cet Esprit inquiet, qui ne lui laissoit aucun Repos, n'auroient point permis qu'il en fût resté là. Vous sçavez très bien (car il n'avoit rien de caché pour vous) qu'il avoit formé le vaste Plan, de cotoyer, après avoir subjugué tout l'Empire des *Parthes*, les Bords de la Mer *Caspicienne*, pour pénétrer en *Scythie*, & conquérir tous les Païs limitrophes de la *Germanie* : il vouloit se rendre ensuite Maître de la *Germanie* même, jusqu'à la Mer, & retourner à *Rome*, en traversant les *Gaules*. Considérez présentement, mon cher *Brutus*, quel Temps il lui auroit fallu pour l'exécution de cet immense Projet. Il auroit probablement perdu la Vie dans quelque'une des Batailles livrées à un si grand nombre de Nations barbares, ou bien, s'il avoit échappé à mille Dangers, les Maladies ou l'Age auroient pû l'enlever, avant qu'il revînt triomphant à *Rome*. Quand vous le tuâtes, il étoit dans sa cinquante-fixieme Année, & d'une assez foible Constitution. Il n'avoit d'autre Fils, que celui qui étoit né de son Adultere avec *Cléopatre* ; & son

Plut.
in Vit.
Jul.
Cæs.

Despotisme ne se trouvoit pas assez solidement établi, pour qu'il pût concevoir la Pensée de laisser l'Empire à *Octavien*, Petit-Fils de sa Soeur. Il n'y avoit point de Gouvernement tyrannique, ni de Violence à craindre à *Rome* ou en *Italie*, durant son Absence. *Cicéron* auroit eu tout Pouvoir dans le Sénat, & les Consuls, désignés pour l'Année suivante, étoient *Hirtius* & *Pansa*. La Charge de Préteur de la Ville vous avoit été decernée par la Faveur de *Cesar*; & votre Crédit auprès de lui, joint à vos grands Talens, & à votre haute Reputation, vous faisoit tellement considérer, qu'aucun de ses Partisans en *Italie* n'y pouvoit contrebalancer votre Autorité. Le bon Ordre, la Liberté, & la Paix, auroient commencé à renaître dans le sein de la Capitale, tandis qu'au dehors le plus grand Général, qui se soit jamais trouvé à la tête des Armées de *Rome*, auroit rendu le Nom *Romain* plus glorieux, vengé la Défaite de *Crassus*, & reculé les Bornes de l'Empire au-delà des plus ambitieuses Vûës de nos Peres. Eh! qu'importoit-il, après tout, que ce Général eut, en *Asie*, & parmi les Barbares, le

Ti-

Titre de Roi, ou celui de Dictateur? C'étoit une Délicatesse bien puérile à vous, & à vos Amis, de craindre si fort qu'il ne prît ce Nom, dans le tems que vous lui permettiez de jouir de tout le Pouvoir attaché à la Dignité Royale, & d'un Pouvoir bien plus grand qu'aucun Roi n'ait possédé, depuis *Romulus* jusqu'à *Tarquin*.

BRUTUS.

Nous considérons ce Nom comme la dernière Insulte faite à notre Liberté & à nos Loix. Le Désir de le porter marquoit que *Cesar* n'avoit plus aucune Idée de Moderation. C'étoit l'Etendard de la Tyrannie déployé, dans l'insolente Vuë de donner, à la Servitude de *Rome*, un air plus solennel. C'est ce qui nous déterminâ à punir le Tyran, & à affranchir l'Empire *Romain* du Joug qu'il venoit de lui imposer.

ATTICUS.

Vous punites le Tyran, mais vous ne rendites point la Liberté à l'Empire. En épargnant *Antoine*, contre l'Avis de *Cassius*, vous laissâtes subsister la Tyrannie. Il étoit Consul, & du Moment que *Cesar*

eût rendu l'Esprit, la Puissance souveraine se trouvoit entre ses Mains. Sa Liberalité, sa Valeur, & sa Familiarité, le faisoient adorer de ses Soldats. Son Eloquence étoit d'autant plus persuasive, qu'elle ne paroissoit pas étudiée. Issu du Sang d'*Hercule*, il ne pouvoit gueres avoir un Cœur exempt d'Ambition. Tout le Cours de sa Vie avoit donné à connoître, qu'il aspirait à quelque chose d'élevé, & qu'il ne respectoit que très peu la Liberté de son País. Il avoit été le grand Ami de *Cesar*, & le second en rang dans son Parti. En l'épargnant vous donniez, à ce Parti, un nouveau Chef, qui devoit probablement employer son Crédit à s'aggrandir & à vous perdre. Plusieurs de ceux, qui auroient souhaité de voir la Liberté rétablie, si *Cesar* étoit mort de Mort naturelle, furent si irrités du Meurtre commis en sa Personne, que, pour venger ce qu'ils regardoient comme un Attentat, ils épousèrent les Intérêts d'*Antoine*, & le rendirent Maître de la République. C'est ce qui eût particulièrement lieu à l'égard des Soldats Vétérans, qui avoient servi sous *Cesar*. *Antoine* vit la chose si clairement, qu'il n'eut d'autre

tre Soin que de se prévaloir de leurs Dispositions, sans se mettre en peine de Vous, ni du Senat. Il ne resta d'autre Ressource, à *Cassius* & à Vous, que de quitter l'*Italie*; & *Cicéron*, qui crût ne vous devoir pas imiter en cette Occasion, ne pût imaginer d'autre Expédient, pour se sauver lui même, & le Sénat, que le misérable Moyen de susciter & de soutenir un second *César*, Fils adoptif, & Héritier de celui que vous aviez tué, afin de l'opposer à *Antoine*. Mais, dans le Tems qu'il travailloit ainsi à diviser les Ennemis de la République, il ne cessoit de faire, dans le Sénat, des Harangues, qui étoient dans le vrai Esprit de l'ancienne Faction de *Pompée*, & qui le faisoient paroître, aux Yeux d'*Octavien*, & à ceux de tous les Amis de *César*, aussi coupable de la Mort de ce Dictateur, que les Meurtriers mêmes. A quoi pouvoit aboutir une pareille Conduite, sinon à la Réunion des Chefs du Parti de *César*, dans le Dessen de faire périr *Cicéron*, Vous, & tous les Partisans de *Pompée*? Je prévis la Chose long-tems avant qu'elle arrivât, & ne voulûs point entrer dans toutes vos Mesures. — Suivant vous, j'aurois dû vous
join-

joindre à *Philippe*, parceque je connoissois la Droiture de vos Intentions, qui étoient, en cas de Succès, de rétablir la République. Vous étiez, *Cassius* & Vous, d'accord sur cet Article; mais vous differiez si prodigieusement sur d'autres Points, & il y avoit si peu de Conformité entre vos Humeurs, que vôtre Union auroit sûrement été de peu de durée; & vos Dissensions ne pouvoient que produire les plus funestes Effets, par rapport au Gouvernement de la République, remise dans son premier Etat de Liberté. D'ailleurs, le Peuple *Romain* étoit, généralement parlant, si corrompu, que de nouveaux Defordres devoient naître incessamment. Des Remedes doux, tels que vôtre Naturel les auroit conseillés, n'étoient point capables de prévenir le Mal. Si, par Déference pour *Cassius*, vous aviez eu recours à la Sévérité, vôtre Gouvernement auroit paru une Tyrannie plus odieuse que celle que vous veniez de détruire; & la Clemence de *Cesar* auroit été le Topique éternel de toute Harangue factieuse faite au Peuple, & de tout Discours féditieux adressé aux Soldats. Bientôt vous vous seriez

vû

vû plongé de nouveau dans toutes les Horreurs d'une Guerre Civile, ou peut-être auriez vous éprouvé, dans ce Sénat, le même Traitement que *Cesar* y reçut de vous. Rien n'étoit capable de procurer, à l'Empire, un Etat fixe, & une Tranquillité durable, que le sage Plan d'une *Puissance Imperiale mitigée*, tel qu'*Ostavien Cesar* le forma, après avoir triomphé de tous ses Rivaux. J'ai eu l'Avantage de voir ces Jours tranquilles, que j'ose dire avoir été bien meilleurs que ceux qui s'écoulerent durant la turbulente *Aristocratie*, qui étoit l'Objet de vos Vœux. Et qu'il me soit permis de vanter tant soit peu ma Prudence, qui, au milieu de tant d'Ecueils, vint à bout de me conduire au Port. Si elle n'avoit veillé qu'à ma Sureté, sans se mettre en peine de ma Reputaion, je n'aurois aucun Sujet de m'enorgueillir. Mais, parmi tant de Révolutions, mon Honneur ne fût pas moins hors de toute Atteinte, que ma Fortune. Je me conduisis de maniere, qu'il me fût permis d'être Ami d'*Antoine*, après avoir été Ami de *Ciceron*, & que mon Alliance avec *Agrippa* & *Auguste* ne me fit rien perdre de l'Estime
pu-

publique, quoique mes Liaisons avec vous fussent connues de tout le Monde. D'ailleurs, mon Inaction dans les Guerres entre *Cesar* & *Antoine*, ne fût blâmée par aucun d'eux: au contraire, ma Neutralité sembloit me relever à leurs Yeux. Les Obligations, que j'avois à l'un, & mon Alliance avec l'autre, m'interdisoient toute Action. Et l'Uniformité constante de ma Conduite m'a procuré une Exemption de toutes Guerres Civiles par une Sorte de *Préscription*.

B R U T U S.

Si les Hommes n'étoient pas nés pour quelque chose de plus noble, que de vivre dans l'Aise & dans la Prospérité, honorés de l'Estime de leurs Contemporains, votre Sagesse auroit été autant supérieure à la mienne, que ma Vie a été plus courte & plus malheureuse que la vôtre. Je pense même, quand je considère les Temps orageux, où vous avez vécu, & toutes les Révolutions, auxquelles vous avez sçu vous prêter, que votre Prudence l'a emporté sur celle d'aucun Homme, qu'il y ait jamais eu. Mais *ici* le Procédé le plus vertueux est tenu pour le plus prudent. Ce
sont

font les Motifs des Actions, & point leur Succès, qui fondent *ici* la Reputa-
 tion. Et si mon Ame devoit ranimer un Corps,
 dont elle a rompu les Liens, je voudrois
 redevenir *Brutus* plutôt qu'*Atticus*. Indé-
 pendamment même du doux Espoir d'ob-
 tenir d'éternelles Recompenses dans un
 Etat plus parfait, je jure par les Dieux Im-
 mortels, que je ne donnerois pas les *no-
 bles Sentimens de mon Cœur*, cette Eleva-
 tion d'Ame qui accompagne la Vertu, soit
 qu'elle agisse ou qu'elle souffre, pour vos
 soixante-dix-sept Années de Tranquillité
 constante, avec toute l'Estime & toutes
 les Louanges que vous avez obtenuës des
 Sçavans, que vous avez protégés, ou des
 Grands Hommes, auxquels vous avez fait
 la Cour.





DIALOGUE XVIII.

GUILLAUME III, Roi d'Angleterre. —
JEAN DE WITT, Pensionnaire de
Hollande.

G U I L L A U M E.

QUoique je n'aye gueres eu sujet d'être de vos Amis, j'ai été vivement touché de vôtre Fin tragique. Qui auroit pû prévoir que DE WITT, le Ministre le plus populaire qui ait jamais gouverné une République, deviendrait un jour la Victime de la Fureur du Peuple ! Les Talens & les Vertus dont vous étiez doué, une Intelligence si nette & si étendue, un Cœur exempt de tout Vice, une Ame, qui méprisoit les Plaisirs, l'Argent, & un vain Etalage de Grandeur, capable de la plus forte Application, courageuse, ferme, & éclairée, sembloient être autant de Garants, que l'Affectation Publique vous étoit assurée. Mais les Passions du Peuple, & particulièrement celles des *Hollandois*, sont toujours trop violentes.

lentes. Ils aiment & haïssent à l'excès ; & ces Sentimens opposés se succèdent avec tant de Vitesse, que souvent les Hommes, qu'ils ont le plus détestés, deviennent leurs Favoris, & leurs Idoles, sans qu'ils sachent pourquoi ; tandis que d'autres, qu'ils avoient chéris jusqu'à l'Adoration, se font vûs les Objets de leur Ressentiment, sans avoir mérité ce Malheur, par quelque Changement dans leur Conduite.

DE WITT.

Il est fort généreux à Vôtre Majesté, non seulement d'avoir Pitié du Sort d'un Homme, que ses Principes Politiques ne rendoient pas Ami de vôtre Grandeur, mais aussi d'attribuer son Malheur au Caprice & à l'Inconstance du Peuple ; comme s'il n'y avoit eu aucun Tort de son côté ! Je sens tout ce qu'il y a de noble dans ce que vous venez de me dire, & ne puis plus douter de tout ce que j'ai appris de vôtre Conduite après ma Mort. Mais ici, où nos Consciences doivent dicter nos Paroles, quand nous parlons de nous mêmes, ici, où les Passions ne répandent plus aucun Nuâge sur nos Jugemens, je vous avouë-

M

rai

rai franchement, que quoique la Fureur du Peuple *Hollandois* ait été poussée à un horrible Excès, lorsqu'il déchira en Pièces mon Frere & moi, il étoit naturel que ce Peuple n'eut plus pour moi le même degré d'Affectiion, depuis que j'eus trop compté sur l'Amitié peu sûre de la *France*. C'étoit à vous, grand Prince, qu'étoit réservé l'Honneur de soutenir la République chancelante, de surpasser en Prudence *Guillaume I*, & d'égalér les plus illustres Héros de la *Grece* & de *Rome*.

G U I L L A U M E.

Une pareille Louange, de vôtre part, m'est infiniment glorieuse. Qu'y a-t'il de plus flatteur, pour un Prince, que d'entendre approuver ses Actions, par un zélé Republicain, Ennemi de sa Maison!

D E W I T T.

Si je ne les avois approuvées, j'aurois été l'Ennemi de la République, ce que je n'étois sûrement pas. Vous ne cherchâtes jamais à devenir nôtre Tyran; vous aimâtes, vous respectâtes, vous conservâtes nôtre Liberté. *Thebes* n'eut pas, à cet égard, de plus grandes Obligations

à *Epaminondas*, que la *Hollande* en eût à Vous. C'est la *Vertu*, que j'honore en vous, & non la *Dignité Royale*. Quel étonnant Spectacle, que celui de voir un jeune Homme, qui avoit à peine atteint la vingt-deuxieme Année de son Age, entreprendre, tout-à-coup, une Guerre dangereuse & difficile, arrêter un Ennemi puissant & victorieux; reprendre sur lui toutes ses Conquêtes; & cela, avec une Armée, dans laquelle, peu de tems auparavant, il n'y avoit ni Discipline, ni Courage! L'Histoire ancienne ne nous a rien transmis de plus grand. Celle de notre Siecle se fera honneur de tant de belles Actions, dès qu'il s'élèvera un *Tite Live*, ou un *Plutarque*, pour placer, en son vrai Jour, le Héros, qui s'est signalé par de si illustres Exploits.

GUILLAUME.

Dites plutôt quand le Tems aura détruit cet Esprit d'Envie & de Parti, qui empêche les Hommes de voir, en son vrai Jour, le Mérite de leurs Amis & de leurs Bienfaiteurs, dans quelque Point de Vûë qu'il soit placé.

D E W I T T.

Voyez
les Me-
moires
de Tem-
ple de-
puis
l'An
1672.
jusqu'à
1679.

Ce fut une Réponse généreuse, & véritablement dans le Génie de l'ancienne *Vertu*, quand, interrogé sur le Genre de Vie que vous aviez dessein de mener, après que la Hollande seroit perduë, vous dites ; *Que vous vivriez sur les Terres que vous aviez laissées en Allemagne, & que vous aimeriez mieux passer votre Vie à la Chasse, que de vendre votre Patrie à la France, à quelque Prix que ce fût.* Vous témoignâtes la même Noblesse de Sentimens, quand la Restitution de vos Terres Seigneuriales en *Bourgogne*, ou leur entière Valeur, vous ayant été offertes, de la part de la *France*, sous la Médiation de l'*Angleterre*, dans le Traité de Paix, vous répondites ; *Que vous seriez content de les perdre toutes, pour acquérir une seule bonne Ville aux Espagnols en Flandre.* Il n'y a point lieu d'être surpris, après cela, que vous ayiez réussi à opposer, aux Desseins ambitieux de la *France*, une Ligue dont vous étiez l'Ame ; que vous en ayiez empêché la Defunion : Effet, que l'Intérêt particulier, joint à plus d'un Revers, auroit dû naturellement produire ;

que

que même après vos Défaites, vous fûtes aussi redoutable à *Louis*, que d'autres Généraux le sont après leurs Victoires; & qu'à la fin vous devintes le Libérateur de l'*Europe*, comme vous l'aviez été de la *Hollande*.

G U I L L A U M E.

Je ne me suis proposé aucun autre But, durant tout le Cours de ma Vie, que de maintenir l'Indépendance & la Liberté de l'*Europe*. Je ne perdis jamais ce Dessein de Vûë; & le Désir d'en venir à bout dirigea toutes mes Démarches, tant en Qualité de Prince d'*Orange* que comme Roi d'*Angleterre*.

D E W I T T.

C'étoit le plus noble Désir qui pût enflammer le Cœur d'un Prince, dont les Ancêtres avoient secoué le Joug de l'*Espagne*, dans le Tems qu'elle aspirait à la Monarchie de l'*Europe*. La *France*, Sire, avoit, de vôtre Tems, la même Ambition, & plus de Force pour faire réussir ses vastes Projets, que l'*Espagne* n'en avoit sous *Philippe II*. Vous déconcertâtes ces Projets; & moi, hélas! je me trouvai, par

l'Embarras de ma Situation, & par la Liaison des Evenemens, réduit à épouser un Système de Politique, qui produisit un Effet bien different de celui que j'en avois esperé. — Permettez moi, Sire, d'expliquer, à Vôte Majesté, les Motifs & les Principes de ma Conduite. Si tous les Princes d'*Orange* avoient agi comme Vous, je n'aurois jamais été l'Ennemi de vôte Maison. Mais, le Prince *Maurice* vouloit opprimer la Liberté de ce même Etat, que son illustre Pere avoit affranchi de l'Oppression, & qu'il avoit lui même défendu contre les Armes de la Maison d'*Autriche*, avec la plus haute Réputation de Vertu Militaire. Il fit condamner à mort *Barneveldt*, le meilleur Ami de son Pere, & qu'il auroit sûrement épargné, s'il s'étoit prêté à ses Desirs ambitieux. D'autres grands Hommes, qui aimoient sincerement leur Patrie, furent emprisonnés par ses Ordres, & virent leurs Biens confisqués, & leurs Familles ruinées. Cependant, après tous ces Actes d'Injustice, destinés à s'assurer la Souveraineté de la République, s'appercevant bien que, s'il continuoit à aller en avant, la Haine, qu'il s'étoit attirée, l'ex-

po-

poseroit à de grands Dangers, il s'arrêta tout court : le Chagrin qu'il eut d'avoir fait, en vain, de tels Sacrifices à son Ambition, fût si violent, qu'il hâta sa Mort. Son Frere, *Frederic Henri*, qui succeda à ses Dignités dans la République, se conduisit avec plus de Justice & de Moderation. Mais, le Fils de ce Prince, Pere de V^{otre} Majesté (c'est à regret que je dis une Chose qui doit vous faire de la Peine) reprit, dans le feu de sa Jeunesse, les Dessesins ambitieux de *Maurice*, son Oncle. Il échoua, à la vérité, & vint à mourir, peu de tems après, mais il laissa, dans le Cœur du Parti Républicain, tant de Crainte & d'Ombrage, que V^{otre} Majesté, par une suite des Précautions qu'on crût devoir prendre, se trouva privée de l'Emploi éminent, & de tout le Pouvoir, que v^{otre} Maison avoit possédés, depuis le premier Etablissement de la République. Plein des mêmes Idées de Danger, je pensai qu'il étoit de mon Devoir, en Qualité de Pensionnaire de *Hollande*, d'empêcher que vous n'eussiez, dans la suite, une Autorité, que je regardois comme incompatible avec la Sureté & la Liberté de l'Etat.

GUILLAUME.

Que je vous arrête un Moment ici. — Quand mon Bisayeul forma le Plan de la République, il fit, du *Stadhouderat*, un des principaux Ressorts dans ce Système de Gouvernement. Comment pouviez vous croire, qu'il y eût moyen de se passer d'un Ressort si nécessaire pour ajuster ensemble des Mouvements differens, ou opposés? Une Constitution Politique, formée sans aucun Mélange de Puissance Royale, peut se soutenir longtems par elle même; mais si quelque Degré d'une pareille Puissance a été originairement mêlé dans les Principes de sa Constitution, vouloir l'en exclurre, c'est déranger & affoiblir le Tout. C'est-là précisément le Cas dont il s'agit. La Voix negative de la moindre petite Ville dans les Etats de chaque Province, la Lenteur naturelle de nos Formes, & de nos Délibérations, la Facilité, que des Puissances étrangères trouvent à avoir de l'Influence sur les Sentimens d'un seul, parmi un si grand Nombre, dont les Suffrages réunis sont nécessaires pour produire une Résolution, retardent, ou arrêtent l'Action du Gouvernement. Un
Chef

Chef éminent est l'unique Remede qui puisse parer à ces Inconveniens.

D E W I T T.

J'en demeure d'accord. Mais, mes Amis, aussi bien que moi, jugerent le Remede pire que le Mal, & crurent devoir chercher d'autres Ressources, dont une des plus grandes étoit l'Amitié de la *France*. Je me flattois, que l'Interêt des *François* aideroit à me les attacher: vos Relations avec l'*Angleterre* devant naturellement leur donner de la Jalousie. J'espérois qu'ils favoriseroient le Commerce des *Hollandois* au Préjudice de celui des *Anglois*, les anciens Ennemis de leur Monarchie, & que nous resterions éternellement en Paix, à moins qu'il ne survînt une Rupture entre nous & l'*Angleterre*; & en ce Cas, je comptois sur leur Secours. Ces Notions Politiques, dans lesquelles Mr. d'*Estrades*, qui ne servit que trop bien sa Cour, aida puissamment à m'affermir, me parurent si justes, & je trouvai mon Autorité si bien affermie par mon Attachement à les suivre, que je ne conçus pas même le moindre Soupçon de l'Orage, qui commençoit à se former. — J'eus

soin, que les Forces navales de la République fussent en bon état, & commandées par de bons Officiers, pour n'avoir rien à craindre des *Anglois*; mais comme je m'imaginois être en sûreté de la part de la *France* & de l'*Espagne*, je négligeai les Forces de Terre, & commis plus d'une Faute en cette Occasion. Cependant, quand les *François* envahirent la *Flandre*, ils m'obligerent de former, à contre-cœur, avec l'*Angleterre* & la *Suede*, la Triple Alliance, que le Chevalier *Temple* avoit proposée; mais comme l'Accession à ce Traité ne fut pas l'Effet de mon Choix, je ne ferai point assez les Liens, qui venoient d'unir la *Hollande* à l'*Angleterre*, & ne m'assurai pas suffisamment de la *Suede*; je n'agis point de concert avec l'*Espagne*, & ne formai d'Alliance, ni avec l'Empereur, ni avec aucun Prince de l'Empire. Durant cette espece de Sommeil, je fus reveillé, tout-à-coup, par l'accablante Nouvelle d'une Ligue entre la *France* & l'*Angleterre*, dans la vûë de conquérir les Sept Provinces Unies. Peu s'en fallut que le Succès ne couronnât leur Entreprise, dont nous fûmes

fûmes les Victimes, mon infortuné Frere & Moi.

G U I L L A U M E.

Vôtre Plan, si je ne me trompe, ne pouvoit aboutir qu'à *une Licence de Commerce sous le bon Plaisir & la Protection de la France*. Mais tout Etat, qui dépend, jusqu'à un certain point, d'un autre Etat, n'en est qu'une *Province*, & sa Liberté est une Servitude, cachée sous des Déhors imposans, & parée d'un beau Nom. Vous auriez dû considerer, que, pour un Monarque tel que *Louis le Grand*, l'Idée d'une Conquête, qui paroïssoit immanquable, & le Désir d'humilier une République, que la Puissance qu'elle possédoit faisoit paroître trop hautaine à ses Yeux, étoient de trop fortes Tentations. Et si vous aviez connu *Charles II*, ou les Principes de son Gouvernement, vous n'auriez pas trouvé son Union avec la *France*, pour perdre la *Hollande*, une Chose impossible, ou même destituée de Vraisemblance. C'est une Faute inexcusable à un Ministre d'être surpris, que les Passions des Souverains les fassent quelquefois agir contre les Maxi-
mes

mes Politiques , & les Interêts de leurs *Royaumes*.

D E W I T T.

Je reconnois mon Erreur, dont voici la Cause. Quoique très prévenu contre *Charles II*, je ne l'étois pas encore assez. Je m'imaginois que son Parlement & même son Conseil le détourneroient d'une pareille Guerre. Je comptois même, qu'en cas que les *François* nous attaquassent, l'*Angleterre* se croiroit intéressée à nous secourir. J'avouë que ce sont là des Excuses, plutôt que des Justifications. Quand les *François* eurent pénétré en *Hollande*, & la trouverent hors d'état de leur résister, cette extrême Foiblesse me fût imputée à Crime; & je ne pûs disconvenir, que je m'étois cruellement trompé. Mais, qui pourroit assez louer la haute Sageffe & la Vertu que vous fîtes paroître, en rejetant constamment les Offres que la *France* & l'*Angleterre* vous firent, & qu'elles repeterent plus d'une fois durant le Cours de la Guerre, de vous donner la Souveraineté des Sept Provinces, avec l'Aide, & sous la Protection des deux Couronnes! Vous pouvez m'en croire,

re,

re, Grand Prince ! si j'avois vécu alors, & que j'eusse sçu les Réponses généreuses que vous opposâtes à ces Offres, Réponses dignes de *Timoleon* ou d'*Epaminondas*, l'Ami le plus zélé de vôtre Maison ne l'auroit pas été plus que moi. Mais, qui se feroit attendu à une si héroïque Modération, & à de si justes Idées de Gloire & de Grandeur, de la part d'un jeune Homme, descendu de *Rois*, dont la Mere étoit Fille de *Charles I*, & dont le Pere, à cet égard, ne lui avoit point servi de Modele ? Ce fût un grand Bonheur, pour les *Anglois*, dans le Tems que la Bigotterie & le Despotisme menaçoient, d'une Destruction totale, l'Etat & l'Eglise, de pouvoir appeler, à leur Secours, un tel Prince, attaché à leur Patrie par les Liens du Sang, & par ceux du Mariage.

G U I L L A U M E.

Il n'auroit tenu qu'à eux d'être heureux ; cependant ils ne le furent pas. — A peine les eus-je garantis de l'Oppression, dont ils étoient menacés, que plusieurs d'entre eux oublièrent le Service important que je venois de leur rendre, & fouhaiterent de rétablir sur le Thrône le Prince vindicatif,

catif, qu'ils avoient eux mêmes chassé de son Royaume. Une pareille Legereté semble incroyable. — Je l'aurois tenue pour impossible, sur-tout dans une Nation renommée pour son *bon Sens*, si je n'en avois pas eu des Preuves au dessus de toute Exception. Ils paroissoient avoir également oublié qu'ils m'avoient appelé, & qu'ils y avoient été déterminés par de puissantes Raisons. Ils ne s'inquietoient plus du Maintien de leur Religion & de leurs Loix. Tout devoit céder à l'étrange Doctrine du *Droit Divin*, & de l'*Obeïssance passive*. Ce fût ainsi que les *Torys* devinrent *Jacobites*, après avoir renoncé à cette Doctrine, en prenant les Armes contre le *Roi Jacques*, en m'invitant à passer la Mer, & en approuvant l'Acte du Parlement qui me donnoit la Couronne. Mais les plus grands Embarras me furent suscités par de prétendus Républicains, qui déconcertoient toutes mes Mesures, & se joignoient aux *Jacobites* pour troubler mon Gouvernement, parce qu'il étoit Monarchique.

D E W I T T.

Ceux qui étoient Républicains sous votre Gouvernement en *Angleterre*, n'aimoient

moient point la Liberté, mais aspiroient à la Domination; & fouhaitoient de jeter la Nation dans un Etat d'Anarchie & de Confusion, pour mettre le Desordre à profit, & augmenter leur propre Autorité.

G U I L L A U M E.

Vôtre Remarque est très juste. Un Homme orgueilleux prend souvent, pour Amour de la Liberté, l'Impatience avec laquelle il envisage, dans le Gouvernement, un Pouvoir supérieur au sien; & ce même Homme, s'il étoit Roi ou premier Ministre, feroit à coup sûr un Tyran. Je vous avouerai néanmoins, qu'il y avoit quelques *Whigs*, & même plusieurs *Torrys* modérés, qui, avec d'honnêtes Intentions, & quelquefois avec Justice & Raison, vouloient prendre de nouvelles Précautions pour l'avenir, contre les Abus de la Prérogative Royale, & la Corruption des Ministres. Je cedeis aux Instances de ceux qui me paroissoient n'avoir point Tort, & résistois aux autres, de peur de trop affoiblir l'Autorité de la Couronne, & de détruire cet Equilibre, qui constituë la Perfection d'un Gouvernement *Mixte*. Peut-être aurois-je moins résisté à ces

ces derniers, si je n'avois point vû, dans la Chambre des Communes, une Disposition à abuser de ma Condescendance. Les Difficultés, qui accompagnerent mon Gouvernement, furent si grandes, que je pris la Résolution de rendre aux *Anglois* la Couronne qu'ils m'avoient donnée, & de me retirer en *Hollande*, où je trouvois un Peuple plus affectionné & plus reconnoissant. Mais les Prières de mes Amis m'empêcherent de mettre en Execution ce Dessen : d'ailleurs, j'avois une extrême Repugnance à défaire le grand Ouvrage que je venois d'achever : surtout, étant persuadé, que, si l'*Angleterre* retomboit entre les Mains du Roi *Jaques*, le reste de l'*Europe* ne pourroit manquer de subir le Joug de la *France*.

D E W I T T.

Le Ciel soit loué que Vôte Majesté n'ait point persisté dans une si funeste Résolution ! La *Hollande* n'auroit pas été moins ruinée que l'*Angleterre*. Mais je ne sçau-rois assez m'étonner que les *Anglois* se soient conduits de façon à faire naître en vous une telle Pensée. On diroit, qu'ils
font

sont également incapables de supporter la Liberté & la Servitude.

GUILLAUME.

Il y avoit, je l'avoüe, quelques Défauts dans mon Humeur, & quelques autres dans ma Maniere de gouverner : Défauts, qui justifioient, en partie, le manque d'Amitié de mes Sujets. J'étois trop froid, & trop réservé pour eux, dont le Caractere est naturellement franc & ouvert. Ma Taciturnité, qui convenoit mieux avec le Phlegme *Hollandois*, ne pouvoit que leur déplaire. Ils aiment un Prince affable : ce fut cette Affabilité qui les rendit si fous de *Charles II.* Outre cela, les Faveurs, dont je comblai quelques uns des *Hollandois*, que j'avois amenés avec moi, exciterent en eux une Jalouſie nationale, & choquerent leur Orgueil. Mon Gouvernement parût auffi trop incertain & trop flottant entre les *Whigs* & les *Torys*, ce qui me fit perdre, à la fin, l'Amour & la Confiance des deux Partis. Je comptai trop ſur la Juſtice & ſur la Pûreté de mes Intentions, ſans avoir recours aux Ménagementſ ſi néceſſaires, quand il ſ'agit d'engager les Hommes à leur Devoir, par l'Attrait de quelque

Passion. En un mot , je m'entendois mieux à gouverner les *Hollandois* , que les *Anglois* ou les *Ecoffois* , & j'aurois peut-être passé pour un plus grand Homme , si je n'avois point été Roi de la *Grande Bretagne*.

D E W I T T.

Une Humeur trop taciturne , & quelque Prédilection dans le Partage des Graces , n'auroient pas dû ternir , aux Yeux de la Nation , le Lustre de toutes les Vertus , & des grands Talens , dont vous étiez doué. C'est une Honte aux *Anglois* , qu'après des Services aussi essentiels , la Reconnoissance & l'Affection n'ayent pas surmonté en eux de petits Dégouts , & gravé dans leur Cœur la noble Image de leur Libérateur. Mais Vôte Majesté me permettra-t'elle de lui faire une Question ? J'ai oui dire , qu'une Partie de la Nation desapprouvoit vos Alliances d'Outre-Mer , & parloit , de vôte Guerre avec la *France* , comme d'une Entreprise faite par un Motif d'Ambition , & dans l'Intention de favoriser la *Hollande* aux Dépens de l'*Angleterre*.

GUIL-

GUILLAUME.

Le Cri Général de la Nation fût d'abord pour la Guerre; mais les *Torys* n'attendirent pas long-tems à changer de Ton. N'en foyez point furpris. Comme ils avoient Dessein de remettre en Vigueur les Maximes du Gouvernement, qui avoient prévalu durant le Regne de leur Monarque favori, *Charles II*, ils devoient représenter toutes les Mesures, opposées aux Vuës de la *France*, comme peu avantageuses à l'*Angleterre*: n'ignorant pas que de pareilles Mesures n'avoient jamais été du Goût de ce Roi, qui avoit été gouverné par une Maîtresse *Françoise*, & gagné par l'Argent de la *France*, afin d'aider cette Cour dans l'Exécution de ses Projets, ou, du moins, n'y mettre aucun Obstacle.

DE WITT.

Quand même la Maison de *Stuart* n'auroit fait autre Chose, pour encourir la Haine des *Anglois*, que *cela* seul, il n'en auroit, à mon Avis, pas fallu davantage pour justifier la Révolution. Un Roi d'*Angleterre*, dont les Résolutions sont dirigées par les Conseils de la *France*, & qui tire

Pension d'un Monarque *François*, abdique son Autorité, & ne doit être considéré que comme un Ennemi de sa Nation. Véritablement, toute la Conduite de *Charles II*, quand la Nécessité d'adoucir son Parlement ne le détournait pas de sa Pente naturelle, étoit diamétralement contraire aux Interêts de son Peuple. Son Frere, quoique peut-être plus zélé pour l'Honneur de l'*Angleterre*, fût, par son aveugle Bigoterie, & par son Yvresse de Pouvoir absolu, contraint de s'appuyer sur la *France*, & de ne rien faire qui pût traverser ses Dessesins, ou diminuer sa Grandeur. Il falloit donc que la Couronne de la *Grande-Bretagne* fût placée sur votre Tête, non seulement pour garantir la Religion & les Loix d'*Angleterre* & d'*Ecosse* de toute Oppression domestique, mais aussi pour empêcher que l'Isle entiere ne devint, avec le tems, une Province de *France*. Quelle Folie, ou quelle Ignorance n'y avoit-il pas à représenter les Mesures, que Votre Majesté prenoit avec d'autres Puissances, comme nuisibles à votre Royaume? La *Grande-Bretagne* n'avoit-elle donc aucun Interêt à se précautionner contre la Conquête

quête des *Pais-Bas Autrichiens*, que les *François* paroissent méditer? Que seroit devenu son Commerce, & à quels Dangers ses Côtes & sa Capitale même, n'auroient-elles point été exposées, après un pareil accroissement de Pouvoir? Et quel autre Moyen y avoit-il de parer ce Coup, sinon la Guerre que vous fîtes, & les Alliances que vous eûtes la Prudence de former? Les *Hollandois* & les *Allemands*, privés du Secours de l'*Angleterre*, auroient-ils pû résister à une Puissance, à laquelle, même, avec ce Secours, ils n'ont résisté qu'avec bien de la Peine? La Paix de *Ryswick*, fruit de la *Première Grande Alliance*, ne fût-elle pas suivie d'un Danger nouveau, & si grand, qu'il fallut former une seconde Ligue? La *France*, réunie à l'*Espagne*, sous un même Monarque, offroit une triste Perspective par rapport à la Liberté & à l'Indépendance de l'*Europe*. Et ne fut ce pas un grand Trait de Sagesse, à l'*Angleterre*, de mettre tout en Oeuvre, pour prévenir un tel Malheur?

G U I L L A U M E.

J'en jugeai ainsi; & je pense n'avoir pas mal jugé. Mais toute Faction est aveugle,

ou aime à fermer les Yeux, pour ne pas voir les Vérités les plus évidentes, lorsqu'elles se trouvent contraires à ses Desseins; au lieu que tout ce qui les favorise, est regardé de bon Oeil, quelque absurde qu'il puisse être.

D E W I T T.

Je ne puis revoquer en doute qu'il n'y ait eu quelques Fautes de commises dans la Maniere dont la Guerre a été conduite contre la *France*, surtout relativement à l'Emploi des Forces navales. Mais la seule Objection, de quelque Poids, qu'on puisse opposer à votre Système, sur la part qu'il convient de prendre aux Affaires étrangères, est l'énorme Dépense, qui en résulte nécessairement: Dépense, à laquelle l'*Angleterre* & la *Hollande* auront bien de la peine à fournir, quand il s'agira de régler leurs Comptes.

G U I L L A U M E.

Je résoudrai cette Difficulté par une Question. Si, dans le Temps que vous étiez Pensionnaire de *Hollande*, la Nouvelle étoit venuë, que les Dignes, percées en plus d'un Endroit, alloient être emportées par les
Eaux

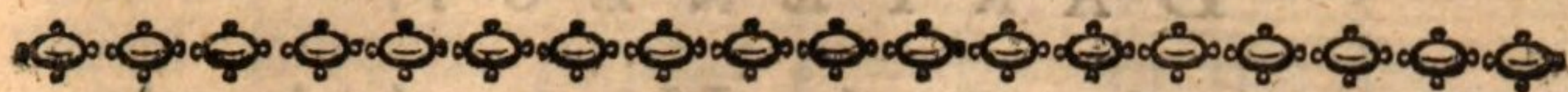
Eaux de la Mer, qu'auriez vous répondu à quelque Membre du Gouvernement, qui, convenant de la Nécessité d'arrêter les Progrès de l'Inondation, n'y auroit pas voulu consentir, de peur de trop charger la Province. C'étoit, en un Sens Politique, le cas tant de l'*Angleterre* que de la *Hollande*. Les Boulevards, que nos Ancêtres avoient opposés à la Superstition & à la *Tyrannie*, ne subsistant plus, il n'y avoit de Salut à espérer pour nous, qu'en faisant les derniers Efforts. Ne pas consentir, en pareil cas, à une Dépense absolument nécessaire, étoit la plus haute Folie.

D E W I T T.

Sûrement les Richesses d'une Nation ne sçauroient être mieux employées, qu'au Maintien de sa Religion, & de sa Liberté. Quand ces *Biens* là sont perdus, il n'y en a aucun autre, qui mérite qu'un Homme sage veuille s'en inquieter. J'avoue aussi que les Ressources d'un Peuple, qui sçait soutenir son Commerce par de puissantes Flottes, & empêcher qu'il ne souffre rien par les Taxes qu'il faut lever, sont immenses, & ne deviennent croyables qu'après

en avoir fait l'Expérience. Cependant, une Dépense *illimitée & continuelle*, doit, à la longue, tellement affoiblir une Nation, qu'il ne lui est plus possible de se soutenir. Qu'importe, après tout, qu'un Etat soit mortellement blessé par la Main d'un Ennemi étranger, ou meure de Consomption? Ce dernier Mal surviendra à la *Hollande* plus vite qu'à l'*Angleterre*, parceque celle-ci a plus de Force radicale. Mais, quelque grande que soit cette Force, elle pourra éprouver tant de Diminutions, qu'elle se trouvera tout-à-coup épuisée, & que ses *Efforts les plus vigoureux*, en apparence, ne seront réellement que *les Convulsions de la Mort*. Je n'applique point cette Réflexion au Gouvernement de V^ôtre Majesté; mais je prévois ce qui pourra resulter, dans la suite, des Idées trop étenduës de Négociation & de Guerre, que vous avez établies. Elles ont été salutaires à v^ôtre Royaume, mais elles deviendront tout-à-fait pernicieuses, si de Grands Ministres, attachés à remplir de vastes Plans, ne se conduisent point avec ces Ménagemens de Prudence, qui sont rarement accompagnés de Hardiesse, dans les

les Dessesins, & de Vigueur dans leur Exécution.



DIALOGUE XIX.

M. APICIUS. — DARTENEUF.

DARTENEUF.

HElas ! pauvre *Apicius* ! — Quelle Pitié, que vous n'ayiez pas vécu de mon Tems, & dans mon Païs ! Combien n'ai-je pas mangé, en *Angleterre*, d'excellens Mets, que vous n'avez point connus à *Rome* !

APICIUS.

Gardez vôtres Pitié pour vous même. — Combien n'ai-je point mangé, à *Rome*, d'excellens Mets, qu'on ne connoit plus dans ce Siecle d'Ignorance ! Les Mamelons d'une Truye grasse, le Foye des *Scars*, la Cerveille de divers Oiseaux, & le *Tripotanium*, qui étoit composé de trois sortes de Poissons, pour lesquels vous n'a-

vez point de Noms, le *Lupus Marinus*, le *Myxo*, & la *Murene* *.

D A R T E N E U F.

Je croyois que la *Murene* étoit nôtre *Lamproye*. Nous en avons d'excellentes dans la *Severne*.

A P I C I U S.

Non: — la *Murene* étoit un Poisson qui se prenoit à l'Embouchure du *Tibre*: pour le conserver en Vie, on faisoit entrer l'Eau de la Mer dans des Viviers.

D A R T E N E U F.

Cela étant, j'ose assurer que nos *Lamproyes* sont meilleures. En avez vous jamais mangé en Compote, ou à l'Etuvée.

A P I C I U S.

Je n'ai jamais été dans vôtre Isle. La *Bretagne* étoit un Païs trop barbare, pour que j'y voulusse aller. J'aurois craint d'être mangé par les Habitans.

D A R-

* La Description de ces quatre Sortes de Poissons, & leurs Noms Grecs, se trouvent dans *Rondelet*.

DARTENEUF.

Je vous plains , de tout mon Cœur ; Voy. les
 car si vous n'avez jamais été en *Bretagne* , Lettres
 vous n'avez jamais mangé les meilleures de St.
 Huitres qu'il y ait au Monde. Evre-
 mond.

APICIUS.

Pardonnez moi , Monsieur , de mon Voyez
 Tems , on transportoit vos Huitres de Juvenal
Sandwich à Rome. & Plin.
 Arburh-
 not sur
 les An-
 ciennes
 Medail-
 les , c.
 5. part.
 2.

DARTENEUF.

Il n'y avoit pas moyen qu'elles fussent
 fraîches : elles ne devoient rien valoir. —
 Il falloit en venir manger sur les Lieux.
 Quelle Honte à vous , de ne l'avoir point
 fait ! — Un *Epicurien* parler de Dan-
 ger , quand il est en Quête d'une *Friandise*.
Leandre ne passa-t'il point l'*Hellespont* à
 la Nage pour aller trouver sa Maitresse ?
 Et qu'est-ce qu'une Maitresse en compa-
 raison d'un Barril d'excellentes Huitres ?

APICIUS.

Non — vous ne sçauriez me blâmer Voyez
 avec Justice de n'avoir pas recherché , avec Athe-
 née &
 assez d'Empressement , des Poissons ex- Bayle
 quis. Je partis de *Minturnes* en Campa- dans ses
 Notes.
 nie ,

de l'Art. *nie*, & me rendis sur la Côte d'*Afrique*,
 Apicius. uniquement pour goûter d'une espece de
 Poisson, qu'on prétendoit être plus gran-
 de que celle qui se prenoit sur nôtre Côte,
 & trouvant qu'on m'avoit mal infor-
 mé, je m'en retournai, sans daigner met-
 tre pied à Terre.

DARTENEUF.

Il y a du Sens dans ce que vous venez
 de dire: mais pourquoi ne fites vous pas
 aussi un Voyage à *Sandwich*? Si les Hui-
 tres, que vous y auriez mangées, s'é-
 toient trouvées dans leur point de Perfec-
 tion, vous vous en seriez crevé.

APICIUS.

Vid. Se- C'auroit été un grand Bonheur pour
 nec. de moi. — Je ne me ferois pas empoison-
 Confol. né, comme je fis, parceque, après avoir
 ad Hel- reglé mes Comptes, il se trouva que je
 viam. n'avois plus que la miserable Somme de
 Martial. *quatre-vingts mille Pieces* *, qui ne suffi-
 Epig. soit pas pour m'empêcher de mourir de
 22. l. 3. Faim.

Bayle
 Api-
 cius Ar-
 burh-
 not. p.
 116.

DAR.

* Environ deux Millions de Livres Argent de France.

DARTENEUF.

Une Somme de quatre-vingts mille Pièces ne pas suffire pour vous empêcher de mourir de Faim ! si je l'avois eüe, je ne l'aurois pas dépensée en vingt Ans, quoique j'aie tenu la meilleure Table qu'il y eut dans *Londres*, supposé que je n'eusse fait aucune autre Dépense.

APICIUS.

Pauvre Homme ! Ceci fait bien voir, que vous autres *Anglois* n'avez aucune Idée du Luxe qui regnoit dans nos Repas. Avant de mourir ma Cuisine m'avoit coûté 807, 241. l. 135. 4 d.

Voyez
Arburh-
not. p.
116.

DARTENEUF.

Je n'en crois pas un seul Mot. Il y a ici Erreur de Calcul.

APICIUS.

Voici quelque chose de plus fort : de Compte fait, chaque Souper, que *Luculle* donnoit dans l'Apartment de ses Jardins, qu'il appelloit l'*Apollon*, coutoit 5000 Arburh-Drachmes, c'est-à-dire 1614. l. 11. sh. 8. d. de vôtre Monnoye.

not. p.
133.

DAR-

DARTENEUF.

Je voudrois bien y avoir soupé avec lui!
Mais le Calcul est-il bien juste?

APICIUS.

Interrogez vos Sçavans sur *cela*. Je ne vous raconte que ce qu'ils m'ont dit. — Vous pensez, peut-être, qu'il n'appartenoit de donner de pareils Festins, qu'à de grands Hommes, tels que *Luculle*, qui avoit pillé toute l'*Asie* pour pouvoir tenir *Ménage*. Mais, quelle ne fera pas votre Surprise, quand je vous dirai, qu'*Esope*, le *Comédien*, paya, d'un seul Plat, six mille Sesterces, c'est-à-dire, quatre mille huit cents quarante-trois Pieces, dix Shellings, Monnoye d'*Angleterre*.

DARTENEUF.

Que vous dirai-je? *Cibber & Booth* me font grand Pitié? Et si j'avois sçu, durant ma Vie, ce que vous venez de m'apprendre, je me serois pendu de pur Desespoir de n'avoir pas vécu de votre Temps.

APICIUS.

Et nullement à tort. — Vous ne sçavez point ce que c'est que *Manger*. Il étoit

toit même impossible que vous le sçussiez. Il ne falloit pas moins que les Thrésors de l'Empire *Romain*, pour mettre un *Homme* en état de *tenir une bonne Table*. Nos Acteurs étoient beaucoup plus riches que vos Princes.

DARTENEUF.

Oh ! que n'ai-je vécu sous le beni Regne de *Caligula*, de *Vitellius*, ou d'*Heliogabale*, pour avoir l'Honneur de diner avec leurs Esclaves !

APICIUS.

Vous me percez le Cœur. — Mon cruel Sort a voulu que je mourusse avant ces *Tems heureux*. Ces Empereurs porterent la Gloire de leur Table à un Degré plus éminent, que qui que ce soit n'avoit fait de mon Tems, *Vitellius* dépensa à manger & à boire, dans l'espace d'un An, la valeur de plus de sept Millions deux cens mille Pieces de vôtre Monnoye. Il me l'a dit lui même, dans une Conversation que j'ai eüe avec lui en dernier lieu. Les deux autres, que j'ai nommés, ne lui cederent que très peu en Magnificence Royale.

Voyez
Bayle
Api-
cius,
Athe-
née.
l. i. p. 7.

DAR-

D A R T E N E U F.

C'étoient véritablement de *Grands Princes*. Mais ce qui me tient le plus à Cœur est ce Plat d'*Esope*. Un *Histrion* a-t'il eu l'Avantage de manger plus délicatement que moi? Dites moi, je vous prie, de quoi étoit ce Plat, qui coûtoit tant d'Argent?

A P I C I U S.

Arburh-
not.
p. 133.

Principalement d'Oiseaux, que la Nature a doués du Talent de chanter. C'est ce qui en rehaussoit si fort le Prix.

D A R T E N E U F.

D'Oiseaux qui chantent! Etranglez le — Je n'en mangeai jamais qu'un, que j'avois dérobé à une Dame de ma Connoissance, & toute la Ville de *Londres* fut en Emeute, comme si j'avois dérobé & rôti un Enfant. Mais, tout bien examiné, je commence à douter que j'aie eu tant Sujet de porter envie à *Esope*. Car l'Oiseau chantant, que je mangeai, ne me parût pas meilleur qu'une bonne Allouette, ou une Grive. Sûrement il ne valoit pas un Ortolan, ou un Beccafigue. Ainsi je soupçonne, que tout ce Luxe, que vous me

van-

vantez, n'étoit que Vanité & Dépense extravagante. Je ne puis le mieux comparer qu'aux Perles dissoutes dans du Vinaigre, que le Fils d'*Esopé* beuvoit à son Souper. Une Cuisse de Venaison, & mon Plat favori, un *Pâté de jambon*, étoient quelque chose de plus exquis, que tout ce qu'on servoit sur la Table de *Vitellius*. Je ne trouve pas que vous ayiez jamais eu de bonnes Soupes, sans lesquelles il n'est, pas possible, à un Homme de *Gout*, d'avoir diné. Les Lapins d'*Italie* ne sont pas mangeables: & cependant qu'y a-t'il de meilleur que l'*Aile* d'un de nos Lapins de Garenne? On assure, que vous n'aviez point de Dindonneaux. Le Mouton sent mauvais en *Italie*. Et, pour ce qui est de vos Sangliers rôtis tout entiers, je n'en fais pas le moindre cas. J'aurois permis, qu'on les servit à un Festin de Communauté, ou à un Repas destiné à gagner la Pluralité des Voix pour une Election. Un Cochon de lait rôti à point, & bien assaisonné, vaut seul cent de ces vilains Animaux. Et un bon Rouleau de Chair de Verrat de *Shrewsbury* est bien autre chose.

Voyez
Pope.
Imitat.
des Sa-
tyr.
d'Ho-
race.
Sat. 1.
l. 46.

A P I C I U S.

Voyez
Arburh-
not.
c. 5.

Si vous avez eu quelques Mets qui nous manquoient , nôtre Maniere d'apprêter doit l'avoir emporté de beaucoup sur la vôtre. Nos Cuifiniers étoient si habiles, qu'ils pouvoient donner , à la Chair de Porc, le Goût de tous les autres Mets.

D A R T E N E U F.

Je n'approuve en aucune façon ces impertinens Déguifemens. Vous tromperiez auffi aifément un bon *Connoiffeur*, en lui mettant devant les Yeux la Copie d'un beau *Tableau*, à la place de l'Original. Nos Cuifiniers font précifément le contraire: ils donnent un délicieux Fumet de Jambon à tous les autres Mets, fans que ceux-ci perdent rien de leur Goût naturel. Je fuis perfuadé , que nôtre *Coulis de Jambon* est une bien meilleure Sauce qu'aucune de celles qui ont été en ufage chez les Anciens. Nous avons cent Ragouts , qu'on ne fçauroit décrire. Si les vôtres avoient été auffi bons, vous ne vous feriez pas étendus fur vos petits Lits en mangeant. Vous auriez été bien aifes de vous tenir droits, & d'être attentifs à
ce

ce qui devoit vous occuper. Vous aviez, outre celà, la mauvaife Coutûme de *vous faire lire* quelque Ouvrage pendant vôtre Souper. C'étoit une marque qu'il manquoit quelque chose à vôtre Contentement. Pour moi, dès que je me trouvois à Table, je ne songeois qu'à manger. Je n'entendois, ne voyois, ni ne parlois : il ne me restoit aucun autre Sens, que l'Odorat & le Gôût. Mais, ce qui est bien pis, vous n'aviez aucun Vin, qui mérite d'être mis en comparaison avec le *Pontac*, le *Bourgogne*, le *Champagne*, le vieux Vin de *Rhin*, ou le *Tokay*. Vous vantez extrêmement vôtre *Falerne*. J'ai goûté vôtre *Lachryma Christi*, & d'autres Vins de la même Côte: mais je vous proteste, que je ne voudrois pas boire plus de deux Verres du meilleur de tous, quand vous me donneriez le Royaume de *Naples*. Vous faisiez bouillir vos Vins, & vous y mêliez de l'Eau; ce qui prouve qu'il n'y avoit pas moyen de les boire purs.

A P I C I U S.

Je vous cede la Victoire sur l'Article des Vins, pour ne rien dire de vôtre *Ci-*
O 2
dre,

dre, de vôtre Poiré, & de vos Bieres, que j'ai ouï grandement exalter, par des *Anglois*, dont le Témoignage m'a été confirmé par celui de quelques uns de leurs Voifins, qui ont voyagé en *Angleterre*. On m'a raconté auffi des Merveilles d'une Liqueur appelée *Punch*.

D A R T E N E U F.

Comment — Etre mort fans en avoir goûté ! Il y a du *Punch* fait avec du *Rum*, & d'autre avec de l'*Arrack*. On est bien embarrassé à dire, lequel est le meilleur : mais, pour l'un & pour l'autre, *Jupiter* auroit laissé là son Nectar, sur ma Parole d'Honneur.

A P I C I U S.

Je n'eus jamais de Soif plus ardente que celle que vôtre Description vient d'exciter en moi. D'où tirez vous vôtre *Arrack* & vôtre *Rum* ?

D A R T E N E U F.

Des *Indes Orientales* & *Occidentales*, Païs inconnus pour vous. En voila assez pour décider la Question. Vôtre Commerce aux *Indes Orientales* n'étoit rien en
com-

comparaïson du nôtre : & les *Indes Occidentales* n'avoient pas été découvertes encore. Quel nouveau Monde de *bonnes Choses* , en fait de manger & de boire, *Colomb* ne nous a-t'il point ouvert ! Pensez y bien & avec Désespoir.

A P I C I U S.

Je déplore véritablement mon Sort d'avoir vécu avant que l'*Amerique* fût connue. Je souffre toutes les fois qu'on me parle de Chocolat, d'Ananas, & d'autres Boissons exquis, ou Fruits délicieux, qui viennent de ce Païs, & dont je n'ai jamais goûté. Quel Avantage n'a ce pas été pour vous, que vos Masepains, vos Tartes, & tant d'autres Friandises, sont adoucies avec du Sucre, au lieu de Miel ! Mais, ce qui m'afflige le plus, c'est de n'avoir jamais mangé de *Tortuë*. On m'a dit, que c'est un admirable Mets.

D A R T E N E U F.

Oui, au dire des *Americains* : — Car, de mon Tems, on n'en transportoit pas encore en *Angleterre*.

APICIUS.

Jamais mangé de Tortuës ! Comment avez vous ôsé me blâmer de n'avoir pas été à Sandwich pour manger des Huitres, vous, qui n'avez pas voulu faire un tour en Amerique, pour vous regaler en Tortuës ? Mais fache, malheureux ! qu'elles sont, à ce qu'on m'a assuré, aussi communes en Angleterre que l'Esturgeon. Il y a des Barques, qui vont régulièrement de Londres & de Bristol aux Indes Occidentales, & dont toute la Charge, à leur retour, consiste en Tortuës. Je viens de voir un Echevin de Westminster, qui mourût, la Semaine passée, d'une Indigestion, pour avoir trop mangé d'un Plat de Tortuë.

DARTENEUF.

Vous auroit-il dit, par hazard, qu'une Tortuë vaut mieux que de la Venaison ?

APICIUS.

Il dit, qu'il y avoit une Cuisse de Venaison, à laquelle Personne ne toucha : mais que tout le Monde donna sur la Tortuë : que pour lui il mangea jusqu'à ce qu'il s'en-

s'endormît sur sa Chaise, & que c'est un Mets si sain, qu'il ne seroit pas mort, si, durant son Sommeil, il n'avoit point eu le Malheur de gagner un Froid, qui arrêta la Transpiration, & l'empêcha de digérer.

D A R T E N E U F.

Helas ! que la Félicité humaine est imparfaite ! j'ai vécu dans un Siècle, où les Plaisirs de la Table ont été portés à leur plus haut degré de Perfection en *Angleterre* & en *France*. Et cependant un Repas de *Tortuës* est une Nouveauté pour moi ! Croiriez vous que *Pluton* voulût bien me permettre de revenir pour un seul Jour ? Je ne passerai point le Terme accordé, étant bien résolu de tant manger de ce nouveau Mets, que je serai crevé avant l'Heure marquée pour mon retour.

A P I C I U S.

Vous oubliez apparemment que vous n'avez plus de *Corps*. Mais, consolez vous par la Consideration, que, si vous avez mangé des Mets exquis, dont je n'ai jamais goûté, nos Neveux auront, à leur tour, des Plats admirables, que leurs Ancêtres

n'ont point connus. Ne doutez pas qu'on ne fasse de nouvelles Découvertes sur un Sujet de cette Importance. Soyons Philosophes, & ayons de la Réconnoissance pour toutes *les bonnes Choses*, que nous avons goûtées, sans envier à d'autres les *Choses meilleures*, qui peuvent leur tomber en Partage. Pensez, qu'après tout, il ne nous a pas été possible de manger plus que nôtre Estomac n'étoit capable de contenir: Et c'est ce que nous avons fait chaque Jour de nôtre Vie. — Mais quoi! n'est-ce pas *Mercur*e qui vient vers nous?

M E R C U R E.

Je vous dirai, Messieurs, que j'ai entendu tous vos Discours, m'étant rendu invisible à vos Yeux: Privilege, dont nous autres Dieux faisons usage, quand il nous plaît. Ecoutez moi bien, & je vous ferai part d'une Découverte sur la Matière même de vôtre Conversation. Je connois deux Hommes, dont l'un est mort depuis plusieurs Siecles, & dont l'autre vit encore, qui ont eu, en mangeant, plus de Plaisir qu'aucun de vous deux.

APICIUS.

Je m'imagine, que l'un d'eux étoit un *Sibarite*, & l'autre un Gentil-homme *François*, établi dans les *Indes Occidentales*.

MERCURE.

Non: l'un étoit un Soldat *Lacedémonien*, & l'autre un Fermier *Anglois*. — Ne faites pas tant les étonnés. Ce que je vous dis est vrai. Le Soldat ne mangeoit jamais de son *Brouet noir*, avant que les Exercices, auxquels la Discipline Militaire de son Païs l'obligeoit, ne lui eussent donné un Appétit devorant. Le Fermier menoit la Charruë, ou faisoit quelque autre Travail, depuis le Matin jusqu'au Soir; & dès qu'il revenoit au Logis, sa Femme lui servoit une bonne Piece de Boeuf, ou une Poularde, nourrie dans la Grange, & un *Pudding*. Je vous assure qu'il savouroit les Délices de ce Repas, bien mieux que vous n'avez fait celles des vôtres, en mangeant vos *Matelottes*, ou vos Pâtés de Jambon. Vos Estomacs étoient toujours tant surchargés, que je doute que vous ayiez jamais eu réellement Faim, ou fait, en vingt Ans, un seul Repas avec Appétit.

tit. Je dis donc, que le Soldat & le Fermier ont mangé plus délicieusement que vous.

D A R T E N E U F.

Ce que vous dites là me mortifie bien davantage que de n'avoir point assisté à un Repas en Tortuës. Je commence à craindre que nous n'ayions eu aucune *vraie Notion de Plaisir*.

A P I C I U S.

Il est bien triste de ne sçavoir qu'après qu'on est *mort*, ce que c'est que *vivre agréablement*. J'aurois souhaité, O *Mercur* ! que vous m'eussiez appris, durant ma Vie, votre *Art de faire la Cuisine*, ou que vous n'en eussiez sonné mot *ici*.



DIA,



DIALOGUE XX.

ALEXANDRE LE GRAND. — CHARLES XII.
Roi de Suede.

ALEXANDRE.

Votre Majesté semble être fort en Colere! Quelqu'un l'auroit-il offensée? De quoi s'agit-il?

CHARLES.

L'Offense ne vous regarde pas moins que moi. Il vient d'arriver, aux Champs Elisées, un Homme, qui a parlé de nous de la Maniere la plus insolente. C'est un Poëte *Anglois*, un certain *Pope*. Il nous a appellés des *Fous*!

Essay
sur
l'Hom-
me. Ep.
IV. V.
219,
220.

ALEXANDRE.

J'ai été fort malheureux en Poëtes. Jamais Prince ne fût plus généreux envers les Muses, & ne vît ses Faveurs plus mal payées. Etant en Vie, je déclarai, que j'enviois, à *Achille*, le Bonheur d'avoir eu ses Exploits chantés par *Homere*, & je re-

recompensai liberalement *Chærilus*, qui se piquoit de faire des Vers, pour avoir tâché de celebrer les miens. Mais ma Liberalité, bien loin de me faire Honneur, a donné occasion à *Horace*, un des meilleurs Poètes *Latins*, de m'accuser de Manque de Goût; & *Lucain*, autre Poète de la même Nation, a chargé ma Mémoire des plus dures Invectives.

C H A R L E S.

Voyez
Ponia-
towski
Remar-
ques sur
l'Histoire
de
Charles
XII.

Je ne sçais rien de tout celà; mais je sçais, que, de mon Tems, un Satyrique *François*, nommé *Boileau*, parla de vous en des Termes si insolens, que, pour avoir injurié mon *Heros Favori*, je déchirai son Livre en Pieces. Et voici ce Chien d'*Anglois* qui nous diffame tous deux. — Mais j'ai en tête un Projet, dont l'Exécution servira à reparer nôtre Honneur. Si vous voulez me seconder, nous chasserons d'ici tous ces misérables Ecrivains, & nous les précipiterons jusqu'au fond du *Tartare*, en dépit de *Pluton*, & de ses Gardes.

A L E X A N D R E.

Ceci ne ressemble pas mal à vôtre Entreprise de *Bender*, où, avec trois cens
Sue-

Suedois vous vouliez faire ferme contre toutes les Forces de l'Empire *Ottoman*. Et je vous avouë, que de semblables Folies n'autorisent que trop quelque Epithete de la part de *Pope*.

C H A R L E S.

Si mon Héroïsme étoit *fou*, je pense que le vôtre n'a pas été fort *sage*.

A L E X A N D R E.

Il y a eu une prodigieuse Difference entre votre Conduite & la mienne. Tous mes Projets de Guerre étoient bien concertés, & executés avec une extrême Prudence. Mes Mesures répondoient à la Fin que je me proposois; &, quoiqu'en puissent dire les Poëtes & les Déclamateurs, quiconque lira l'Histoire de ma Vie avec Attention, trouvera que je n'ai pas moins été habile Politique qu'intrépide Soldat. Mais vous, en menant votre Armée dans les Déserts arides de l'*Ukraine*, à l'Approche de l'Hyver, vous l'exposâtes au Danger de mourir de Misere, perdités votre Artillerie, avec une bonne Partie de vos Troupes, que les Fatigues & le Froid firent périr, & fûtes réduit à combattre
les

les *Moscovites*, dont les Forces étoient si supérieures aux vôtres, avec tant de Désavantage, qu'il vous fût impossible de tenir contre eux.

C H A R L È S.

Je ne vous conteste point la Prééminence comme Général. Ce n'est pas à moi, qui ne suis qu'un *simple Mortel*, à vouloir m'égaliser au Fils de *Jupiter Ammon*.

A L E X A N D R E.

Vous croyez, peut-être, que la Prétention d'avoir eu *Jupiter* pour Pere, ne me donne pas moins de droit au Titre de *Fou*, que votre Conduite à *Bender* ne vous l'a mérité. Mais, vous vous trompez. Ce fût ma Politique, & nullement ma Vanité, qui forma cette Prétention. Ayant Dessein de conquérir l'*Asie*, il convenoit que je parûsse *quelque chose de plus qu'un Homme*. Les Peuples étoient accoutûmés à l'Idée de *Héros Demi-Dieux*. C'est ce qui m'engagea à m'attribuer une Origine pareille à celle d'*Osiris*, de *Sesostris*, de *Bacchus*, & d'*Hercule*, qui avoient les premiers fait la Conquête de l'Orient. L'Opinion de ma Divinité seconda mes Armes

mes, & m'aida à subjuguier toutes les Nations, dont je traversai les Païs, depuis le *Granique* jusqu'au *Gange*. Mais, quoique je m'appellasse moi même *le Fils de Jupiter*, & que ma Grandeur d'Ame & mon Courage me conservassent la Vénération que ce Nom inspiroit, je n'oubliai pas que j'étois *le Fils de Philippe*. Je fis usage de la Politique de mon Pere, & des sages Leçons d'*Aristote*, dont j'avois fait mon Précepteur, pour venir plus sûrement à bout de mes héroïques Dessesins. Ce fût *le Fils de Philippe*, qui planta des Colonies Grecques dans toute l'*Asie*, jusqu'aux *Indes*; qui forma les Projets d'un Commerce plus étendu que son Empire même; qui en posa les Fondemens au milieu des Troubles de la Guerre; qui bâtit *Alexandrie*, dans l'Intention d'en faire le Centre du Commerce entre l'*Europe*, l'*Asie*, & l'*Afrique*; qui envoya *Néarque* pour parcourir les Mers des *Indes*, & qui se proposa d'aller jusqu'aux Colonnes d'*Hercule*, chercher le Passage, dont la Découverte a fait, depuis, tant d'Honneur à *Vasquez de Gama*. Ce fût *le Fils de Philippe*, qui, après avoir dompté les *Perses*, eut soin de les gouver-

Voyez
la Vie
d'Alex-
andre,
par Plu-
tarque.

verner avec tant de Douceur, de Justice, & de Sageffe, qu'ils l'aimèrent, dans la fuite, plus qu'ils n'avoient aimé leurs Rois naturels; & qui, par les Liens du Mariage, & par divers autres Moyens, tâcha de réunir les deux Peuples si étroitement, qu'ils n'en fissent plus qu'un feul. Mais vous, quand la Victoire favorisa vos Armes, quel Plan formâtes vous pour l'Avancement du Commerce de vos Sujets, pour procurer quelque Avantage à ceux que vous aviez vaincus, ou pour vous concilier l'Affectiion de quelqu'un de vos Ennemis?

C H A R L E S.

Quand il ne tint qu'à moi de m'emparer du Thrône de *Pologne*, & que la Chose me fût confeillée par mon Ministre favori, le Comte *Piper*, j'aimai mieux en faire généreusement présent à *Staniflas*, comme vous donnâtes quelques unes de vos Conquêtes à *Porus*, outre son propre Royaume, que vous lui rendites, après avoir mis en fuite son Armée, & l'avoir lui même fait Prisonnier.

A L E X.

ALEXANDRE.

Je lui donnai le Gouvernement de ces Etats *sous* moi, & en qualité de mon *Lieutenant*, ce qui étoit le meilleur Moyen de rester Maître des Païs, où il n'y avoit pas moyen de laisser assez de Monde pour les garder. La même Politique fût, dans la suite, mise en Oeuvre par les *Romains*, dans les Endroits reculés de leur Empire. Mais, ils ne furent pas, non plus que Moi, si extravagans, que d'aller combattre *uniquement pour d'autres*, ou de déthrôner des Rois, simplement pour avoir le Plaisir de mettre leur Couronne sur quelque autre Tête, sans aucun Avantage pour nous mêmes, ou pour nos Sujets. J'avouerai néanmoins, que mon Expédition aux *Indes*, a été un Exploit du *Fils de Jupiter*, & pas du *Fils de Philippe*. J'aurois mieux fait de donner plus de Consistance à mes Empires de *Perse* & de *Grèce*, que de tenter si tôt de nouvelles Conquêtes. Cette Guerre ne laissa pas que de servir à empêcher mes Troupes de s'amollir par l'Aise, & à répandre la Terreur de mon Nom, qui étoit le grand Soutien de ma Puissance. Vous ne profitâtes

P

point

point de mon Exemple, dans votre Conduite envers le Roi que vous aviez vaincu. En obligeant *Auguste* à écrire une Lettre de Félicitation à celui que vous veniez de nommer Roi de *Pologne* à sa Place, vous fites précisément le contraire de ce que j'avois fait à l'égard de *Perus* & de *Darius*. Vous insultiez à sa mauvaise Fortune. C'étoit le Triomphe d'une Ame petite & basse. La Visite, que vous jugeâtes à propos de lui rendre, après cette Insulte, étoit une nouvelle Offense, inutile en elle même, & dangereuse pour vous.

C H A R L E S.

Je ne craignois aucun Danger de sa part. — J'étois persuadé qu'il ne feroit point Usage du Pouvoir que je lui donnois de me nuire.

A L E X A N D R E.

S'il avoit écouté la Voix du Remords, comme cela auroit pû arriver, vous auriez été la Victime de votre Présomption & de votre Insolence. Pour moi, quoique intrépide au milieu de tous les Dangers, qu'il convenoit à mes Intérêts de
de

de braver, je ne me suis pas mis, un seul instant, entre les Mains d'une Personne que j'avois offensée. Mais, vous eûtes, à la fois, la Témérité de la *Folie*, & celle de l'*Héroïsme*. Les fausses Idées, que vous aviez de la Foiblesse de votre Ennemi, furent la Cause de votre Perte. Quand, en Réponse à quelques Propositions de Paix, que le Czar vous avoit envoyées, vous dites, que *vous viendriez traiter avec lui à* Moscov, il repliqua fort sensément, *mon* Frere Charles *prétend faire toujours l'A-*lexandre, *mais je me flatte qu'il ne trouve-*ra pas en moi un Darius. Et, certainement vous auriez dû mieux connoître le Caractere de ce Prince. Si la *Perse* avoit été gouvernée par un *Pierre Alexiowitz*, quand je l'attaquai, j'aurois agi avec plus de Précaution, & je me ferois bien gardé de considérer mes Troupes, comme tant supérieures, en Discipline & en Valeur, à celles d'un Roi, qui les menoit lui même à l'Ennemi, & qui étoit en état de leur apprendre ce qu'elles ignoroient.

Voy. le
Charles
XII. de
Voltaire.

CHARLES.

La Bataille de *Narva*, gagnée par huit mille *Suédois*, contre quatre-vingts mille

Russes, sembloit autoriser le peu d'Estime que j'avois pour eux, & pour leur Prince.

A L E X A N D R E.

Il ne se trouva point en Personne à cette Bataille. D'ailleurs, il n'avoit pas eu encore le Tems nécessaire pour discipliner ses Soldats barbares. Vous lui donnâtes ce Tems, & il l'employa si bien, que vous rencontrâtes de tout autres *Russes* à *Pultowa*. Si vous aviez profité de l'Avantage remporté sur eux à *Narva*, & que vous eussiez marché droit à *Moscow*, vous auriez étouffé leur *Hercule* dans son Berceau; mais vous le laissâtes croître jusqu'à ce qu'il eût toutes ses Forces, & le traitâtes après cela en Enfant.

C H A R L E S.

J'avouë que vous m'avez surpassé en Conduite, en Politique, & en vraie Magnanimité. Mais, ma Liberalité a, tout au moins, égalé la vôtre, & ni Vous, ni aucun autre Mortel ne l'a jamais emporté sur moi en Enthousiasme de Courage & de Valeur. J'ai aussi été exempt de plusieurs Vices, qui ont souillé votre Caractere.

tere. Je ne m'enyvrai jamais; il ne m'est pas arrivé de tuer un Ami dans la Débauche d'un Festin; je n'ai pas réduit de Palais en Cendres, à l'Instigation d'une Courtisane.

A L E X A N D R E.

Je pourrois excuser en quelque sorte le Malheur que j'ai eu de n'être pas assez sôbre, par le Préjugé établi chez les *Perfes*, que c'étoit un vrai Mérite, à leurs Rois, de pouvoir boire une excessive Quantité de Vin; & il s'en falloit beaucoup que les *Macédoniens* regardassent cette Qualité comme un Deshonneur. Mais, vous ne fûtes pas moins cruel, sans avoir bû, que moi étant yvre. Vous n'étiez pas yvre, quand vous prétendites rester en *Turquie* en dépit du *Grand Seigneur*. Vous n'étiez pas yvre, quand vous condamnez l'infortuné *Patkull*, dont le seul Crime étoit d'avoir maintenu les Droits de son Païs, & qui se trouvoit revêtu du Caractere sacré d'Ambassadeur, à être rompu vif sur la Rouë, contre les Loix des Nations, & contre celles de l'Humanité, plus inviolables encore pour une Ame généreuse. Vous n'étiez pas yvre, quand vous

Voy. le
Charles
XII. de
Voltaire.

écrivites aux Membres du Sénat de *Suede*, qui, sur un faux Bruit de votre Mort, prenoient quelques Arrangemens pour l'Administration des Affaires, Que vous leur envoyeriez une de vos Bottes, & que ce seroit d'elle qu'il faudroit qu'ils prissent les Ordres: Insulte plus horrible qu'aucune de celles dont les *Macédoniens* eurent lieu de se plaindre de ma part, dans le Tems que j'étois le plus enyvré d'Adulation & de Vin. Pour ce qui est de la Chasteté, je ne mérite pas, à cet égard, les mêmes Eloges que vous, quoiqu'on ait fort loué ma Continence. Mais, peut-être qu'un peu de Sensibilité pour le Beau Sexe auroit apprivoisé votre Naturel féroce & obstiné.

CHARLES.

Je ferois devenu Femme, ou, ce qui est bien pis, l'Esclave d'une Femme. Mais, je nie, que vous n'ayiez jamais été cruel que dans le Vin. Vous n'étiez pas yvre, quand vous fites mettre en Croix le Médecin d'*Ephestion*, pour n'avoir pas guéri un Malade, que son Intemperance avoit tué; ni quand vous immolâtes, aux Manes de cet Officier favori, la Nation entière

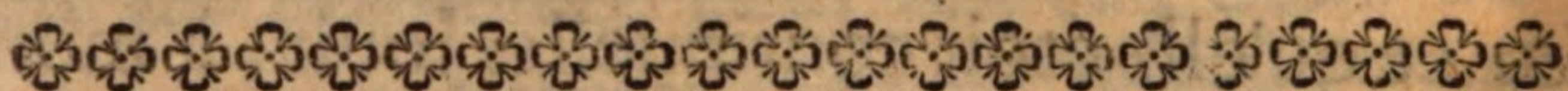
Voyez
la Vie
d'Alex-
andre,
dans
Plutar-
que.

tiere des *Casséens*, Hommes, Femmes, & Enfans, qui n'avoient eu aucune part à sa Mort; à cause que vous aviez lû, dans *Homere*, qu'*Achille* avoit sacrifié quelques Captives *Troyennes* sur le Tombeau de *Patrocle*.

ALEXANDRE.

Je tombe d'accord, que la Violence de mes Passions m'a souvent ôté l'Usage de la Raison; sur-tout quand l'Orgueil, que m'inspiroient de si étonnans Succès, la Servitude des *Perses*, & les Flatteries des Barbares, eurent produit en moi une Yvresse plus dangereuse que celle du Vin, en ce qu'elle étoit continuelle. Jouir, à mon Age, d'une Fortune telle que la mienne, avec Moderation & Sobriété, étoit presque au dessus de la Nature Humaine. Pour vous, il y avoit, dans vos Vertus, un Excès & une Intemperance, qui les tournoit toutes en Vices. Et il vous manqua une Vertu, que je possédai éminemment, je veux dire, l'Amour de la Science & des Arts. Ce fût par ma Protection & par mes Soins qu'on les porta à leur plus haut point de Perfection en *Grece*. Vous les détruisîtes en *Suede*, & ne fûtes pas

moins un *Goth* que les *Alarics*, & les *Genserics* vos Prédecesseurs. *Aristote*, *Apelle* & *Lysippe*, pour ne nommer qu'eux, furent les Ornemens de mon Règne: le Vôtre ne fût illustré que par des Batailles. Sur le tout, quoique divers Traits de Ressemblance entre nous me disposent à vous accorder une espece de Préférence sur moi, je ne sçaurois m'empêcher d'en donner une autre bien plus marquée sur vous à votre Ennemi, *Pierre le Grand*. Il fit du bien à son Païs; vous ruinaies le vôtre. Il étoit un *Législateur*, vous fûtes un *Tyran*.



DIALOGUE XXI.

Le Cardinal XIMENES. — Le Cardinal
WOLSEY.

WOLSEY.

DE quel air de Supériorité vous me regardez, *Ximenes* ! Avez vous oublié que j'ai été le Favori & le Preinier Ministre d'un des plus grands Rois d'*Angleter-*

terre? Que j'ai été, à la fois, Grand Chancelier, Evêque de *Durham*, Evêque de *Winchester*, Archevêque d'*Tork*, & Cardinal Légat ? Sur quel autre Sujet avez vous jamais vû tant de Puissance & de Dignités accumulées ?

XIMENES.

Voulant prouver que vous étiez mon égal, vous me dites *ce que vous avez eu*, & non *ce que vous avez fait*. Pour être un grand Ministre, il ne s'agit pas de posséder de grands Emplois, mais de faire de grandes Choses. Je sçais que durant quelques Années, vous gouvernâtes l'Esprit du Roi *Henri VIII.*, & par conséquent son Royaume. Apprenez moi aussi les *Actions de vôtre Regne*.

WOLSEY.

Mes Actions furent celles d'un Courtisan adroit, & d'un habile Politique. Je ménageai l'Humeur la plus difficile, qui aît peut-être jamais existé, avec tant de Dextérité, que les Passions de mon Maître furent toujours dirigées suivant mes Inclinations. Dans les Affaires Etrangères, je dispois de son Amitié ou de sa

Haine, suivant que mes Intérêts particuliers le demandoient. Ce ne fût pas avec *Lui*, mais avec *Moi*, que l'Empereur & la *France* firent des Traités, qui contenoient tous quelque Article en ma Faveur, sans compter les Assurances secretes de contenter mon Ambition ou mes Ressentimens, qui furent les vrais Ressorts de mes Négociations. Dans mon Païs, je forçai l'Orgueil de la Noblesse *Angloise* à s'humilier devant le Fils d'un Boucher d'*Ipswich*. Et comme ma Puissance étoit *Royale*, ma Magnificence le fût pareillement: mes Bâtimens, mes Meubles, ma Maison, mes Equipages, mes Liberalités, & mes Charités, furent au dessus de la Condition d'un simple Sujet.

X I M E N E S.

Il paroît, par tout ce que vous avez dit, que vous sçutes *Vous* procurer de grands Avantages durant le Cours de vôtre Ministère, trop grands pour qu'un Homme de bien les eût désirés, ou qu'un Homme sage eût voulu les accepter. Mais, que faites vous pour vôtre *Prince*, pour l'*E-tat*? — Quoi! point de Réponse? —
Ce que j'ai fait est sçu de tout le Monde.
Je

Voyez
la Vie
de Xi-
me.

Je ne me contentai pas de faire plier la Noblesse *Espagnole* sous mon Autorité, mais je delivrai *le Peuple* de la Tyrannie qu'elle exerçoit sur lui. On respecta en vous la Puissance Royale; je fis respecter *la Majesté des Loix*. Je m'attirai aussi les Benedictions des Habitans de *Castille*, en introduisant une Méthode moins onéreuse de lever les Taxes. Après la Mort d'*Isabelle*, je maintins la Tranquillité publique dans l'*Arragon* & dans la *Castille*, en procurant la Régence du dernier de ces Royaumes à *Ferdinand*, quoiqu'il n'eût pas été mon Ami durant la Vie de la Reine. Et quand, après la Mort de ce Prince, je fûs parvenu à la Régence, par l'Estime & l'Affection des *Castillans*, je me conduisis avec Courage, Fermeté, & Prudence; avec le Desintéressement le plus parfait par rapport à moi même, & avec un Amour sincere pour le Bien Public. J'étouffai toutes les Factions, qui auroient pû troubler la Paix, pendant la Minorité & l'Absence du jeune Roi, & apaisai les *Castillans*, justement irrités contre les Etrangers, qui gouvernoient leur Prince, & s'enrichissoient des Dépouilles de leur Pais: sans quoi

nes, par
Marso-
lier.

quoi leur Fureur auroit , dès lors , éclaté par une Rebellion ouverte , comme elle le fit , trop malheureusement , après ma Mort. Telles furent mes Actions dans le Cours de la Vie Civile ; mais , pour qu'il ne manquât rien à ma Gloire , je me distinguai par des Exploits Guerriers. A mes Fraix , & m'étant mis à la Tête d'une Armée , je conquis *Oran* sur les *Maures* , & annexai cette Place à la Monarchie *Espagnole*.

W O L S E Y.

Mon Ame étoit aussi élevée & aussi noble que la vôtre ; mon Esprit aussi grand , & plus délié. Mais la Difference de nôtre Conduite vint de ce que nous nous proposons une differente Fin. La vôtre fût d'acquérir de la Réputation , & de conserver votre Autorité en *Castille* , en rendant ce Royaume le plus florissant & le plus heureux qu'il étoit possible. La mienne , de me procurer à moi même la *Triple Couronne* , par le secours de mon Souverain & des Puissances Etrangères. Chacun de nous suivit les Voyes qui le menaient le plus directement à son But.

X I M E.

XIMENES.

Pouvez vous avouer, sans rougir, que votre Conduite a été dirigée par un si indigne Motif? Au moins, aurez vous Honte d'avoir manqué votre Objet, & de vous être trouvé la Dupe des Puissances, avec lesquelles vous aviez négocié : le tout, après avoir deshonoré votre Maître. Pour moi, je vins à bout de ce que je fouhaitois, & le Succès, que j'eus, tourna à la Gloire de mon Souverain & à l'Avantage de ma Patrie. D'ailleurs nous n'eûmes pas recours au même Moyen d'acquérir du Pouvoir. Nous dûmes le nôtre, l'un & l'autre, à la Faveur de nos Cours ; mais je gagnai l'Amitié d'*Isabelle*, par l'Opinion qu'elle avoit conçue de ma Pieté & de mon Respect pour la Justice : vous gagnâtes l'Affection de *Henri* par une Complaissance, & un Genre de Vie, inexcusables dans un Homme de votre Caractere.

WOLSEY.

Je ne menai pas la Vie d'un Moine austere, comme vous fites, *Ximenes* : aussi n'en aurois-je pû tirer aucun Avantage. *Isabelle* & *Henri* n'étoient pas de même
Ca-

Caractere; & il falloit s'y prendre de différente Maniere pour se concilier leur Faveur. En me rendant agréable à mon Roi, je gouvernai ses Passions de telle forte, que, durant tout le Tems de ma Vie, elles ne produisirent aucun des terribles Effets, qui eurent lieu immédiatement après ma Mort. Il étoit comme un fier Courfier, qui, entre les Mains d'un habile Ecuyer, écume simplement, & mord son Frein, au lieu qu'entre celles de quelqu'un, qui ne sçait pas le mener, il rompt la Gourmette qui le retient, & jette à bas son ignorant Cavalier.

XIMENES

Si *Henri VIII.* avoit été Roi de *Castille*, il ne m'auroit pas engagé à fortir de mon Cloître. Un Homme, qui a du Courage & de la Vertu, ne voudra jamais aller à une Cour, où il ne sçauroit s'élever sans s'avilir.

WOLSEY.

Voyez
Marfo-
lier,
Vie de
Xime-
nes.

Vôtre Caractere inflexible a pensé rompre, plus d'une fois, vos Mesures: & la Bigoterie, que vôtre long Sejour dans un Cloître avoit produite, & que vous con-
fer-

fervâtes, étant Ministre d'Etat, auroit pû facilement faire perdre, à la *Castille*, le Royaume de *Grenade* nouvellement conquis. Quelle Imprudence à vous, en voulant forcer les *Maures* de cette Capitale à changer de Religion, de les exciter vous même à une dangereuse Revolte! Souvenez vous de l'extrême Mécontentement que le Roi *Ferdinand* vous en témoigna, & sûrement il avoit raison.

XIMENE S.

J'en conviens. — Mon Zele pour la Religion étoit trop ardent, & trop févere.

WOLSEY.

Le Tribunal injuste & inhumain de l'Inquisition, établi, par vous, pour veiller à la Foi de vos Nouveaux Convertis de *Grenade*, (qui ne l'étoient que de Nom) a été, dans la suite, le Deshonneur, & la Ruine de l'*Espagne*. Mes plus indignes Complaissances pour *Henri VIII*, firent infiniment moins de Mal à l'*Angleterre*, que la Cour odieuse, dont nous parlons, n'en fit à votre Païs.

XIME-

XIMENES.

Je ne fis que retablir un ancien Tribunal, institué originairement contre les *Albigéois* par un de nos *Saints*, & le revêtis d'un Pouvoir plus étendu. Les Maux, qui accompagnent l'Administration de ce Pouvoir, ne sçauroient être revoqués en doute. Mais, s'il est permis d'employer la Violence pour le Maintien de la Religion, (& l'Eglise a déclaré, comme vous sçavez, qu'on le peut) l'Inquisition est, de tous les Moyens imaginables, le plus capable de produire l'Effet désiré.

WOLSEY.

Cet Argument fait plus contre votre Eglise, que contre l'Inquisition. Je veux dire simplement, que je me tiens pour fort heureux, que mon Ministère n'ait pas été souillé de quelque Action de Cruauté, quand même elle auroit été couverte d'un Voile de Religion. Il y avoit plus de Douceur, dans mon Caractere, que dans le vôtre. J'étois fier avec les Orgueilleux, mais bien-faisant, humain, & honnête avec mes Amis, & mes Inférieurs. Si j'avois obtenu le grand Objet de mon Ambition,

bition, & que la Tiare de Souverain Pontife eut ceint ma Tête, j'aurois gouverné l'Eglise avec plus de Moderation & de Bonté, que vous n'eussiez fait, si vous aviez été à ma Place. Mon bon Naturel, ma Politesse, mon Goût pour la Magnificence, mon Amour des Beaux Arts, de l'Esprit, & du Sçavoir, m'auroient rendu les Délices des *Italiens*, & élevé au Rang des plus grands Princes. Au lieu qu'en vous le Bigot & le Moine auroient percé à travers l'Homme d'Etat & le Prince.

XIMENES.

Nous ne sçavons gueres ce que nous aurions été, l'un & l'autre, en pareil Cas. Mais, comme Ministre, vous ne pouvez pas entrer en comparaison avec moi. Le seul Article, à l'égard duquel il vous est permis de prétendre à quelque Egalité, consiste dans la Maniere noble, dont vous encourageâtes les Sciences. Vos Colleges, fondés à *Ipswich* & à *Oxford*, vont de pair avec mon Université à *Alcala de Henara*. Mais il y a, dans nôtre Générosité, une Difference remarquable; Tous mes Revenus étoient employés en Liberalités bien placées, en Actes de Charité, de Pie-

Q

té,

té, de Vertu: au lieu qu'une grande Partie de vos excessives Dépenses, ne servoit qu'à flatter vôtre Goût pour le Luxe & pour l'Ostentation. Que si l'on nous considere sous tout autre point de Vuë, l'Avantage sera de mon côté. Vous n'avez été qu'un Favori: J'ai été l'Ami & le Pere du Peuple. Vous avez servi le Roi, ou plutôt vous même: J'ai servi l'Etat. Je suis sorti de la Vie avec bien plus d'Honneur que Vous. Je suis mort disgracié, aussi bien que Vous: mais ma Disgrace fût l'Ouvrage d'une Faction d'Etrangers, dont, en bon *Espagnol*, je ne voulus point respecter la Puissance. Un Ministre, qui tombe ainsi, s'élève par sa Chute même. C'est la plus noble Fin qu'il puisse esperer. Ce ne fût pas vôtre Vertu, ni quelque Mérite, qui causa vôtre Ruine: aussi succombâtes vous sous le Poids de la Disgrace, au lieu que je soutîns la mienne avec une Fermeté, qui me rendît supérieur à mes Ennemis & à la Fortune même; & je mourûs comme j'avois vécu, avec la même Dignité & la même Grandeur d'Ame.



DIALOGUE XXII.

LUCIEN — RABELAIS.

LUCIEN.

AMI *Rabelais*, foyez le bien venu. — Nos Ames sont faites pour converfer ensemble. Nous avons été, l'un & l'autre, de déterminés Esprits Forts. Nous nous fommes souvent moqués de la Folie, & quelquefois de la Sageffe. Mon Stile, à dire le vrai, a été plus correct & plus élevé que le vôtre; mais, en revanche, vous avez eu une plus grande Fertilité d'Imagination. Mon *Histoire Véritable* est bien inférieure en Invention, en Badinage spirituel, & en fine Satyre, à votre *Histoire de Gargantua & de Pantagruel*.

RABELAIS.

Vous me faites beaucoup d'Honneur: mais je penfe réellement, que les deux Ouvrages assignent, à leurs Auteurs, une Place distinguée, parmi les Auteurs de Mémoires, les Voyageurs, & même les Historiens anciens & modernes.

LUCIEN.

Qui en doute ? Mais, me seroit-il permis de vous proposer une Question ? Pourquoi avez vous parsemé vôtre fameux Livre de tant de Passages, qui n'ont absolument point de Sens ?

RABELAIS.

Il falloit absolument une ample Dose d'Extravagance, pour que mes Remedes, destinés à guerir les Maladies de l'Ame, fussent pris avec moins de Repugnance. Si, pour m'exprimer plus clairement, je n'avois pas contrefait le Bouffon, les airs, plus que dégagés, que je me donnois à l'égard des *Capuchons*, des *Chapeaux rouges*, & de la *triple Couronne* même, m'auroient exposé à de grands Dangers. Comme je n'ai jamais aspiré à l'Honneur du Martyre, je n'avois pas la moindre envie de voir mon Ouvrage, &, ce qui me tenoit bien plus à Coeur, moi-même, condamné aux Flammes. Le sage Motif de ma propre Conservation me détermina à contrefaire l'Insensé, à l'exemple de *Junius Brutus*. Il n'étoit pas nécessaire, *Lucien*, que vous prissiez tant de Précautions. Vos
Prê-

Prêtres Payens exigeoient seulement, de tems en tems, quelque Sacrifice de la part d'un *Epicurien*, comme une marque de *Conformité*; & lui permettoient de traiter, dans sa Conversation, ou dans ses Ecrits, aussi cavalierement qu'il le jugeoit à propos, toute la Troupe des Dieux & des Déeses, depuis *Jupiter* jusqu'au Chien *Anubis* & l'odorante Dame *Cloacine*. *

LUCIEN.

Dites plutôt que nôtre Gouvernement nous accordoit cette Liberté; car je puis vous assurer, que nos Prêtres ne trouvoient point la Chose à leur gré, au moins de mon Tems.

RABELAIS.

Ils auroient été de grands Fous s'ils l'avoient fait: car, nonobstant la *Conformité* requise par les Loix, & exigée par le Magistrat, le Ridicule fit tomber le Systeme de Théologie Payenne dans le Mépris, non seulement aux Yeux de la Partie philosophique du Genre Humain, mais aussi à ceux du Vulgaire.

LU-

* Déesse des Egouts.

LUCIEN.

C'est ce qui arriva; & les plus habiles Défenseurs du Paganisme furent obligés de tourner toutes les Fables poétiques en *Allégories*.

RABELAIS.

Méthode admirable pour tirer du Bon Sens de l'Extravagance même, & de graves Instructions du Sein même de l'Impureté & du Vice! Il y a un Bel-Esprit moderne*, qui, dans son Traité intitulé *La Sagesse des Anciens*, a rendu, sur cet Article, de plus grands Services à votre Religion, que tous vos Prêtres ensemble.

LUCIEN.

C'est le premier Chymiste du Monde pour la Transmutation de la Folie en Sagesse. Tous les nouveaux *Platoniciens* ont suivi la même Méthode, pour défendre nôtre Foi, attaquée par les *Chrétiens*: & la Méthode est excellente. Nos Fables disent, que les Dieux, dans une de leurs Guerres avec les *Titans*, furent défaits,
&

* François Bacon, Lord Verulam.

& forcés de se métamorphoser en *Bêtes*, pour se dérober à la Pour suite des Vainqueurs. C'est ici précisément le contraire qui a lieu. — Par cet Art ingénieux, nos *Déités bestiales* se trouverent de nouveau changées en Etres raisonnables.

RABELAIS.

Donnez moi un bon Commentateur, qui aît une Tête philosophique, remplie de Subtilités; & vous verrez s'il ne fera point capable de puiser *les plus sublimes Allégories*, & les *Vérités mystiques* les plus vénérables, dans mon Histoire de *Gargantua* & de *Pantagruel*. En ce cas, j'ose me flatter, que quelqu'un des Siecles futurs admirera en moi le *Théologien* le plus profond, & le plus grand *Métaphysicien*, qui aît jamais écrit.

LUCIEN.

Je ferai charmé de vous voir parvenir à ce Degré de Gloire. Mais, en attendant, je prendrai la Liberté de vous considérer comme appartenant à nôtre Classe. Vous y occupez un des premiers Rangs.

R A B E L A I S.

Je crains que vous n'y placiez un autre , & même un Auteur moderne , au dessus de moi : je veux dire le Dr. *Swift*.

L U C I E N.

Il n'a point été réduit à mettre tant d'*Absurdité* dans son Histoire de *Lemuel Gulliver* , que vous dans celle de vos deux célèbres Héros ; & son Stile est bien plus pur & plus châtié. Son Livre n'a jamais été le *Charme de la Canaille* * , comme le vôtre ; mais je panche assez à croire qu'il y a plus de Feu , & plus de vrai *Esprit comique* dans vos Compositions , que dans les siennes.

R A B E L A I S.

Parlez plus affirmativement , ou bien , laissons la Chose indécise , comme j'ai fait la grande Question , Si Panurge devoit se marier , ou non ? Pour moi , je serois Juge & Partie. D'ailleurs , je ne suis point Critique. — J'aimerois autant comparer la Taille de *Gargantua* , & celle du Roi de *Brob-*

* Expression de la *Bruyere* en parlant de *Rabelais*.

Brobdignag, que d'assigner la Difference de Mérite entre mes Ecrits & ceux de *Swift*. Celui, à qui mon Livre pourra plaire, n'a qu'à boire Razade à ma Santé; ou à celle du Dr. *Swift*, en cas que *Gulliver* lui plaise davantage. Si j'étois encore au nombre des Vivans, je lui ferois raison, *supposé que le Vin fût bon*. Si quelque autre ne goûte aucun de nos deux Ouvrages, permis à lui de ne pas boire, pourvû qu'il se tienne en repos.

LUCIEN.

Mais s'il ne veut pas se tenir en repos? Tout Critique est un Etre inquiet par sa Nature.

RABELAIS.

Soit: il s'inquietera lui même, & pas moi.

LUCIEN.

Vous êtes un plus grand Philosophe que je ne pensois. Je sçavois bien, que vous ne respectiez, ni Papes, ni Rois; mais c'est une Hardiesse sans exemple, que celle de ne redouter aucun Critique.

RABELAIS.

Ma Vie a été une Farce : ma Mort une autre : & voudriez vous que mon Livre fut une Chose sérieuse ? Pour vous, qui ordinairement vous moquez de tout, vous êtes en Droit d'occuper, de tems en tems, une Place parmi de graves Auteurs. Vous avez écrit de sages Dissertations sur l'Histoire, & sur plusieurs Matieres importantes. Ainsi les Critiques ont le Droit de vous déchirer à belles Dents : vous êtes sur leurs Terres. Mais, s'ils ôsent venir sur les miennes, j'ordonnerai à *Gargantua* de les manger en Salade, comme il fit les six Pélerins.

Voyez
Rabe-
lais, L.
I. c. 38.

LUCIEN.

N'ai-je pas ouï dire, que vous avez composé un Ouvrage, sérieux & bon, sur les Aphorismes d'*Hippocrate* ?

RABELAIS.

En conscience, je l'avois oublié. Je suis si accoutûmé à mon Habit de Masquerade, que je ne me reconnois plus moi-même, au moment que j'ai mis ma Robe de Docteur. Cependant, vous avez raison ; c'étoit un bon Livre ; mais Personne
ne

ne le lit; & si je n'avois écrit que cela, l'Idée la plus avantageuse qu'on se formeroit de moi, feroit d'avoir été un *Valet de pied d'Hippocrate*: au lieu que l'Historien de *Frere Jean* & de *Panurge*, est un *Auteur distingué*. Le Bon Sens est comme un bon Plat de Boeuf ou de Mouton, qu'on ne sert qu'à des Païsans; mais, un *Ragoût de Folie*, avec une *Sauce piquante d'Esprit*, peut être servi à la Table d'un Empereur.

L U C I E N.

Vous êtes charmant! Que je vous embrasse. — Je ne sçais en quel Endroit du Parnasse *Apollon* & les Muses voudront vous mettre. Mais, si j'étois le Maître de Cérémonies sur le Mont *Olympe*, vous seriez à la droite de *Momus*.

R A B E L A I S.

Je ne demande pas mieux. — Mais je craindrois que les Habitans de ces hautes Régions ne préférassent votre Compagnie à la mienne. J'avouë aussi, que j'ai peine à comprendre, comment *Momus* a pû y arriver. Je sçais bien que c'est un Usage établi, dans nos Cours sur la Terre,

re, qu'il y ait un Boufon privilégié, appelé *le Fou du Roi*. Mais, je n'aurois jamais cherché, à la Cour céleste, un Officier, qui fût, à titre d'Office, *le Fou de Jupiter*. Votre Théologie allégorique y auroit paru un peu absurde.

L U C I E N.

Je pense que nos Prêtres ont admis *Momus* dans les Cieux, comme les *Indiens* adorent le Demon, je veux dire, par Crainte. Ils ne vouloient pas se brouiller avec lui. — Car, nous pouvons dire de de nos *Géans* tout ce qui nous plaît. Mais, *nos Dieux* n'ont point d'Ennemi plus redoutable que lui. Le *Ridicule* est le Fléau de toute *fausse Religion*. La *Vérité* seule peut soutenir ses Attaques.

R A B E L A I S.

Elle le peut, pourvû qu'elle soit mise dans son vrai Jour. Mais, les Attaques sont souvent si malignes, que la Dame s'en fâche tout de bon.

Lu-

LUCIEN.

Ouï ; & même en est quelquefois décontenancée. Pour imposer Silence à *Momus*, il suffit que la *Vérité* soit réunie avec l'*Esprit*. Cette Alliance, absolument nécessaire dans de certaines Occasions, les rend, l'un & l'autre, invincibles. On ne sçauroit mieux combattre les *faux Raisonnemens* que par le *simple Bon Sens*. Mais l'*Esprit* est l'Antagoniste propre du Ridicule. De même, le *Ridicule* (pourvû qu'il soit *vrai*) est l'Ennemi mortel de toutes les *Absurdités*, qui ôsent se parer des vénérables Noms de *Philosophie* ou de *Réligion*. Si nous avions toujours fait un pareil Usage de nos Talens, si nous nous étions servis du Ridicule pour arracher les Masques, dont la Superstition, le Fanatisme, & l'Orgueil Dogmatique, couvrent leurs odieuses Faces ; & que nous eussions, en même tems, employé nôtre Esprit à reprimer le vain Babil & la Sottise de ceux, qui n'opposent que de mauvaises Plaifanteries à l'Evidence & à la Raison, sur des Points de la plus haute Importance, nous aurions mérité davantage l'Estime du Genre Humain, & serions *ici à*
mê.

même de réfléchir sur nos Ecrits, avec bien plus de Satisfaction, que nous ne faisons à présent, quelque Gayeté extérieure que nous puissions affecter.



DIALOGUE XXIII.

PERICLES. — COSME DE MEDICIS,
Premier du Nom.

P E R I C L E S.

Voyez dans Plutarque la Vie de Pericles, & Thucydide, L. II. Voyez aussi l'Histoire de Florence par Machiavel, depuis le L. VIII. jusqu'au XIV.

SI ce qu'on m'a raconté de votre Caractere, & des Evénemens de votre Vie, est vrai, Prince illustre, il y a eu de grands Traits de Ressemblance, entre vous & moi. Nous vécumes, l'un & l'autre, dans des Républiques, où la principale Autorité se trouvoit entre les Mains du Peuple : sans la moindre Force, par des Services réels, mais plus particulièrement par nôtre Eloquence, nous acquîmes le Privilege de gouverner, avec un Pouvoir absolu, ces orageuses Democraties, détournâmes les Tempêtes, dont elles étoient agitées, sur la tête de nos En-
né-

nemis, &, après avoir, durant un bon nombre d'Années, heureusement conduit les plus grandes Affaires, nous mourûmes reverés & regrettés de tous nos Concitoyens.

COSME.

Nous eûmes, tous deux, *le plus noble des Empires*, l'Empire, que nous acquîmes sur l'Ame de nos Compatriôtes. — La *Force*, ou le *Caprice*, donnent quelquefois de la *Puissance*, mais rien ne peut donner *une Autorité durable*, excepté la *Sagesse* & la *Vertu*. Ce fût par elles que nous obtînmes, & que nous conservâmes une Domination, que pas une Goutte de Sang n'avoit souillée, & qui étoit purement l'Ouvrage de l'Estime & de l'Affectation de ceux, qui trouvoient leur Avantage à nous obéir. Nous étions réellement Souverains, quoique nous vécussions comme de simples Particuliers; &, dans le Tems que nos Ordres étoient respectés comme des Loix, *Athenes* & *Florence* paroissoient jouir de la plus parfaite Liberté. Ni *Philippe* de *Macedoine*, ni *Sylla*, ni *Cesar*, n'ont jamais rien fait de pareil. C'est un Chef-d'Oeuvre en Politique,

tique, d'apprivoiser la Liberté populaire, naturellement farouche, & de réussir, non par de mauvais Traitemens, ou par des Chaines, mais en la rendant sensible au Plaisir d'une Obéissance volontaire, & en la disposant à baiser la Main qui la retient.

P E R I C L E S.

La Tâche est toujours difficile ; mais, elle le fût davantage pour moi que pour vous ; car j'avois à dompter un Lion, dont les plus grands Hommes de mon País, & j'ose dire de l'Univers entier, éprouvoient la Fureur, même après s'être signalés par les plus glorieux Exploits. *Miltiade*, *Themistocle*, *Aristide*, étoient d'effrayans Exemples pour moi, & auroient dû m'ôter jusqu'à la moindre envie de gouverner la République. Je trouvai, en mon chemin, un autre Obstacle, qui étoit le Pouvoir de *Cimon*, que sa Bonté, sa Liberalité, & l'éclat des Victoires remportées sur les *Perses*, rendoient l'Idole du Peuple. D'ailleurs, comme il sembloit favoriser l'*Aristocratie*, il avoit, dans son Parti, les Citoyens les plus distingués par leur Naissance, ou par leurs Biens. Ce-
pen-

pendant, les Charmes & la Force de mon Eloquence, qui passoit celle de tous les Orateurs de mon Tems; l'Intégrité de ma Vie, ma Moderation, & ma Prudence, sur tout, l'Ascendant que j'avois pris sur le Peuple, dont j'augmentai la Puissance, pour qu'elle servit de Fondement à la mienne, me mirent en état de faire bannir, par *Ostracisme*, d'abord *Cimon*, & ensuite *Thucydide*, autre Antagoniste redoutable, que les Nobles protegeoient hautement. Etant ainsi devenu le Chef, ou plutôt le Monarque des *Atheniens*, je gouvernai leur République, durant l'Espace de plus de quarante Ans, sans faire mourir un seul de mes Concitoyens: chose étonnante, & que je déclarai, sur mon Lit de Mort, être, à mes Yeux, plus honorable que toute la Prospérité de mon Gouvernement, ou les neuf Trophées, qu'on m'érigea pour autant de Victoires, que j'avois remportées.

C O S M E.

Je puis me vanter d'avoir eu le même Bonheur en mourant. Les *Florentins* étendirent les Bornes de leur Territoire sous mon Gouvernement: pour moi, je

R

n'é-

n'étois point Soldat, & nôtre République ne pouvoit, en fait de Qualités guerrières, ou de Puissance, être comparée à *Athenes*. Ainsi je vous cede la Couronne duë aux Exploits militaires: & j'avouë, de plus, qu'il y avoit bien plus de Difficulté à gouverner un Peuple, dont le Courage & l'Orgueil étoient aggrandis par les Victoires de *Marathon*, de *Mycale*, de *Salamine*, & de *Platée*, que de commander aux Habitans de *Florence*, & aux *Toscans*. La Liberté des *Atheniens* étoit, de vôtre Tems, plus impérieuse, plus hautaine, plus insolente, que le Despotisme du Roi de *Perse*; &, pour vous l'assujettir, il vous falloit une Habileté & une Dexterité extraordinaires. Cependant j'eus aussi quelque Peine à me rendre Maître de l'Esprit de mes Compatriôtes, habituellement factieux & disposés à la Révolte. L'Histoire de *Florence* n'est absolument, durant des Siecles entiers, qu'une Suite de Conspirations & de Guerres Civiles. Dans ma Jeunesse, je fus emprisonné, & banni, pour avoir eu part aux Troubles, qui agitoient la République; mais, au bout de quelques Années, on me ramena en Triom-

Triomphe. Mes Ennemis , à leur tour , éprouverent le Malheur d'être exilés : & depuis ce Tems jusqu'à celui de ma Mort , qui n'arriva que plus de trente Ans après , je gouvernai l'Etat , non par la Force des Armes , ou en employant les lâches Artifices des Tyrans , mais avec une Autorité légitime. L'Usage , que je fis de cette Autorité , me concilia l'Estime de toutes les Puissances voisines , & me gagna tellement l'Affecti^{on} de mes Compatriôtes , que le glorieux Titre de *Pere de la Patrie* , fût gravé sur mon Tombeau , par un Decret solennel de la République.

P E R I C L E S.

Vôtre Fin fût , à quelques égards , plus heureuse que la mienne. La Vieillesse termina doucement vos Jours , & vous laissâtes les *Florentins* dans un Etat de Paix & de Prospérité , qui étoit le Fruit de vos Conseils. Mais , je mourûs de la Peste , après avoir vû *Athenes* presque depeuplée ; & je laissai ma Patrie engagée dans une Guerre dangereuse , que j'avois moi-même conseillée. Les Horreurs de la Contagion , jointes aux Maux , causés par la Guerre ,

irriterent les *Atheniens* au point, que, peu de tems avant ma Mort, ils me condamnerent à une Amende: Cependant ils me choisirent bientôt après pour leur Général, & me confierent de nouveau l'entière Direction de leurs Affaires. Si j'avois vécu, j'aurois sûrement fini la Guerre à l'Honneur & à l'Avantage de ma Patrie. Car, après lui avoir procuré la Souveraineté de la Mer, par la Défaite des *Samiens*, je ne lui fis mesurer ses Forces, avec celles de *Sparte*, que quand je vis clairement que les *Peloponnesiens* alloient être réduits à demander la Paix. La Ville d'*Athenes*, qui avoit, dans son Enceinte, une Armée pour la défendre, & une Communication libre avec la Mer, ne pouvoit gueres être assiégée par nos Ennemis, & son Territoire, dont j'avois eu soin de faire passer ailleurs tous les Habitans, ne souffroit que médiocrement de leurs Ravages: au lieu que leurs Alliés étoient défolés par les Descentes que nous faisions sur leurs Côtes.

C O S M E.

Vous me paroissez avoir bien compris les Avantages que la Supériorité de *Puissance Maritime* procure à un Etat.

P E.

PERICLES.

Je suivis le Plan tracé par *Themistocle*, le plus grand Politique que la *Grece* ait jamais produit; & ne commençai point la Guerre du *Peloponnese* (comme bien des Gens l'ont crû) pour me faire rechercher, & m'exempter de l'Obligation de rendre mes Comptes. Je pensois réellement, qu'*Athenes* ne pouvoit pas attendre plus longtems à rompre avec *Sparte*, sans donner, à cette Rivale, plus d'Influence, qu'il ne convenoit, dans les Affaires de la *Grece*, & sans risquer sa propre Indépendance. Renvoyer à un autre Tems une Guerre absolument nécessaire, dans la Vuë de la faire avec plus de Certitude de Succès, est un Acte de Prudence: au lieu qu'il y a visiblement de la Folie, à ceux qui, par une timide Circonspection, usent de Délais, quoiqu'ils s'apperçoivent clairement, que leur Ennemi n'en devient que plus puissant, & plus dangereux. Je ne craignois rien au sujet de la Reddition de mes Comptes. J'avois bien eu soin de ne me point approprier une seule Dragme des Deniers Publics; & le Peuple avoit mis en moi une si grande Confiance, qu'il

Voyez
Thucy-
dide L.

2.

Voyez
Plutar-
que,

dans la
Vie de
Peri-
cles, &
Diod.
de Sici-
le.

s'étoit ôté à lui même le Droit d'examiner à quoi je pouvois avoir employé les Sommes confiderables, dont il m'avoit permis de disposer pour des *Services Secrets*. Je n'agis donc, quand je conseillai la Guerre du *Peloponnese*, ni dans quelque Vuë intéressée, ni avec la Témérité d'une Ambition inquiete ; mais en Homme d'Etat, qui, ayant pesé les Inconvéniens attachés à l'Exécution d'une grande Entreprise, & voyant des Apparences de Succès, se détermine à combattre pour la Domination & pour la Gloire, au lieu de les perdre toutes deux par une Paix trompeuse.

C O S M E.

Quelle Certitude aviez vous de pouvoir faire adopter, à un Peuple aussi vif que celui d'*Athenes*, un Systême de Conduite, qui exigeoit autant de Patience que celui que vous aviez formé : Systême, où il y avoit peu à gagner pour les Particuliers, & qui n'offroit presque rien qui fût capable d'enflammer l'Imagination de la Multitude ? De difficiles Entreprises, une Guerre vigoureuse, & une prompte Decision, plaisent toujours au Peuple ; mais

VÔ-

vôtre Plan étoit précisément le Contraire de tout cela ; & , pour le remplir , il vous falloit l'Humeur des *Thebains* , plutôt que celle des *Atheniens*.

PERICLES.

Leur Impatience se manifesta , en plus d'une Occasion. Mais , je sçus la reprimér , par l'Ascendant que j'avois pris sur eux. Car je ne fis jamais la moindre Bassesse pour gagner leur Affection ; jamais je ne flattai leurs extravagans Désirs , ni ne me prêtai à leurs Passions contre leurs vrais Intérêts ; mais je me servis du Pouvoir de mon Eloquence pour les tenir dans les Bornes d'une sage Moderation , pour relever leur Courage dans l'Abbattement , & leur montrer le Danger quand ils devenoient trop présomptueux. Cette Conduite leur a fait du bien dans toutes leurs Affaires. Au lieu que ceux qui gouvernerent après moi , ont , par leur Incapacité , leur Corruption , & leur Complaisance servile pour l'Humeur du Peuple , perdu tous les Fruits de ma Vertu & de ma Prudence. *Xerxes* lui même souffrit moins , par l'Adulation de ses Courtisans , que les

Atheniens ne firent par celle de leurs Orateurs, après ma Mort.

C O S M E.

Il n'y avoit, pour les Orateurs, aucun autre Moyen de se concilier la Bienveillance du Peuple. Votre Méthode étoit plus noble. C'étoit celle d'un Homme d'Etat, & d'un Prince. Vos magnifiques Bâtimens, qui surpassoient en Beauté d'Architecture tout ce que le Monde a jamais admiré, les Statuës de *Phidias*, les Tableaux de *Zeuxis*, & la Protection, que vous accordâtes au Sçavoir & au Génie, vous rendirent plus populaire, & *Athenes* même plus illustre que jamais. Pour vous égaler à cet égard, j'ornai la Ville de *Florence*, & le Païs d'alentour, de superbes Edifices; je protegeai tous les Arts; & quoique je ne fusse pas si sçavant que vous, j'honorai autant que vous ceux qui se distinguoient par leur Science. *Marsile Ficin*, qu'on a nommé le second Pere de la Philosophie Platonicienne, vivoit dans ma Maison, & conversoit avec moi, aussi familièrement qu'*Anaxagore* le fît avec vous: il y avoit pourtant cette difference, que je ne le laissai jamais manquer du nécessaire.

Voyez
l'Histoire de
Florence, par
Machiavel
c. 7.

re. Pour le préserver de la Misere, & empêcher que d'ignobles Soins n'interrompissent ses sublimes Spéculations, je lui donnai une Terre tout attenante une de mes Campagnes favorites. J'attirai aussi, à *Florence*, *Argiropolo*, le plus sçavant Grec de mon Tems, afin que la Jeunesse de *Florence* pût apprendre de lui la Langue & les Sciences de son País. Pour ce qui est de nos Edifices, les vôtres furent construits aux Dépens du Public; les miens à mes propres Dépens.

Voyez
la Vie
de Pericles,
dans
Plutarque.

P E R I C L E S.

La Médiocrité de mon Bien m'interdisoit toute Profusion, & ne me permettoit pas de me livrer à ma Générosité naturelle. Bien loin d'être dans un Etat d'Opulence, je ne pouvois suffire aux Dépenses nécessaires de mon petit Ménage, qu'à force d'Oeconomie. Au lieu que vos Richesses surpassoient celles de tout Particulier, ou même de tout Prince, votre Contemporain. Le Commerce, qu'au milieu des Occupations du Gouvernement, vous aviez sçu étendre dans toutes les Parties du Monde, vous facilitoit les Moyens de faire ces Actes de Liberalité, qui rendi-

rent vôte Nom si illustre, & vôte Mémoire si chere aux *Florentins*. Pour moi, je me vis obligé de faire, du Trésor public, le Fonds de mes Liberalités, que je crûs ne pouvoir mieux employer, en Tems de Paix, qu'à donner de l'Occupation à cette Partie du Peuple, qui auroit, sans cela, été oisive, & à charge au reste de ses Concitoyens. Ce fût ainsi que j'introduisis, dans la *Grece*, tous les Beaux Arts, & que j'embellis mon Païs d'Ouvrages, qui font Honneur à la Nature Humaine. Des Soins, si agréables en eux mêmes, ne me firent pas négliger ceux de la Guerre. Pour empêcher les *Atheniens* de s'amollir par l'Aise & le Luxe, je tins continuellement nos Flottes en Mouvement, j'eus constamment, à la Solde de la République, un grand nombre de Matelots, & n'oubliai pas de bien discipliner nos Forces de Terre. A ces sages Précautions, j'ajoutai des Préceptes & mon Exemple, pour recommander, aux *Atheniens*, la Frugalité, la Temperance, la Magnanimité, le Courage, & tout ce qui pouvoit contribuer à donner de la Vigueur à leurs Ames, & à leurs Corps.

Cos-

COSME.

On m'a pourtant assuré, qu'un des Articles de votre Condamnation portoit, que vous aviez rendu les *Atheniens* moins modestes & moins sobres, en leur donnant une partie des Pais conquis, & en leur payant des Gages pour se trouver aux Assemblées publiques, & pour remplir quelques autres Fonctions civiles, auxquelles ils étoient obligés par leur Qualité de Citoyens. D'ailleurs, votre Politique, de les regaler en Spectacles, devoit couter des Sommes prodigieuses.

PERICLES.

J'aurois mieux fait d'être moins Prodigue à cet égard. Cependant, tout Gouvernement Démocratique exige, que le Peuple soit amusé, & que l'Opulence publique serve à lui procurer quelques Agrémens. De mon Tems, les Revenus d'*Athenes* suffisoient pour soutenir cette Dépense. Mais, dans la suite, quand nous eûmes perdu la plus grande partie de notre Empire, elle devint, je l'avouë, un trop pesant Fardeau, & fût, à la fin, une des Causes de notre Ruine.

Cos.

C O S M E.

C'est une Chose dangereuse de charger l'Etat de Liberalités de cette Nature , ou, en général, de Dépenses peu nécessaires, parcequ'il est presque impossible de les retrancher dans la suite, quelque fortement que la Situation des Affaires exige une pareille Réduction. Mais, ne remites vous pas, par des Vuës d'Intérêt propre, entre les Mains du Peuple, plus de Puissance que les Institutions de *Solon* ne lui en avoient accordé , & plus qu'il ne convenoit au Bien de ma Patrie?

P E R I C L E S.

Voyez
les Vies
de So-
lon & de
Peri-
cles,
dans
Plutar-
que.

Je n'ai garde, en faisant l'*Orateur*, pour justifier ma Conduite, d'offenser cette Vérité, dont l'Empire est plus respecté dans ces Régions, qu'il ne l'a été dans celles que nous avons habitées autrefois. J'avouë donc, qu'en affoiblissant le Pouvoir de l'*Areopage*, je rendis inutile cette Ancre, que *Solon* avoit destinée à empêcher la République d'être le Jouët des Orages excités par un Peuple factieux. Je fis servir ce Changement, qui sapoit une des Maximes fondamentales du Gouverne-
ment,

ment, aux Vuës de mon Ambition, la seule Passion que je n'ai pu renfermer dans de justes Bornes. Car, en diminuant le Poids, que nôtre Constitution avoit mis pour contre-balancer la Puissance du Peuple, portée à l'Excès, j'augmentoïis la mienne propre, par l'Ascendant que me donnoit mon Eloquence: au lieu que l'*Areopage* avoit une Autorité, contre laquelle je ne pouvois rien par mes Discours. J'ai eu, depuis ma Mort, de violens Reproches à effuyer de la part des Ombres de quelques uns des meilleurs & des plus sages *Atheniens*, qui, en conséquence de l'Altération que j'ai produite dans leur Etat, ont été les Victimes du Caprice ou de la Fureur du Peuple: elles m'accusent d'avoir été la premiere Cause, non seulement de leur Malheur, mais aussi de tous les Maux, dont des Entreprises téméraires, de fausses Mesures, & de trompeuses Espérances, ont enveloppé ma Patrie. C'est à moi qu'elles s'en prennent, de ce que des Harangueurs mercenaires ont trouvé moyen de séduire une Multitude infatuée, qui faisoit consister sa Liberté à calomnier les plus fideles Serviteurs de la

Ré-

Voyez
Thucy-
dide ,
l. 2.

République, & à combler de Graces ceux qui n'avoient d'autre mérite, que de se prêter à ses Folies. J'ai beau alleguer que, durant ma Vie, aucun de ces Inconvéniens n'a eu lieu ; que je n'employai ma Rhétorique qu'à appuyer de bons Desseins ; que je fûs exempt d'Avarice, & incorruptible autant qu'*Aristide* même. On me répond, qu'en transferant, au Peuple, l'Autorité de l'*Areopage*, je me rendis responsable, à mon Païs, de toutes les Calamités, dont il auroit été garanti par ce Remede salutaire. *Socrate* m'appelle le Patron d'*Anytus* ; & *Solon* lui même fronce le Sourcil, toutes les fois qu'il me rencontre.

C O S M E.

Il a bien raison ; — car qu'auriez vous pensé de l'Architecte, que vous employâtes à *Athenes*, s'il avoit construit vos Edifices de façon à ne subsister que durant vôtre Vie ? Le meilleur Citoyen, dans un Païs libre, n'est sûrement pas celui qui gouverne avec Sagesse, aussi longtems qu'il a le Pouvoir en main ; mais celui qui, après avoir fait son Devoir, laisse le Gouvernement en tel état, qu'aucun autre ne puisse

puisse abuser de la Puissance qu'il s'est arrogée.

P E R I C L E S.

J'adopte votre Maxime : mais je crains qu'elle n'emporte votre Condamnation. Vos Liberalités excessives envers les Citoyens indigens, & les grandes Sommes que vous prêtâtes à toutes les Familles nobles, furent proprement un Achat que vous fites de la République de *Florence*, & procurerent, à votre Famille, les Moyens de convertir une Démocratie en Gouvernement absolu.

Voyez
l'Histoire de
Florence,
ce, par
Machiavel.

C O S M E.

Les *Florentins* étoient si livrés à l'Esprit de Faction & de Discorde, & leur République avoit si peu de *Vertu Militaire*, qu'ils devoient, avant qu'il fût longtems, subir le Joug d'une *Puissance étrangere*, en cas que ces Dissentions internes, jointes à la Confusion & à l'Anarchie qu'elles produisoient, eussent continué. Ma Conduite, & celle de ma Famille, ont aidé à les maintenir dans l'Indépendance, plus de deux Siecles, durant lesquels ils ont joui d'une heureuse Tranquillité, accompagnée de

Voyez
l'Histoire de
Florence,
ce, par
Machiavel.

de tous les Agrémens que donnent les Beaux Arts & les Sciences. Mais , les *Atheniens* avoient fait de glorieux Exploits , obtenu un grand Empire , & ils tenoient un Rang distingué parmi les Puissances de la Terre , avant que vous altérâtes leur Constitution. Après ce funeste Changement , ils allerent bien vite en déclinant , & n'eurent bientôt plus rien de leur ancienne Grandeur.

P E R I C L E S.

Leur Constitution a eu , dès le commencement , un odieux Défaut , je veux dire , l'*Ostracisme* , qui suffit seul pour miner un Etat : car il importe infiniment à une Nation , que des Hommes , qui surpassent les autres en Sagesse & en Vertu , soient encouragés à prendre en main les Rênes du Gouvernement. Mais , cette Coutûme détestable étouffoit en eux tout Désir de servir le Public , ou , s'ils ôsoient se charger d'une Commission si dangereuse , elle tournoit leur Sagesse & leur Vertu contre eux mêmes ; de sorte qu'il y avoit plus de sûreté , dans *Athenes* , à être *infame* qu'à être *renommé*. Je sçais que les Apologistes de cette étrange Institution ont dit , que ce
n'é-

n'étoit pas un *Châtiment*, mais une *Sauvegarde pour la Liberté de l'Etat*: comme si une Phrase pouvoit changer la Nature des Choses, & faire qu'un Bannissement de dix Années, decerné contre un Homme, par les Suffrages de ses Compatriôtes, ne fût pas un Mal pour lui. D'ailleurs, c'étoit une Violation manifeste du Droit qu'à tout Homme libre de n'être point chassé d'une Société, dont il est Membre, s'il ne paroît pas qu'il se soit rendu coupable de quelque Action criminelle.

C O S M E.

La Loi de l'*Ostracisme* a été l'Opprobre de la Constitution politique des *Atheniens*. Elle plaçoit l'*Envie* sur le Siege de la *Justice*, & conféroit le *Droit juridique de faire le Mal*. D'autres Nations ont été blâmées pour avoir *toléré le Vice*; mais les *Atheniens* sont les seuls, qui n'ayent pas voulu *tolérer la Vertu*. Il y a un Principe de Destruction dans tout Etat, qui ne peut conserver la Liberté dont il jouit, sans une Violation de la Justice naturelle: & la *vraie Liberté* consiste à être gouverné, non par des *Hommes*, mais par des *Loix*; il n'est aucun Homme sage qui voulût vivre dans

un Païs , où *Cleon* feroit respecté , tandis que la Présence d'*Aristide* paroîtroit insupportable. Mais au lieu de guérir ce Mal , vous ne fîtes que l'irriter. Vous rendites le Peuple moins traitable , plus Ennemi de la Vertu , moins soumis aux Loix , & plus susceptible des sinistres Impressions de ses Demagogues , qu'il ne l'avoit été avant vôtre Tems.

P E R I C L E S.

Cela est vrai ; — aussi , nonobstant l'Intégrité de ma Conduite , & toutes les Vertus que je pratiquai , ma Place est ici bien au dessous de celles qu'y occupent ces Hommes immortels , qui ont gouverné des Républiques , ou des Monarchies , où l'Autorité suprême est sagement partagée , & qui n'ont pas borné leurs Soins à quelque *Avantage présent* , mais ont songé à maintenir cette *Balance de Pouvoir* , sans laquelle il n'est pas possible qu'un Etat , quel qu'il soit , jouisse d'un *Bonheur durable*.





DIALOGUE XXIV.

LOCKE. — BAYLE.

BAYLE.

Nous avons été tous deux Philosophes ; mais ma Philosophie étoit plus profonde que la vôtre. Vous *dogmatisez*, & je *doutois*.

LOCKE.

Le *Doute* est donc, suivant vous, une Marque de *Profondeur* en *Philosophie*. Ce peut en être un assez bon Commencement, mais c'en est sûrement une mauvaise Fin.

BAYLE.

Non : — plus nos Recherches sur la Nature des Etres créés, & sur leurs Causes finales, sont profondes, plus nous rencontrons d'Incertitude ; & un Esprit fin apperçoit, dans chaque Systême, des Objections & des Difficultés, qui échappent au Coup d'Oeil des Ames vulgaires.

LOCKE.

Ainsi il vaudroit mieux n'être point Philosophe du tout, & rester confondu dans la foule du Genre-Humain, *afin d'avoir le Plaisir de penser qu'on sçait au moins quelque chose.* Les Yeux, que la Nature m'a donnés, apperçoivent très clairement plusieurs Objets, quoique quelques uns d'eux soient hors de la portée de ma Vuë. Quelle Idée me formerois-je d'un Médecin, qui me conseilleroit l'usage d'un Collyre, propre à me faire discerner d'abord les plus petits Objets, mais qui me priveroit ensuite de la faculté de voir? Aurois-je tort, de ne me point servir de sa Récette, ou de m'arrêter avant qu'elle eût produit tout son Effet. Il en est de même, Monsieur *Bayle*, de votre Philosophie, pour les Yeux de l'Ame. Elle rendit votre Entendement, que l'Auteur de la Nature avoit doué du Talent de contempler la Vérité, si étrangement subtil, que toutes les grandes Idées de Raison & de Religion, vous parurent enfin couvertes des plus épaisses Tenebres.

BAYLE

BAYLE.

Je n'en disconviens pas ; — mais ,
vôtre Comparaison, Monsieur, n'est pas
juste. Je voyois mal , avant d'avoir re-
cours à mon Collyre philosophique. Je
croyois seulement bien voir ; mais j'étois
dans l'Erreur avec le reste du Genre-Hu-
main. Les Perceptions étoient imaginai-
res , & l'Aveuglement réel. Je commen-
çai par guérir mon Imagination , & m'at-
tachai , après cela , à guérir celle des autres.

LOCKE.

Cure admirable ! Et ne pensiez vous
pas qu'ils devoient vous ériger une Sta-
tuë , pour le Service , que vous leur aviez
rendu ?

BAYLE.

Sans doute ; c'est un grand Bien , que
celui de connoître sa propre Foiblesse.
Quand on compte sur des Forces qu'on
n'a pas , on court risque de se nuire à soi-
même par d'inutiles Efforts , ou du moins ,
de se rendre ridicule.

LOCKE.

J'avouë que le Sentiment de nôtre Foi-
blef.

blesse a son Utilité. Mais, est-il juste, qu'un Homme ignore ses Forces, & ne travaille pas à les augmenter? Ce fût précisément à cela que je m'attachai, comme Philosophe. Je m'appliquai à étudier les Facultés de l'Ame, afin de sçavoir ce qu'elle pouvoit, & ce qu'elle ne pouvoit pas. Dans le vaste Ocean de la Philosophie, je naviguai toujours la Sonde à la Main. Je trouvai, plus d'une fois, sur ma Route, des Rochers, & des Bancs de Sable; mais mon Attention à les découvrir, & à les éviter, me mena heureusement au Port. Je rapportai même, de mon Voyage, quelques Vérités utiles, dont des Gens sages ont témoigné m'avoir Obligation.

B A Y L E.

C'est leur Ignorance qui les rend si reconnoissans. Il s'élèvera, dans la suite, quelque autre Philosophe, qui fera voir que ces prétenduës Vérités sont des Chimeres; & il ne manquera pas d'y substituer d'autres Vérités de la même Importance, qui seront refutées, à leur tour, par un troisième. En Philosophie, comme dans la Nature, les Formes éprouvent des

des Changemens continuels, & une Chose n'existe que par la Destruction d'une autre.

L O C K E.

Il faut absolument que des Opinions, adoptées à la hâte, & fondées sur des Termes, qui ne sont pas assez clairement définis, ou sur des Principes reçus sans Preuve, s'entre-détruisent. Il en est d'elles, comme de ces Théories, destinées à expliquer les Phénomènes de la Nature, & qu'on étaye de Suppositions, au lieu d'Expériences. Mais cela n'empêche pas que quelques Opinions ne soient tellement fondées en Raison, & tellement revêtues d'une Probabilité peu éloignée de la Certitude, qu'il est aussi impossible de les ébranler, que de renverser les Colonnes des Cieux, ou, ce qui revient au même, les grandes Loix de la Nature, que Dieu a établies pour gouverner l'Univers. Croyez vous, Monsieur *Bayle*, parceque l'ingénieux *Roman* des Hypothèses de *Descartes*, votre Compatriôte, a été anéanti depuis peu, que le Systême de *Newton*, fondé sur des Expériences, & sur la Géométrie, Méthodes les plus sûres qu'il y

ait pour découvrir la Vérité, soit jamais détruit ? Ou bien, qu'à cause que les Réveries des Fanatiques, & la Théologie scholastique, ne sçauroient se soutenir, la Doctrine de cette Religion, que j'ai défendue contre l'Enthousiasme & les Sophismes de l'Incrédulité, puisse être ébranlée ?

B A Y L E.

Supposons que vous eussiez demandé, à *Descartes*, dans le tems que sa Philosophie étoit le plus en Vogue, s'il croyoit que son Systême feroit combattu, dans la suite, par celui de quelque autre Philosophe, comme celui d'*Aristote* l'avoit été par le sien, que pensez vous qu'il vous eût répondu ?

L O C K E.

Vous n'êtes pas sincere, Monsieur *Bayle*, & vous sçavez très bien la Difference qu'il y a entre les Fondemens, qui servent d'Appuis aux deux Systêmes. Votre Scepticisme est plus spécieux que réel. Pour parvenir à une haute Réputation, (seul Désir dont votre Cœur fût enflammé) vous conçutes, qu'il étoit plus aisé de

de faire des *Objections*, que des *Réponses*, & de *renverser*, que de *bâtir*. Vous aviez de merveilleux Talens pour ce Genre d'Ouvrage. Jamais Homme ne sçut diriger plus adroitement la Vuë du Spectateur vers le côté ténébreux d'une Question, & en cacher le côté que la Lumière de l'Evidence éclaire; Après quoi, en parfemant vôtres Dictionnaire de Contes obscènes, d'Argumens contre la Religion Chrétienne, & d'adroits Sophismes, pour autoriser des Fous à revoquer en doute les Vérités les plus respectables, vous avez sçu acquérir un nombre prodigieux de Partisans. Mais, que de Maux n'avez vous point causés à la Nature Humaine? Vous avez tâché d'ébranler les Fondemens, sur lesquels tout le Monde Moral, & le Bonheur de la Société, sont appuyés. Comment vôtres Conscience a t'elle pû approuver une pareille Conduite, même dans la Supposition que vous n'ayiez pas été convaincu de la Vérité d'un Systême, qui donne, à la Vertu, les plus douces Espérances, au Vice impénitent, de justes Alarmes, & au vrai Repentir, les plus puissantes Consolations: qui interdit jusqu'aux

S 5

moin-

moindres Désirs criminels, & ne laisse pas d'avoir, pour les Infirmités de nôtre Nature, des égards de Condescendance, que l'Orgueil Stoïque lui refusoit, mais que son Imperfection exige?

B A Y L E.

L'Ame est *libre*; & elle aime à exercer sa Liberté. Toute Contrainte est une Tyrannie, qu'elle ne doit point souffrir.

L O C K E.

L'Ame a, au dedans d'elle, une *Puissance* souveraine, qui est en droit de renfermer sa Liberté dans de justes Bornes. Cette Puissance c'est la Raison.

B A Y L E.

Soit: — mais pour bien gouverner, il faudroit qu'elle s'en tint à des Regles fixes, & ne fût pas le Jouët de ses propres Caprices. Mais, aussi-tôt que la Raison, qui dirige les Operations de vôtre Ame, ou celles de la mienne, a conçu quelque *Notion favorite*, elle s'y plie non seulement elle même, mais prétend aussi que cette Notion chérie soit adoptée de tout le Monde. — Elle aime encore à mar-

marquer son Pouvoir, en détruisant des Idées admises par d'autres, & généralement respectées.

L O C K E.

Je pense réellement que l'Amour du Pouvoir, dont vous parlez, favorise prodigieusement la Publication de la plupart de nos Livres Sceptiques. Et je ne doute pas que *Neron* n'ait pris grand Plaisir à voir brûler *Rome*. C'étoit une Action, par laquelle *il* marquoit son Pouvoir. Mais, il s'agit, entre nous, du *Droit*, & non du *Pouvoir*.

B A Y L E.

Il peut y avoir quelque Indiscretion, mais il n'y a pas le moindre Crime, à dire ce qu'on croit être vrai.

L O C K E.

Un Enthousiaste, qui publie des Dogmes pernicioeux à la Société, ou qui en combat d'autres manifestement utiles, alleguera, en sa Faveur, la Force de l'Opinion, & la Chaleur d'une Imagination déréglée. Mais, votre Sens raffiné, & la Clarté de votre Jugement, n'admettent point

point une telle Excuse. Je sçais bien qu'il y a, dans votre Ouvrage, quantité d'Endroits, où vous parlez en Homme sage & vertueux. On m'a assuré aussi que vous avez mené une Vie exempte de Reproche. Mais quand, dans d'autres Endroits, vous sappez les Fondemens de tous les Devoirs Moraux, à quoi bon en parler d'une maniere si avantageuse ? Sur qui vos Préceptes généraux, ou votre Exemple, feront-ils Impression ? Combien n'y aura-t'il pas de milliers d'Hommes, dont les Passions feront plus fortes que n'étoient les vôtres, & qui, charmés de s'affranchir de tout Scrupule, se prévaudront de votre Scepticisme, pour secouër le Joug de la Vertu & de la Religion ? — Malheureux que vous êtes ! quel funeste Usage n'avez vous point fait de vos admirables Talens ? Il auroit mieux valu pour vous, & pour le Genre-Humain, que vous eussiez été le plus stupide *Irlandois* *, ou le Moine le plus crédule qu'il y ait jamais eu en *Portugal*. On peut abuser des Richesses de l'Ame, tout comme de celles

* Il y a un tout autre Mot dans l'Original, C'est une Faute d'Impression, que j'ai corrigée.

les de la Fortune , au point de devenir l'Ennemi & l'Opprobre de la Société, au lieu d'en être l'Ornement & le Soutien.

B A Y L E.

Vous êtes trop sévère. — Et ne comptez vous pour rien tous les Services que j'ai rendus à la Société, en la garantissant des Impostures de la Bigoterie, des Délires du Fanatisme, & des folles Terreurs de la Superstition ? Quels Maux les fausses Idées de Religion n'ont-elles point causés ! Dans le Siècle passé, que de Massacres, que de Guerres Civiles, que de cruelles Animosités ! Nôtre Siècle même, quoique plus éclairé, n'a-t'il pas vû en *France*, une violente Persécution, & de fidèles Sujets chassés du Sein de leur Patrie ? Ne devois-je pas empêcher que de pareilles Calamités eussent lieu à l'avenir, en les attaquant jusques dans leur première Origine ?

L O C K E.

L'Origine de ces Calamités étoit *la fausse Religion*, & vous attaquiez *la véritable*. La Distance, qui sépare les Cieux de la Terre, est moins grande que celle qui se trou-

trouve entre le Systême de Foi, qui a produit les Horreurs dont vous parlez, & celui que j'ai soutenu. Pourquoi les avez vous tellement mêlés ensemble, dans vos Ecrits, qu'il faut plus d'Attention & de Jugement, que n'en ont la plûpart de vos Lecteurs, pour les distinguer de nouveau. C'est là le grand Art, que vôtre Exemple a enseigné à nos Esprits-Forts modernes. Ces prétendus beaux Génies réussissent à tromper des Hommes, dont l'Imagination est ardente, & le Caractere ingenû, en lançant des Traits vifs & spirituels contre les Fraudes pieuses, le Fanatisme, l'Enthousiasme, & la Superstition; mais en même tems ils prêtent, à la vraie Religion, les Traits difformes de ces Monstres, & n'ont pas de peine ensuite à la rendre odieuse. Cependant aucun Livre, composé par le plus habile de leurs *Coryphées*, n'est plus Ennemi des Petiteffes de la Superstition, de la Tyrannie ecclésiastique, & des Fraudes, quelque Nom qu'on veuille leur donner, que *Celui* qu'ils affectent si fort de mépriser.

B A Y L E.

Si j'ai passé le But, permettez moi de
dire

dire un seul Mot pour mon Excuse: Les Hommes sont faits de façon, que quand on a excité en eux *trop d'ardeur*, il faut les *refroidir outre mesure*. Mon Scepticisme est propre à guérir la *Phrénésie* de fausse Religion.

L O C K E.

Recette merveilleuse, pour procurer à l'Ame un Etat de *Paralyse* ! N'est-il pas juste d'appeller ainsi votre Scepticisme, qui prive la plus noble partie de nous mêmes de toute sa Vigueur, & anéantit ses Facultés vitales, dans l'Intention de lui ôter une Fievre, que la *Temperance*, & le *Lait de la Doctrine Evangelique* auroient sûrement guérie ?

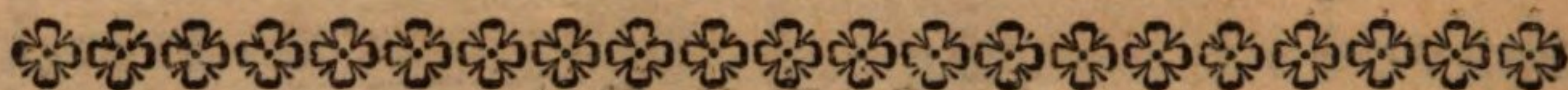
B A Y L E.

J'avouë que ce sont de puissans Remedes ; mais il y a peu de Médecins qui sachent les appliquer dans toute leur Pûreté. La plupart y ajoutent quelque Ingrédient de leur Invention.

L O C K E.

Ce que vous dites là est vrai : — Dieu nous a donné d'admirables Médecines pour
les

les Maladies de l'Ame; mais des Charlatans présumptueux, intéressés, & ignorans, les administrent si mal, au reste du Genre-Humain, qu'elles ne produisent qu'une partie de leurs salutaires Effets.



DIALOGUE XXV.

ARCHIBALD, Comte de DOUGLAS,
Duc de Touraine. — JEAN, Duc
d'ARGYLE & GREENWICH,
Feld - Maréchal des Forces
de Sa Majesté Britannique.

A R G Y L E.

Vid.
Bu-
chan.

Rerum
Scotica-
rum, l.
10. p.
338. A.
D. 1424.

OUI, généreux *Douglas*, je ne puis me souvenir sans douleur, que vous, & vôtre Fils, avec le brave Comte de *Buchan*, ayiez prodigué tant de Valeur, & perdu la Vie, en combattant pour cet Etat étranger, que sa Situation & ses Intérêts rendent le plus dangereux Ennemi de la *Grande Bretagne*. *Miltiade*, ou *Agésilas* n'auroient pas été plus surpris qu'un Général Grec se fût mis au Service du Roi de

de *Perse*, que je le suis, toutes les fois que je crois vous voir les Armes à la main contre vôtre Patrie.

DOUGLAS.

En servant la *France*, je servois l'*Ecosse*. Les *François* étoient les *Alliés naturels* des *Ecossois*: en épousant leurs Querelles, je rendois mes Compatriôtes indépendans de l'*Angleterre*.

ARGYLE.

Les *François* ont été nos anciens *Alliés*, par le malheureux Etat de nos Affaires: mais je nie qu'ils ayent jamais été nos *Alliés naturels*. Nos liaisons avec eux étoient convenables & nécessaires, parceque nous étions dans une Situation rien moins que naturelle, desunis de l'*Angleterre*. Tant que cette *Desunion* eut lieu, nous fûmes contraints de rechercher la Protection & le Secours de la *France*. La Politique de cette Couronne l'engageoit à nous tenir dans sa Dépendance, en nous garantissant de celle des *Anglois*; & ce prétendu Service alluma le Feu de la Guerre dans nôtre País, à chaque Rupture qu'il y eut entre l'*Angleterre* & la *France*. Les Secours,

T

qui

qui devoient nous venir, étoient éloignés, & souvent incertains. Nôtre Ennemi se trouvoit sur nos Frontieres, supérieur en Forces, quoiqu'il ne le fût pas en Valeur. Combien de fois ne vîmes nous point nos Terres ravagées, nos Rois tués, ou emmenés Prisonniers? Nous perdions tout l'Avantage attaché à la Qualité d'Habitans d'une grande Isle; nous n'avions ni Commerce, ni Paix, ni Sûreté, ni aucun Pouvoir sur Mer. L'*Ecosse* étoit une Porte de derriere, par laquelle les *François*, aidés de nous, faisoient des Incursions en *Angleterre*: étoient-ils Vainqueurs, nous n'en retirions gueres de Profit; & venoient-ils à être battus, nous restions exposés à la Vengeance des *Anglois*.

D O U G L A S.

L'*Angleterre* ne souffrit pas moins de ces Guerres que l'*Ecosse* même. La Terreur & la Désolation y ont aussi suivi nos Pas; & l'Epée de nos Ancêtres a été frequemment teinte du Sang *Anglois*. Nos Victoires à *Bannochbourn* & à *Otterbourn* n'ont-elles pas acquis, à nos Compatriôtes, autant de Gloire qu'aucune de celles que l'*Angleterre* remporta jamais sur nous?

AR-

ARGYLE.

Cela est vrai : mais le Bien, que ces Victoires nous firent, fût de peu de durée. Elles laisserent subsister, en son entier, notre besoin d'Aide & de Protection, & notre Pauvreté, sans porter néanmoins aucune atteinte à notre Bravoure nationale. Elles irritèrent l'*Angleterre*, mais ne la subjuguèrent pas, & nous firent éprouver de si violens Effets de sa Haine, que nous n'eûmes gueres sujet de nous réjouir de nos Triomphes. — Mon Bras fut plus heureusement employé à abaisser l'Ennemi de la *Grande Bretagne* & de l'*Europe*. Ce fût avec un Air bien supérieur de Dignité, que je maintins, dans le Sénat combiné de la Nation, les Intérêts du Peuple d'*Angleterre* & d'*Ecosse* réuni, contre toutes les Puissances étrangères, qui tâchoient de troubler notre Bonheur général, & d'usurper nos Droits communs.

DOUGLAS.

Vous avez eû, véritablement, pour exercer votre Eloquence & votre Valeur, un Champ plus noble & plus vaste, qu'aucun de ceux, dont le Courage & les Ta-

lens ont servi à défendre les Droits ou les Intérêts de l'*Ecosse* seule, separée de l'*Angleterre*.

A R G Y L E.

Quand je parcours l'Histoire des Guerres entre l'*Ecosse* & l'*Angleterre*, je crois lire le Détail des Horreurs d'une Guerre Civile. De quelque côté que soit la Défaite, elle me paroît s'étendre sur *le Tout*, & être avantageuse à quelque Ennemi étranger de la *Grande Bretagne*; au lieu que l'Union des deux Royaumes les rend, l'un & l'autre, invincibles. La Valeur *Angloise* étoit contre-balancée par celle des *Ecossois*: mais réunies, elles peuvent tenir en Equilibre toutes les Puissances de l'*Europe*. Si tout le Sang *Ecossois*, follement repandu, pour les *François*, dans leurs Guerres contre l'*Angleterre*, avoit été versé pour s'opposer à leurs Dessesins ambitieux, & que tout le Sang *Anglois*, prodigué dans les Guerres contre l'*Ecosse*, eut été conservé, la *France* se feroit, depuis longtems, trouvée hors d'état de nous faire de la Peine, & les Habitans de la *Grande Bretagne* auroient été *la premiere Nation de l'Europe*.

Dou-

DOUGLAS.

Il y a bien du vrai dans tout ce que vous venez de dire. — Cependant, quand je réfléchis sur la perfide Ambition d'*Edouard*, sur les lâches Artifices qu'il mit en Oeuvre pour acquérir la Souveraineté de notre Royaume, & sur son horrible Cruauté envers le valeureux *Wallace*, notre Champion & notre Martyr, je fremis d'Indignation à l'Idée de l'Insolence des *Anglois*, & j'adore la Mémoire de ces Patriôtes, qui moururent en combattant pour l'Indépendance de notre Couronne, & pour la Liberté de notre Nation.

Voyez
Rapin,
T. III.
p. 81.

ARGYLE.

Si j'avois vécu en ce Tems là, je me ferois mis à la Tête de ces généreux Patriôtes, pour maintenir avec eux une si noble Cause. Les *Ecoffois* n'étoient pas nés pour vivre sous la Domination de l'*Angleterre*. Ils avoient trop de Grandeur d'Ame, & trop de Bravoure, pour une pareille Dépendance. Mais, ils pouvoient être unis & incorporés avec une Nation, à laquelle ils ne vouloient point obéir. Leur généreuse Aversion pour un Joug étranger, & leur violent Amour de l'Indépendan-

dance , & de la Liberté , rendoient leur Union , avec l'*Angleterre* , convenable & naturelle. Si le Caractere des *Ecoffois* avoit été fervile ou bas , il n'auroit jamais pû faire un même *Tout* avec celui des *Anglois*.

D O U G L A S.

A la vérité , les Ames des deux Peuples ont été formées dans le même Moule. Elles portent l'Empreinte des mêmes Vertus ; même Horreur pour la Servitude , même Magnanimité , même Courage , & même Génie pour la Police , pour les Sciences , & pour les Arts. Néanmoins , quand je songe que , malgré de si heureux Traits de Conformité , ces Peuples ont conservé entre eux , durant plusieurs Siècles , une Haine & une Jalou- sie héréditaires ; quand je considere que de puissans Préjugés , & une infinité d'Intérêts particuliers , doivent s'être opposés à la Conclusion du Traité ; & que l'Orgueil national ne pouvoit que former un autre Obstacle , plus difficile que tout le reste ; je ne sçaurois revenir de mon Etonnement , qu'il ait été possible d'unir les deux Royaumes , à quelques Conditions que ce soit : & , ce qui augmente la Merveille ,
c'est

c'est que le Traité semble avoir été dicté par la bonne Foi & la Générosité mêmes.

A R G Y L E.

J'attribuë le Succès d'un Ouvrage si difficile, non seulement à la Fermeté & à la Prudence de ceux qui en eurent la Direction, mais principalement au Secours de la Providence, qui a voulu conserver, parmi nous, *la Religion Réformée*, qu'on auroit vû, sans l'Union, s'éteindre en *Ecosse*, & se trouver exposée au même Malheur en *Angleterre*. Cette bonne Providence l'a garantie, dans la suite, des Trames ourdies contre elle, par des Emissaires ennemis. J'ai eu l'Honneur d'aider à détruire une Rebellion capable de la ruiner, & je ne doute point, qu'après ma Mort, cette Religion, ne soit établie à jamais; aussi voyons nous qu'une nouvelle Rebellion, née au milieu d'une Guerre dangereuse contre la *France*, vient d'être heureusement étouffée. Ce Bonheur a été suivi, pour les *Ecossois*, d'un autre plus grand, par les sages Soins qu'on a eus de civiliser les Montagnards, & de les delivrer du Despotisme, & de la Tyrannie de leurs Chefs; d'étendre la Justice & de porter la Pro-

Voyez
les Let-
tres de
Hook,
& les
Mémoi-
res de
Lok-
hart.

tection des Loix, jusques dans leurs Re-
traites les plus reculées; d'empêcher que
leur Valeur naturelle ne soit employée
contre eux mêmes; & d'introduire, parmi
eux, les Arts, l'Agriculture, le Commer-
ce, la Tranquillité, & tous les Agrémens
de la Vie Civile, & de la Société.

D O U G L A S.

Ce que vous venez de dire me donne
la plus haute Idée du grand Roi, votre
Maître, qui, bien que provoqué par tant
de Revoltes, au lieu de traiter les Monta-
gnards en Esclaves, ou d'appesantir sa
Main vengeresse sur eux (suites ordinaires
des Revoltes, que le Succès ne justifie pas)
leur a fait présent de tout ce qu'il y a de plus
riche & de plus précieux sur la Terre, la
Liberté, la Justice, & la Paix. En agir
ainsi, c'est véritablement *perfectionner l'U-
nion*, & obliger tous les Habitans de la
Grande-Bretagne d'avouer, avec Recon-
noissance & avec Joye, qu'ils sont les Su-
jets du même Royaume, & gouvernés avec
la même Affection impartiale, par le Sou-
verain & le Pere commun de toute la Ré-
publique.

AR-

A R G Y L E.

Les nouveaux Arrangemens que j'ai indiqués, & la Politique humaine & bienfaisante du Gouvernement de Sa Majesté, produisent déjà de très heureux Effets dans *cette partie du Royaume*; & en produiront d'autres encore, si l'on continuë à suivre les mêmes Vuës. Mais, il n'y a point de Termes qui puissent exprimer les Avantages, que l'Union a procurés aux Parties Septentrionales de l'*Angleterre*, & aux Parties Méridionales de l'*Ecosse*.

D O U G L A S.

Ces Avantages doivent naturellement se mieux remarquer dans des Contrées, où une Haine perpétuelle, entre les deux Nations, avoit invité la Désolation à fixer sa Demeure.

A R G Y L E.

O *Douglas* — si vous pouviez revivre & revenir en *Ecosse*, quel ravissant Changement ne verriez - vous pas dans ce Royaume ! Toutes ces Terres, qui, de votre Temps, étoient en friche, à cause des IncurSIONS continuelles des *An-*

glois, & de nos propres Divisions, vous offriroient le riant Spectacle de l'Industrie jointe à l'Abondance. Au lieu de ces Châteaux, que chaque Seigneur étoit forcé de bâtir pour la Sûreté de sa Famille, & où il vivoit dans la *Barbarie de l'Orgueil Gothique*, parmi de misérables Vassaux, opprimés par l'Abus de sa Puissance féodale, vos Yeux charmés contempleront des Maisons de Campagne, d'une belle Architecture, ornées de Bosquets & de Jardins; sur nos Côtes, des Villes commerçantes, dont le Négoce & les Manufactures vont, de jour en jour, en augmentant; dans nos Rades, & dans nos Ports, des Vaisseaux sans nombre, protégés par des Flottes invincibles. Mais, le plus avantageux de tous les Changemens est celui qu'ont éprouvé les Ames des *Ecossois*: Elles ont bien plus profité que leurs Terres, par la Culture, que la Paix & la Tranquillité, doux Fruits de l'Union, leur ont donnée; & il a évidemment paru, qu'elles avoient de si merveilleux Talens pour toutes sortes de Sciences, que les *Anglois* auroient peut-être sujet d'en être jaloux, s'il étoit possible qu'il
ref.

restât quelque *Rivalité*, quand toute *Distinction* entre deux Peuples est abolie.

DOUGLAS.

Il peut y avoir de l'*Emulation* sans *Jalousie*; & les Efforts, que cette Emulation fera naître, pourront rendre nôtre Isle supérieure en renommée d'Esprit & de vrai Sçavoir, à l'*Italie* & à la *Grece*: Superiorité que, depuis mon Séjour aux Champs Elisées, j'ai appris à préférer même à celle qui s'acquiert par les Armes. — Mais il me reste un Doute au sujet de cette Union. J'apprends qu'il n'y a que seize Pairs, (excepté ceux, qui ont des Pairies *Angloises*,) qui aient Scéance dans la Chambre des Seigneurs. Ceci ne *degrade-t'il* pas, en quelque forte, les Pairs, qui ne sont point choisis, & n'est-il pas naturel que la Cour ait trop d'Influence sur les seize Seigneurs élus?

ARGYLE.

Il n'étoit pas possible que l'*Angleterre* consentit à en admettre un plus grand Nombre: mais, tout le Corps des Pairs d'*Ecosse* se trouve virtuellement dans la Cham-

Voyez
l'Acte
d'U-
nion,
Art. 23.

Chambre Haute, par *Représentation*. Et ceux qui ne sont point élus, possèdent tous les Droits attachés à la Pairie, hormis le Privilege d'avoir leur Place dans la Chambre des Seigneurs, avec quelques autres Avantages qui en dépendent.

D O U G L A S.

Cela est vrai: — Mais quand les Parlemens sont revêtus d'une Autorité aussi étendueë que les vôtres en ont à présent, s'y trouver *en Personne* est sûrement une Dignité de la plus haute Importance.

A R G Y L E.

Je voudrois qu'il eut été possible de communiquer cette Dignité à tous. Mais votre Raison vous dira que cela ne se pouvoit pas. — Et considerez, Mylord, que, jusqu'au tems de la Revolution en seize cens quatre-vingts huit, le Pouvoir de quelques Seigneurs *Ecossois* avoit rendu nos Parlemens bien plus dépendans de la Couronne que nos *Eleétions* ne le sont à présent.

Voyez
Robert-
son,
Hist.
d'Ecos-
se, l. 1.

Ces Seigneurs, par la Nature même de leur Charge, n'étoient pas moins dévoués au Roi que son Conseil Privé même; & comme aucune Proposition ne pouvoit alors être

être faite en Parlement ; si elle étoit re-
 jettée par eux, ils commençoient par re-
 jeter ce qu'ils s'imaginoient pouvoir dé-
 plaire. Quand *Guillaume III.* parvint à
 la Couronne (*premiere Epoque de nôtre Li-
 berté*) cet Abus fût aboli, avec plusieurs
 autres Prérrogatives, en vertu desquelles
 les Nobles d'*Ecosse* avoient le Droit de ty-
 ranniser leurs Compatriôtes, pourvu qu'ils
 fussent Esclaves de la Couronne. Mais si le
 Rétablissement du Roi *Jaques* ou de sa Fa-
 mille, avoit eu lieu, le même Esprit
 d'Esclavage & de Tyrannie n'auroit point
 tardé à rénaître. Nous sommes aussi re-
 devables, à l'Acte d'Union, de la Suppres-
 sion du *Conseil Privé d'Ecosse*, qui a fait
 autrefois un Mal infini au Royaume. Le
 même Acte déclare, qu'en *Ecosse*, un Cri-
 me ne sera réputé être de Haute Trahison,
 à moins qu'il ne soit considéré comme tel
 en *Angleterre* ; & il prescrit, pour les deux
 Royaumes, les mêmes Procédures juridi-
 ques, dans des Cas de cette Nature. Il
 nous communique aussi le noble Privilege
 des *Anglois*, de ne pouvoir être mis à la
 Torture : Privilege, dont aucun autre Peu-
 ple de l'*Europe*, pas même le plus libre
 de

p. 69.
72.

Voyez
l'Acte
pour
rendre
l'U-
nion des
deux
Royau-
mes
plus en-
tiere, &
plus
com-
plette.
Annæ
Reg.
Anno
sextæ.

Ibid
Anno
septi-
mo.

Voyez
Robert-
son,
Hist.
d'Ecof-
se, l. 8.,
& Hist.
de
Charles
II. c. 7.,
& de Ja-
ques II.
c. 1. par
Hume.

de tous, ne peut se vanter de jouir. Est-il juste, après cela, de se recrier contre quelques petits Inconvéniens d'une Union, qui délivre de la Servitude, & des plus terribles Maux qu'un Etat puisse endurer? On prouveroit aisément, qu'en *Ecosse*, tout Baron, sous quelque face qu'il s'envisage lui-même, est plus heureux présentement, & plus *indépendant*, que le plus puissant d'eux tous ne l'étoit, sous le Regne du Roi *Charles II*, ou sous celui de son Frère.

D O U G L A S.

Tout ce qu'on m'a dit de ces Regnes me remplit d'Indignation contre nos Nobles, qu'une Patience longue & servile a entièrement deshonorés. Qu'est devenu, chez eux, ce Courage indompté, qui a osé résister aux *Plantagenets*, sans craindre leur orgueilleuse Puissance? Les Descendans de ceux, qui dédaignoient la Qualité de *Sujets d'Edouard*, consentiroient-ils à être les *Esclaves* de *Charles II*. ou de *Jaques*?

A R G Y L E.

Ils sembloient, généralement parlant, n'avoir gardé, de leur ancien Caractere, que

que le Désir d'abuser de l'Autorité Royale,
pour venger leurs Querelles de Famille.

D O U G L A S.

Vôtre Ayeul, d'illustre Mémoire, n'est
pas compris, Mylord, dans cette trop
juste Censure.

A R G Y L E.

Je regarde comme un Honneur, que les
Sentimens & les Principes, dont il faisoit
Profession, l'ayent exposé à l'Injustice &
à la Fureur des Temps, où il a vécu. Mais Hume, Hist. de Charles II. c. 7.
il ne faut d'autre Preuve que *la Nature &*
la Forme de sa Condamnation, pour mon-
trer la Condition miserable de nôtre Nobles-
se d'alors, & quel Bonheur c'est, pour tous
ceux de ce Corps, d'être jugés *comme* Acte d'U-
nion, Art. 23.
Pairs de la Grande-Bretagne, & d'avoir
part aux Benefices qui resultent de la Justi-
ce & de la Douceur des Loix d'*Angleterre*.

En un mot, autant l'Opulence est pré-
férable à la Pauvreté, la Liberté à l'Op-
pression, la Force d'une Nation à sa Foi-
blesse, autant l'Etat actuel de l'*Ecosse*
l'emporte-t'il sur celui où elle se trouvoit
avant l'*Union*. L'*Angleterre* a conservé
tous les Avantages dont elle jouïssoit au-
para-

paravant, & a aussi considérablement augmenté sa Puissance. Elle n'a plus d'autres Frontieres à garder que la Mer. Les Qualités guerrieres des *Ecossois*, la Force & la Pénétration de leur Esprit, leur Industrie, leur Activité, sont aujourd'hui employées au Bien de l'Isle entiere. C'est être à présent mauvais *Ecossois*, que de n'être pas bon *Anglois*, & reciproquement: un Interêt mutuel, cimenté par des Liaisons plus étroites, doit produire une Affection mutuelle. Et dès que cette Affection aura lieu, plusieurs Choses importantes, dont l'Exécution est arrêtée jusqu'ici par quelques restes de Défiance & de Jalousie nationales, se feront pour le Bien des deux Royaumes, qui n'en formeront plus qu'un seul. Quelle Augmentation de Revenus l'Accroissement du Commerce en *Ecosse* ne fera-t'il pas pour la *Grande-Bretagne*? Les Terres, qui servoient autrefois de Limites aux deux Etats, & qui ne produisoient que des *Ronces* & des *Epines*, sont déjà couvertes de Guerets; & chaque Laboureur cueillira bientôt les Fruits de son Jardin, orné de Fleurs. Un Gouvernement juste & bien
fai-

faissant peut-il souhaiter au Monde un Spectacle plus charmant & plus glorieux?

D O U G L A S.

Le Coup d'Oeil, que vous me faites jetter sur mon Païs, est si ravissant, qu'il efface, en quelque sorte, le Souvenir des Miseres de mon Tems, ou, pour mieux dire, de toute nôtre Histoire, durant plusieurs Siecles.

A R G Y L E.

Cette Histoire est remplie d'Evenemens affreux, d'Assassinats & de Rebelions : l'Anarchie, & le Despotisme le plus tyrannique s'y succedent, tour à tour : la Religion, si sage en elle même, & si propre à calmer les Passions, y est folle & cruelle. Un Ecrivain, qui voudroit tracer un fidèle Tableau de ces Horreurs, devroit employer le Pinceau du *Guerchin* *, ou celui de *Salvator Rose* †. Mais
l'Ima-

* Les Sujets de ses plus fameux Tableaux sont, la Mort de *Caton d'Utique*; les Enfans de *Jacob*, qui montrent à leur Pere la Robe ensanglantée de *Joseph*; & *Judith* tenant la Tête d'*Holopberne*.

† Son véritable Génie étoit de peindre des Batailles.

l'Imagination la plus riante auroit peine à se représenter les agrémens sans nombre que nous sommes en droit d'attendre de l'Union, si tous les Préjugés, qui empêchent que ce divin Ouvrage ne soit entièrement achevé, peuvent être détruits.

D O U G L A S.

*S'ils peuvent être détruits! Je pense qu'il est impossible qu'ils puissent subsister. Rejetter l'Union, c'est s'opposer à la Nature. — La Nature a joint les deux Païs, les a environnés, l'un & l'autre, de la Mer, pour les garantir de toute Invasion du dehors, mais n'a mis aucune Borne qui les sépare. Malheur à Celui qui entreprendra de les diviser! — Ce que DIEU a joint, que l'Homme ne le sépare point *.*

* Les trois DIALOGUES suivans, sont d'un autre Auteur.



DIA-



DIALOGUE XXVI.

CADMUS. — HERCULE.

HERCULE.

PRétendriez vous occuper, dans l'Olympe, un Rang aussi élevé que le mien ? Avez vous tué le Lion de *Nemée*, le Sanglier d'*Erymanthe*, l'Hydre de *Lerne*, & les Oiseaux *Stinphalides* ? Quels Brigands avez vous exterminés ? Toute vôtre Gloire est fondée sur la Mort d'un Serpent. Cet Exploit est un des Jeux de mon Berceau.

CADMUS.

Ce n'est pas à cause que j'ai tué un Serpent, que je me vante d'avoir fait plus de Bien à la *Grece* que vous. C'est de leur Utilité, & non de leur Eclat, que nos Actions empruntent leur Mérite. J'enseignai aux *Grecs* l'Art d'écrire, qui donne aux Loix leur *Permanence* & leur *Précision*. Vous vainquites des Monstres, je civilisai des Hommes. Ce ne sont point

les Bêtes sauvages, mais de féroces Passions, qui causent les grands Maux de la Société. Par le secours de la Sagesse & de l'Art, les Hommes sont venus à bout de dompter toute la Race des Lions, des Ours, & des Serpens, &, ce qui est plus difficile, de refrener, par de salutaires Réglemens, la violence des Panchans de la Nature Humaine. C'est les Tueurs de Lions qu'il importe le plus d'empêcher de nuire. La véritable Gloire, & le Caractere distinctif de nôtre Espece, naissent de la Perfection des Facultés de nôtre Ame; le Courage aime à s'enorgueillir, & le Pouvoir se manifeste souvent par des Actes d'Oppression. Mais la Sagesse est la Compagne de l'Equité. Elle l'aide à faire d'équitables Loix, à prendre de justes Mesures, à tenir en bride le Pouvoir, à protéger la Foiblesse, & à unir les Individus par leur Intérêt commun. Les Héros peuvent exterminer des Tyrans; mais ce sont les Loix & la Sagesse qui préviennent l'Oppression & la Tyrannie. Les Ouvrages de la Police l'emportent sur les Travaux d'*Hercule*, en ce qu'ils vont au devant des Maux, dont le cours ne sçauroit être

ar-

arrêté par tous les Efforts de la Valeur. Vous autres Héros, uniquement sensibles à des Idées de Gloire, ne confiderez pas si les Exploits, qui vous rendent fameux, procurent quelque Avantage à vôtre Patrie. Que je plains les Peuples, qui sont gouvernés par une Valeur, que la Prudence refuse de diriger, ou que l'Art n'a point modérée!

H E R C U L E.

Je ne compte pas de trouver un Admireur de ma Vie active dans un Homme qui a enseigné, à ses Compatriôtes, à *s'asseoir & à lire*. C'est perdre honteusement nos plus belles Années, que de les consacrer à de vaines Spéculations, & à des Arrangemens de Mots.

C A D M U S.

Le généreux désir d'avoir son Nom gravé au Temple de Mémoire, est le vrai *Eurysthée*, qui impose d'héroïques Travaux au Genre-Humain. Si les Muses accordent des Heures de Repos, elles ne laissent pas d'exiger aussi de l'Action; & je suis persuadé que l'Idée des nobles Amusemens qu'elles permettent, les rendra

plus respectables à vos Yeux. Jamais elles n'ont conseillé l'Usage de *la Quenouille* à ceux, qui venoient de mettre bas *la Massue*.

H E R C U L E.

Filer n'est pas moins l'Occupation des Beaux Esprits, que celle des *Héros*. Que pensez vous de leurs Systèmes de Philosophie, qui ont également la Subtilité & le peu de Consistance des Toiles d'Araignée; ou de leurs Poèmes licentieux; ou de leurs Fables *Milesiennes*? Et, ce qui est bien pire, n'a-t'on pas vû des Panégyriques de Tyrans, & des Livres qui outragent les Dieux, & qui confondent les Distinctions éternelles du Juste & de l'Injuste? Je m'imagine qu'*Eurysthée*, s'il me remettoit à l'Ouvrage, inventeroit une Tâche plus pénible qu'aucune de celles qu'il m'a imposées; il m'auroit obligé à lire tous les Volumes d'une grande Bibliothèque; & je m'y ferois pris, comme je fis à l'égard de la Retraite de l'Hydre; j'y mettrois le Feu, à mesure que j'avancerois, afin qu'une Chimère n'en produisit point une autre, pour tourmenter le Genre-Humain. Je m'aurois sçu plus gré d'avoir mis à fin cette

te Avanture, que d'avoir nettoyé les Etables d'*Augias*.

C A D M U S.

Ce n'est cependant que dans ces Bibliothèques que le Souvenir de vos Travaux est conservé. C'est à moi que les vaillans Hommes de *Marathon*, & les Patriôtes des *Thermopyles* doivent leur Immortalité. Toutes les admirables Institutions des Législateurs, & toutes les Doctrines des Sages, se feroient évanouies comme un Songe, sans le secours des Lettres. O *Hercule* ! il sied mal à celui qui préfère la Vertu au Plaisir, de se déclarer Ennemi des Muses. Que *Sardanapale* & les Fils effeminés de la Volupté & du Luxe, qui passent leur Vie dans un Repos honteux, méprisent les Annales d'une Valeur, dont leur Conduite n'a jamais eu la moindre Trace. Mais le vrai Mérite & la Vertu héroïque, doivent honorer la Source sacrée d'une Réputation immortelle.

H E R C U L E.

Si les Ecrivains ne s'occupoient simplement qu'à transmettre, à la Postérité, les *Faits des grands Hommes*, il y auroit quel-

que chose à dire en leur faveur. Mais , pourquoi fatiguer le Monde de leurs Méditations ? A quoi bon nous apprendre ce que des Esprits vains & oisifs ont pensé ?

C A D M U S.

C'est ce qui importe plus que je ne puis exprimer. Les plus grands Avantages , dont le Genre Humain jouisse , sont dûs à des Hommes qui m'ont l'Obligation de traverser sûrement , & avec Facilité, les plus vastes Mers. L'Invention de la Boussole a fait découvrir de nouveaux Mondes. L'Etude des Puissances mécaniques a opéré, sans peine, ce que les Efforts réunis d'un million d'Hommes n'auroient jamais fait. C'est par le même Moyen que l'Agriculture, de tous les Arts le plus utile, s'est perfectionnée. La Poësie est pareillement d'un merveilleux Usage, pour aider la Mémoire à retenir plus aisément, & à graver plus profondément, dans le Cœur, les Préceptes de Vertu , & les Actions vertueuses. Depuis que nous avons quitté le Monde, la Science, à l'aide d'un petit nombre de Lettres, étend son Empire sur toute la Nature, & porte sa Tête jusqu'aux Cieux. Quelques Philosophes ont pé-

pénêtré si avant dans les Conseils de la Sagesse divine, qu'ils sont parvenus jusqu'à la premiere Origine de quelques unes des grandes Operations de la Nature. Les Dimensions, les Distances, & les Causes des Revolutions des Planetes, l'Orbite des Cometes, & la Nature des Eclipses, n'ont plus rien de mystérieux. Que peut-on imaginer d'aussi glorieux à l'Espece humaine, que de voir un petit Mortel, relegué dans un Coin de l'Univers, & entouré de Mondes sans nombre, qui demêle les Regles que l'Intelligence suprême s'est prescrites dans le Gouvernement du Tout ? Tandis que quelques Génies supérieurs ont pris un si sublime Essor, d'autres ont mis en usage toute leur Sagacité pour appercevoir les Merveilles, que leur Petitesse dérobe à nôtre Vuë: la même Sagesse, & la même Providence s'y font admirer.

H E R C U L E.

J'approuve les Connoissances, pourvû qu'elles produisent de l'Action. La Science de la Navigation, & la Découverte d'une grande partie du Globe de la Terre, méritent aussi mes Eloges, en ce qu'elles

ouvrent un plus vaste Champ à d'héroïques Travaux.

C A D M U S.

Je reconnois *Hercule* à ce Langage. Mais si de sçavans Hommes sont estimables pour avoir aidé des Ames actives dans l'exécution de leurs Entreprises , ils ont droit aussi à la plus sincere Reconnoissance , par cela même qu'ils ont dirigé & modéré leur excessive Ardeur. L'Histoire enseigne , au Guerrier & au Législateur , par quels Moyens les Armées ont obtenu des Victoires , & comment des Etats sont devenus puissans , & inspire , au simple Citoyen , l'Amour de la Liberté & de l'Ordre. Les Ecrits des Sages indiquent le Chemin de la Vertu , & prouvent que le plus heureux de tous les Empires est celui qu'on acquiert sur soi-même , & qu'il n'y a point de Victoire comparable à celle de dompter ses Passions.

H E R C U L E.

Le vrai Héroïsme agit par une sorte d'Instinct , & peut se passer du Secours des Historiens & des Philosophes. Mais , la Mollesse , & la Dépravation de Mœurs ,
ne

ne marchent-elles pas à la fuite des Arts & des Sciences, & pouvez vous nier que l'Esprit, & le Sçavoir, n'ayent souvent contribué au Succès des plus pernicioeux Desseins?

C A D M U S.

J'avouë qu'il y a des Naturels heureux, qui n'ont besoin d'aucun Maître, ni d'aucune Regle, pour s'acquitter, exactement & avec grace, de tout ce qu'ils font. Mais ils sont en petit Nombre. Comme les Sciences fleurissent dans les Lieux, où l'Aise, l'Abondance, & un Gouvernement doux, ont fixé leur séjour; il faut bien que, dans un Terroir si fertile, & sous un Climat si doux, les Semences du Luxe levent parmi les Fleurs; mais les méchantes Herbes croîtroient en bien plus grande quantité, si l'Art n'avoit pas Intérêt à les détruire. Les Lettres apprivoisent un Peuple pauvre & frugal, & empêchent une Nation riche de se livrer trop aux Plaisirs des Sens. Il n'est aucun Bienfait des Dieux, dont on n'ait quelquefois abusé. Cependant, par une Pente naturelle, l'Esprit & les Talens tendent vers la Vertu; quoique divers Accidens soient

capables de les détourner de leur Direction propre; mais ces Accidens sont une forte de Prodiges, qui, tels que les autres Prodiges, semblent présager un grand Malheur. Car, si la Vertu n'a pas le Pouvoir de s'attacher ceux qui, dans la Partie la plus intime d'eux mêmes, reconnoissent ses Droits, de la part de quel autre de ses Sujets pourra-t'elle se promettre des Sentimens de Fidélité & d'Obéissance? Puissent de pareils Génies ne jamais s'abaisser jusqu'à flatter le Vice, encourager la Folie, ou favoriser l'Irréligion; mais plutôt puissent-ils employer toutes leurs Facultés au Service de la Vertu, & célébrer le noble Choix de ceux, qui, à vôtre Exemple, l'ont préférée à la Volupté!





DIALOGUE XXVII.

MERCURE. — Et une belle DAME moderne.

La belle DAME.

EN vérité, Mr. *Mercur*e, je ne sçau-
rois avoir le Plaisir de vous accom-
pagner à présent. Je suis engagée, absolû-
ment engagée.

MERCURE.

Je sçais que vous avez un Epoux qui vous aime, & plusieurs Enfans charmans; mais vous n'ignorez pas, que, ni la Tendresse conjugale, ni l'Affecti^{on} maternelle, ni même le Salut d'un Royaume, ou la Gloire d'une Nation, ne peuvent dispenser qui que ce soit de descendre dans l'Empire des Morts, dès que la Somma-
tion lui en est adressée. Sans cela, *Caron* n'auroit pas un seul Passager, excepté, de tems en tems, quelque *Anglois* hypocondriaque. Quittez, de bonne grace, vos Enfans & vôtre Mari, & venez, où je vais vous conduire. La

La belle D A M E.

Je n'ai point prétendu alleguer quelque Engagement avec mon Mari & mes Enfants. Je ne me suis jamais considérée comme engagée à eux. Je n'ai eu d'autres Engagemens, que ceux qui obligent toutes les Femmes de mon Rang. Jetez les Yeux sur le Rebord de ma Cheminée, & vous y verrez que je dois aller à la Comedie tous les *Lundis*, au Bal les *Jeudis*, à l'Opera les *Samedis*, & le reste de la Semaine à des Parties de Jeu, d'ici à deux Mois; & ne feroit-ce pas *la Chose du Monde la plus rude*, de manquer à ma Parole? Attendez moi jusqu'à l'Eté prochain; j'irai avec vous de bon Cœur; peut-être les Champs Elysées sont-ils moins détestables que la Campagne dans nôtre Monde. Y avez vous d'aussi beaux Endroits que *Vauxhall* & *Ranelagh*? Je crois que j'aurai du Plaisir à prendre, sur les Lieux, les Eaux du Fleuve *Lethé*, pourvû qu'il y ait bonne Compagnie.

M E R C U R E.

Les Eaux de ce Fleuve ne conviennent point à ceux qui ont fait, du Plaisir, le grand But

But, & l'unique Occupation de leur Vie. Il est bon de noyer les Soucis; mais qui peut vouloir effacer le Souvenir d'une Vie consacrée aux Amusemens & à la Joye?

La belle D A M E.

Il est vrai que je n'ai songé qu'à me divertir; mais, pour de la Joye, je n'en ai pas senti, depuis que mes Amusemens n'ont plus eu pour moi le Charme de la Nouveauté. Il faudroit la Patience d'un Ange pour se plaire à voir & à revoir sans cesse les mêmes Objets. La Fatigue & les Veilles me donnoient des Vapeurs, & changeoient en Tristesse, & en Abbattement, ma Vivacité & ma Gayeté naturelles.

M E R C U R E.

Puisque ce Genre de Vie ne vous cau-
soit point de Joye, pourquoi y avez vous
perseveré? Je suppose que vous ne l'avez
point regardé comme fort *méritoire*.

La belle D A M E.

J'étois trop dissipée pour penser à quoi-
que ce fût: &, à cet égard là, ma façon
de vivre avoit ses Agrémens. Mes Amis
me

me disoient que les Amusemens m'étoient nécessaires, & mon Médecin assuroit que mes Esprits demandoient de la Dissipation; mon Mari soutenoit que non; mais vous sçavez qu'il faut avoir de la Complaisance pour son Médecin, & obliger ses Amis. D'ailleurs, je voulois passer pour être *du bon Ton*. *

M E R C U R E.

Bon Ton! Madame, quel Sens attachez vous à ces Termes?

La belle D A M E.

Vous m'embarrassez. Un des Privileges du *bon Ton* est de ne pouvoir se définir. C'est — Je ne sçaurois bien le dire: mais je tâcherai de vous dire ce qu'il n'est pas. Ce n'est point Esprit en Conversation, ni Politesse en Manieres, ni Habileté en Conduite; mais c'est quelque chose d'approchant de tout cela. Ce *Ton* n'appartient qu'à des Gens d'un certain Rang, qui vivent d'une certaine Maniere, avec certaines Personnes, qui manquent de certaines Vertus, qui ont certains Vices, &

* Termes du François moderne.

& qui habitent un certain Quartier de la Ville. Il assigne à ceux, qui sçavent le prendre, une espece de Distinction, qu'on n'ose leur disputer, de peur de paroître ignorer les Regles de la Politesse. Voilà tout ce que je puis vous apprendre sur ce Sujet, dont la sérieuse Etude m'a occupée durant tout le Cours de ma Vie.

MERCURE.

Cela étant, Madame, vous avez perdu votre Temps, laissé flétrir votre Beauté, & ruiné votre Santé, pour jouir de la suprême Félicité de manquer de Complaisance pour votre Mari, & d'être *du bon Ton*.

La belle D A M E.

Qu'aurois-je fait ?

MERCURE.

Je suivrai votre Méthode d'enseigner, en vous disant ce que je voudrois que vous n'eussiez pas fait. Je voudrois que vous n'eussiez point sacrifié votre Temps, votre Raison, & votre Devoir, à la Folie & à la Mode; que vous n'eussiez point regardé d'un Oeil indifferant le Bonheur de votre Epoux, & l'Education de vos Enfants.

La belle D A M E.

Pour ce qui est de l'Education de mes Filles , je n'ai épargné aucune Dépense ; Elles ont eu un Maître à Danser, un Maître de Musique, un Maître à Dessiner, & une Fille de Chambre, qui leur a appris le *François*, & de belles Manieres.

M E R C U R E.

Ainsi c'étoit un Maître de Danse , un Musicien , & une Soubrette, qui devoient leur inspirer des Sentimens de Religion , & leur donner des Mœurs. Je crains bien qu'elles ne deviennent, avec le tems, des Femmes sans Amitié conjugale, & sans la moindre Affection maternelle pour leurs Enfans. Sur-tout , je crains pour vous. *Minos* est un vieux *Juge* severe, qui n'a pas la premiere Idée du *bon Ton*. Le meilleur Conseil, que j'aye à vous donner, est de faire, dans ce Monde, comme vous avez fait dans l'autre, de considerer le Bonheur de loin , mais de ne pas suivre le Chemin qui y mene. Restez de ce côté-ci du *Styx*; errez ça & là, sans But fixe; regardez les Champs Elisées, mais n'entreprenez jamais d'y entrer , de peur que

Mi.

Minos ne vous fasse précipiter dans le *Tartare* : car de sacrés Devoirs, qu'on a négligés, sont punis quelquefois avec autant de rigueur, que les Crimes, qu'on peut avoir commis.



DIALOGUE XXVIII.

PLUTARQUE. — CARON. — Et un
LIBRAIRE moderne.

C A R O N.

J'E n'ai jamais vû de Mort plus mutin, que celui que je vous amene. Il dit, qu'il est riche ; qu'il a bien des Affaires dans l'autre Monde, & qu'il veut, à toute force, y retourner. Je ne sçaurois le mettre à la raison. Sage *Plutarque* ! si vous le preniez sous vôtre Direction ? Il vous sera facile de le tenir dans les Bornes de la Décence & du Respect, par la Supériorité naturelle que tout Auteur a sur un Libraire.

Le LIBRAIRE.

Suis-je donc arrivé dans un Monde tel-
le-

lement different de celui que j'ai quitté , qu'ici les Auteurs dominant sur les *Libraires*? Cher *Caron*, permettez que je m'en retourne: mon Passage vous fera payé au Prix, que vous voudrez y mettre. Que s'il faut que je reste, ne me laissez point avec quelque *Auteur Classique*. C'est particulièrement contre vous, *Plutarque*, que j'ai sujet d'être piqué , pour avoir, plus qu'aucun autre , contribué à ma Ruine. Quand je commençai à lever Boutique , j'eus l'Imprudence d'acheter une Edition de *vos Vies* , qui me couta cher, & que je trouvai ensuite n'être qu'un Fatras d'anciens *Grecs & Romains*. Je n'en pûs jamais vendre plus de vingt Exemplaires ; encore en eus-je l'Obligation aux Universités, & aux Colleges d'*Eaton & de Westminster*.

P L U T A R Q U E.

J'esperois que le Mérite des Sujets auroit procuré un autre Accueil à mes Ouvrages, quoique j'aye quelquefois manqué de Précision, & que je ne sois pas entré dans un détail aussi exact, & aussi circonstancié des Actions de mes Héros, qu'on a lieu d'attendre de la part d'un Biographe,

phe, qui se borne à peindre deux ou trois Caractères. Le désir de conserver la Mémoire des grands Hommes, & de répandre l'Influence de leur Exemple, m'a fait entreprendre plus qu'il ne m'a été possible d'accomplir, au moins dans le degré de Perfection qui seroit à souhaiter. Cependant, les Portraits de mes Héros ne sont pas si mal tracés, qu'ils ne puissent offrir, aux Yeux de la Postérité, des Modèles de Sagesse & de Vertu, jusqu'à la fin du Monde. De l'aveu des Connoisseurs, mes Réflexions sont justes & profondes; & de quelle Utilité n'est pas, pour un Lecteur, le Jugement d'un Homme sage sur la Conduite d'un grand Homme? Vous ne trouverez, dans mes Ecrits, ni Censures téméraires, ni Eloges peu mérités, ni indignes Egards pour les Préjugés populaires, ni vain Etalage d'Habileté critique, ni Fineffe affectée. Dans mes Paralleles, je compare, avec la plus parfaite Impartialité, un Grand Homme à un autre, & je pese leurs Actions à la Balance de la Justice. Si les Siecles, qui ont suivi celui où j'ai vécu, ont produit de plus Grands Hommes, & de meilleurs Ecrivains, mes Héros & mes Ouvrages doi-

vent leur ceder la Préférence. Il est naturel, que la Morale, étant devenue plus épurée, des Vices, qui ne paroissent autrefois que de simples Taches, soient quelque chose d'horrible aux Yeux plus clairvoyans du Siècle présent. Bien loin de blâmer cette Délicatesse, je la louë & je l'admire. Ce seroit même à vous une Faute impardonnable, si, pouvant publier de meilleurs Exemples, vous en aviez offert de défectueux à vos Compatriôtes, dont le Goût, pour la pure Vertu, me fait un sensible Plaisir. Résolu de conserver toujours la plus haute Vénération pour ceux, qui, dans tous les Temps, ont ennobli la Nature Humaine, je serois charmé d'apprendre de vous quelques Particularités de la Vie des illustres Personnages, qui ont surpassé en Sagesse, en Justice, en Valeur, & en Amour pour la Patrie, quelques uns de mes Héros, *Solon, Numa, Camille, Scipion, &c.*

Le L I B R A I R E.

Mon Ami *Plutarque* ! ceci est encore du *Grec* pour moi. Le Livre, qui repara la Perte que j'avois essuyée, en achetant vos Ouvrages, avoit pour Titre, *Les Vies des*
Vo-

Voleurs de grand Chemin: mais je ne serois jamais devenu riche, si je n'avois point publié *les Vies des Hommes qui n'ont jamais vécu*. Il est bon que vous sachiez, que quoiqu'il ait toujours été possible d'avoir beaucoup de Science & peu de Sens, l'Art d'écrire vient, tout nouvellement, d'être porté à ce point de Perfection, qu'un Homme écrira toute sa Vie, & cependant ne sçaura rien du tout, ce qui est un Avantage de la dernière Importance. Il y a une Guerre aussi naturelle entre vos Sçavans & les Fous, qu'entre les Pygmées & les Grues. La plûpart de nos jeunes Gens s'étant rangés du côté des Fous, le Parti des Sçavans quittera bientôt le Champ de Bataille, & n'osera pas sortir des Retranchemens d'*Oxford* & de *Cambridge*. Qu'ils y restent, en passant tristement leur Temps à lire de vieux Livres de Morale, qui pourront les rendre amoureux de la Vertu des *Grecs*, ou de celle des *Romains*. Mais, nos Gens du bel-air liront des Livres Nouveaux, qui leur enseigneront à n'avoir point de Vertu du tout. Un Homme de mise ne doit lire aucun Ouvrage, qui contienne des Faits, ou des Préceptes, pour qu'il n'y ait pas la moindre Pe-

danterie dans sa Conduite ou sa Conversation. Je regarde l'Histoire (je parle de l'Histoire *réelle*) comme une misérable Etude. Ce qui est arrivé peut arriver encore; & que feroit-ce si l'envie d'alleguer quelque Exemple parallele, faisoit prononcer, en bonne Compagnie, un Nom *Grec*, *Romain*, ou même *Gothique*? Quand un Gentilhomme a employé son Tems à lire des Avantures, qui n'arriverent jamais, des Exploits, qui n'ont jamais existé, & des Evénemens, qui non seulement n'eurent jamais lieu, mais qui ne le peuvent même jamais avoir, il est impossible qu'on se rende ridicule, en les allegant. Une *Histoire Secrete*, où il n'y a, ni Secret, ni Histoire, ne sçauroit tenter la Vanité indiscrete de citer; ce qui rend la Conversation moderne, coulante, simple & aisée. Comme les Livres, qui paroissent à présent, n'ont rien de grave, ni de sérieux, les Femmes ne craignent pas de les lire, & elles y apprennent, à peu de fraix, tous les Rafinemens de la Coquetterie. Les Commentaires de *Cesar*, & la Retraite des Dix Mille, excitent aussi peu la Curiosité de nos Guerriers, que nos Nouvelles Politiques celle du Beau Sexe. Au reste, les
Da-

Dames ont de plus grandes Obligations à nos Ecrivains, que les Hommes. Le Commerce du Monde apprend, à ceux-ci, quelques unes des Choses, qui se trouvent dans les Livres; mais les pauvres Femmes, qui, dans leur première Jeunesse, ont vécu comme des Recluses, ignore-roient, sans le Secours des Livres, une infinité de Moyens de se procurer du Plaisir, en faisant leur Entrée dans le Monde.

PLUTARQUE.

Quant aux Hommes, qui ont quitté l'E-tude de la Vertu pour celle du Vice, d'u-tiles Vérités pour des Imaginations extra-vagantes, & la Science des Faits pour de monstrueuses Fictions, ils ne me font pas la moindre Pitié. Mais le Malheur des Femmes, que de dangereuses Lectures viennent à bout de séduire, me touche extrêmement; & je voudrois, en leur faveur, m'être étendu davantage sur le Caractere de *Lucrece*, & de quelques autres Héroïnes.

Le LIBRAIRE.

Je vous assure que nos Dames ne veulent apprendre, par leurs Lectures, ni à vivre, ni à mourir comme *Lucrece*.

Si vous aviez dit, qu'on trouva, après sa Mort, un Billet doux dans son Cabinet, ou insinué que *Tarquin* la surprit entre les Bras d'un Esclave, & qu'elle se tua de Desespoir, de pareilles *Anecdotes* se vendroient très bien. De même, nôtre Siècle vous auroit les dernières Obligations, si, au moyen de quelques *Papiers trouvés dans la Famille de Portia*, vous nous appreniez que l'usage des Liqueurs fortes fut ce qui tua cette illustre *Romaine*, & que c'est là ce qu'il faut entendre par le Feu qu'elle avalla; car immédiatement après les nouveaux Caractères, nous aimons à voir répandre une nouvelle Lumière sur des Caractères anciens, c'est-à-dire, qu'un honnête Homme doit être placé dans un point de vuë, qui lui donne l'air d'un Coquin, &c. Nous sommes même si épris de ces fortes de Spectacles, qui, en fait de Caractères Moraux, offrent aux Yeux précisément le contraire de ce qu'on s'attendoit à voir, que nous permettons quelquefois qu'un Homme, pourvû qu'il ne vive plus, soit justifié d'un Crime, dont il a été généralement chargé. Mais, dans des Cas de ce genre, les Preuves doivent être démonstratives; au lieu qu'un léger

Soup.

Soupçon fuffit , s'il eft question de noircir quelque Perfonnage d'un Mérite fupérieur.

P L U T A R Q U E.

Je fuis d'autant plus étonné de ce que vous me dites, du Goût de vos Contemporains, que j'ai oui dire, à un *François*, qu'il avoit compofé, il y a environ un Siecle, la Vie de *Cyrus*, fous le Nom d'*Artamene*, & attribué, à ce Héros, de bien plus belles Actions, que celles dont parlent *Xenophon* & *Herodote*, & que plufieurs autres grands Capitaines avoient été traités de même; que des Empires avoient été acquis, & des Batailles gagnées par la Valeur d'un feul Homme, l'Imagination fuppléant à ce que la Nature refuse, ou rend impoffible.

Le L I B R A I R E.

Ces Livres ont fait la Fortune des Auteurs & de leurs Libraires. Et pour le Profit de quel autre voudroit-on qu'un Homme écrivit? Ces Romans étoient fort à la Mode, & fe débitoient bien: heureufement ils convenoient au Goût de leur Siecle.

Monfieur *Scuderi* assure qu'ils ont vû le Jour dans un tems, où l'Esprit de Chevalerie errante, quoique vers son Déclin, avoit laissé encore, aux Hommes, un reste d'Ardeur pour la Gloire; & que si les Auteurs ne s'étoient point prêtés au Goût dominant, & n'avoient pas décrit de sanglantes Batailles, & des Combats inouis, leurs Ouvrages auroient paru trop efféminés pour servir d'Amusement à la Noblesse *Françoise*. Les Histoires de Chevalerie, au lieu d'énervier l'Ame, sont propres à lui donner une nouvelle Vigueur, & à la rendre plus courageuse, qu'elle ne le feroit naturellement; mais comme les Egards respectueux dûs à la Justice, la Sagesse des Motifs, & la Prudence, par rapport au Choix des Moyens, étoient autant de Qualités inconnuës aux Héros de Roman, leur Conduite ne sçauroit servir d'Exemple, comme celle des Grands Hommes dépeints dans l'Histoire. J'ai toujours été de Sentiment, que la pure Lumiere de la Vérité peut seule servir de Guide dans le chemin de la Vertu, & que toute Leçon *impraticable* n'est d'*aucun* usage.

usage. Celui qui voudra régler ses Actions sur celles de ces Etres chimériques, ressemblera au Peuple superstitieux, qui fait plus d'Attention aux Songes confus de la Nuit, qu'aux Idées distinctes que lui offre le tranquille Matin. Je n'ignore pas que le Moyen d'exciter les Hommes à la Pratique de leurs Devoirs, n'ait, par le récit des Faits de quelques Héros fabuleux, été en usage chez plusieurs Nations; mais c'est à la vôtre qu'étoit réservée la Gloire de les animer au Vice, par les Exploits de je ne sçais combien de Débauchés, qui n'existerent jamais. Des Hommes doués d'une belle Imagination, ont pris l'Effor vers les Régions célestes, pour en ramener *Astrée*: vous tendez vers le même Séjour, pour y chercher *Pandore*.

Le LIBRAIRE.

Vôtre Indignation en veut à la Race de nos Ecrivains; mais je puis vous assurer, que le principal Tort est du côté des Lecteurs. Comme Monsieur *Scuderi* l'a fort bien observé, les Auteurs doivent se prêter au Goût & aux Dispositions de ceux qui veulent bien les lire. Pour que les Choses aillent comme il faut, il est absolument nécessaire

cessaire qu'il y ait une certaine Sympathie entre le Lecteur & le Livre. Convienendroit-il que vous présentassiez, à un Petit-Maitre, qui se renverse négligemment dans son Fauteuil, le détail des *Travaux d'Hercule* pour le divertir ? Ou l'inviteriez vous à passer les *Alpes* avec *Annibal*, dans le tems que, rendu de Lassitude, il ne fait que revenir du Bal. Nos Lecteurs demandent à être amusés, flattés, caressés; ils aiment des Avantures, où ils auroient été bien aises d'avoir eu part.

P L U T A R Q U E.

La principale Fin, qu'un Auteur doit se proposer, est de corriger les Folies & les Vices de son Tems; & il y a une espece d'Equité d'avoir, pour certaines Idées régnantes, autant de Condescendance que la Vérité, & une saine Morale, peuvent le permettre. Les Caractères controuvés, dont vous paroissez si amoureux, feroient de quelque Utilité, si l'empire de la Religion & de la Vertu s'y faisoit remarquer. Car il est certain, que l'Histoire, par cela même qu'elle ne fait mention que d'illustres Personnages, d'Evénemens connus, & d'Actions célèbres, ne fournit pas autant d'Exem-

d'Exemples de Mérite domestique qu'il feroit à souhaiter. Nos Héros sont grands dans les Champs de *Mars*, à la tête d'un Sénat, & se font admirer sur le vaste Théâtre du Monde: mais l'Idée d'un Homme, qui, dans le paisible Cours d'une Vie privée, suit constamment le chemin de la Vertu, songe sans cesse que son Juge le voit, & recherche, sur toutes Choses, d'être approuvé de *Lui*, est le plus excellent & le plus utile Modèle, qui puisse être offert au Genre-Humain. Des Exemples de Vertu domestique sont plus à l'usage des Femmes, que ceux des plus célèbres Héroïnes. Telle qu'une Fleur délicate, qui, ayant pris Naissance sur une Hauteur, est aisément fanée par l'ardeur du Soleil, ou par la violence des Vents, la Vertu du Beau Sexe se trouve en quelque sorte ternie par l'haleine de la Renommée. La vraie Louange, qui convient à ce Sexe aimable, ressemble aux Concerts, que les Corps célestes forment par des Mouvements réguliers & constans; & comme il n'y a que des Etres supérieurs à nôtre Nature, qui soient frappés de cette divine Harmonie, ils sont les seuls aussi qui puissent être les témoins d'une Perfection modeste,

deste, qui se dérobe aux Yeux des Mortels.

Le L I B R A I R E.

Nous avons quelques Auteurs *Anglois* & *François*, qui semblent penser à cet égard comme vous. Dans le Caractere supposé de *Clarice* (me disoit un Ecclésiastique, peu de Jours avant que je quittasse le Monde) on trouve la Dignité de l'Héroïsme temperé par l'Humilité, & par la Douceur de la Religion, & une parfaite Pureté de Sentimens & de Mœurs. Et dans celui de *Grandison*, un admirable Modèle de toutes les Vertus privées, jointes à des Sentimens si élevés, qu'il n'y a point de Charge publique, dont il n'eut paru digne, s'il en avoit été revêtu.

P L U T A R Q U E.

Ces deux Caracteres ont-ils été tracés par le même Auteur?

Le L I B R A I R E.

Oui, & ce qui vous surprendra davantage, cet Auteur a travaillé pour moi.

PLU-

PLUTARQUE.

A en juger par ce que vous venez de dire, il feroit à fouhaiter qu'il n'eut travaillé que pour lui même. N'avez vous point d'autres Ecrivains, dont les Ouvrages soient dans le même goût?

Le LIBRAIRE.

Nous en avons plusieurs. Celui d'eux tous, qui s'est fait la plus brillante Réputation, est descendu, depuis peu, dans ces Régions souterraines ; son Nom est *Fiel-ding*, & ses Livres, à ce que disent les meilleurs Juges, sont animés du vrai Esprit de la Comédie, & peignent fidelement la Nature. Il n'a point, à la vérité, donné des Leçons d'une Vertu consommée & pure, mais il a tourné le terrible Pouvoir du Ridicule contre la Bassesse & le Vice. Mr. de *Marivaux* a suivi le même Plan, & est également admiré de ses Compatriôtes & des Etrangers. Selon moi, dès qu'il y a assez d'Esprit & d'Agrémens dans un Ouvrage, pour qu'il se vende bien, *ce qu'il peut contenir de bonne Morale, ne le rend pas plus mauvais.*

Je m'imagine , *Plutarque* , que vôtre Conversation a inspiré , à cet Homme , plus d'Humilité qu'il n'en avoit en vous abordant. Mais où dois-je le conduire ? Il est trop fou pour que je le présente au sage *Minos*. Peut-être devrois-je le mener au Séjour des *Danaïdes* , dont il tâcheroit de remplir les Vaisseaux , qui , tels que ses Lecteurs , sont destinés à rester *éternellement vuides*. Ou bien , ne mériteroit-il pas d'être enchaîné au même Rocher que *Prométhée* , non pour avoir entrepris de dérober le Feu céleste , dans le dessein d'animer des Formes humaines , mais pour avoir travaillé à éteindre celui que *Jupiter* avoit communiqué ? Tout bien examiné , je pense que son vrai Emploi devoit être celui de *Friseur de Tisiphone* , pourvû qu'il n'employât en Papillottes que les Libelles que la Presse a enfantés

P L U T A R Q U E.

Minos ne regarde pas comme simple Folie ce qui corrompt les Mœurs du Genre-Humain. Il punit les Auteurs comme coupables

pables de chaque Faute qu'ils ont fait commettre & de tous les Crimes qu'ils ont encouragés; & il vengera, avec la dernière Sévérité, les Outrages, que leurs Ecrits ont attirés à la Vertu, ou aux Gens de bien.

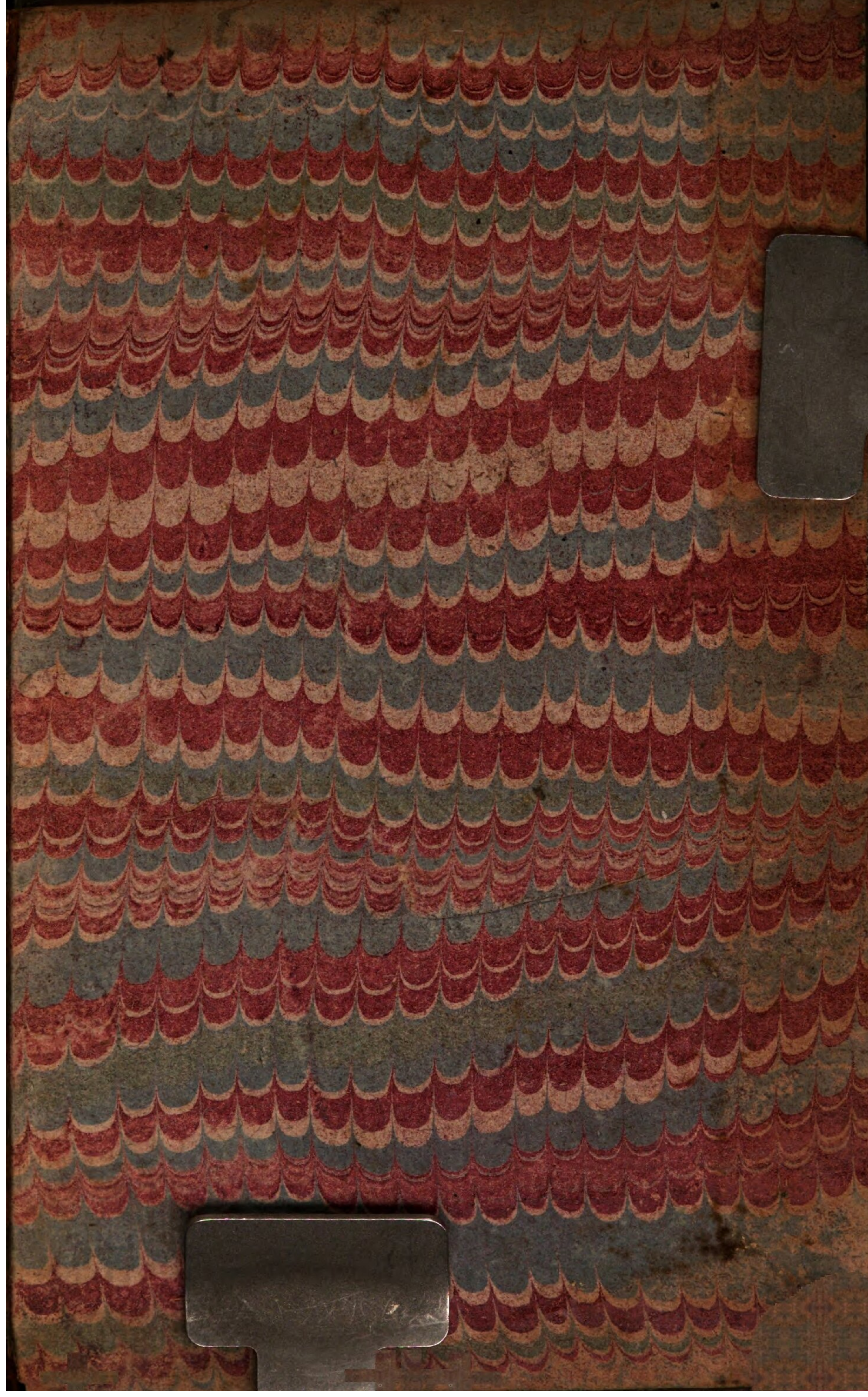
F I N.



écrits ont attirés à la Vertu, ou aux Gens
de bien. Les autres ont fait
commettre & de tous les Crimes qu'ils
ont encourus; & il vengera, avec la der-
nière Sévérité, les Oubliés, que leurs
pables de chaque Faute qu'ils ont fait

F I N.







Lyttelton, George

Dialogues des morts

La Haye 1760

P.o.angl. 93 k

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10746168-2